

Les Maléfiques de Kzohr

Lord, Jeffrey

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BLADE

LES MALÉFIQUES DE KZOHR



JEFFREY LORD

JEFFREY LORD

BLADE

LES MALÉFIQUES DE KZOHR

Adapté de l'américain par
Yves CHERAQUI



Illustration de la couverture : LORIS

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4)

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© GECEP/Vauvenargues, 1998

ISBN 2-7443-0130-2

ISSN 0395-7780

CHAPITRE PREMIER

Le chauffeur, un ancien de la *Special Branch* aux angles arrondis, contourna la Bentley par l'arrière. D'un regard de loutre en chaleur il vérifia l'absence de suspects potentiels dans le secteur, puis traversa la rue en tenant de sa main gauche les deux pans de son veston.

À travers les vitres teintées de la voiture se devinait la silhouette de J, patron du MI6, les services secrets de Sa Très Gracieuse Majesté, la reine d'Angleterre. Le temps était au gris fixe. J devait donc avoir les deux mains posées sur le manche d'un parapluie, sans doute bleu sombre et vert foncé, planté dans le tapis de sol à gauche de ses jambes croisées.

Richard Blade laissa retomber le rideau et quitta la fenêtre. Son téléphone cellulaire coincé entre l'épaule et le menton, il enfila la veste de vieux cuir que tous ses collègues lui enviaient. En fait, une veste de pompier suisse, qu'il entretenait avec le plus grand soin depuis plus de quinze ans.

— C'est promis, je ferai mon possible. Seulement, je ne peux absolument pas vous donner d'heure précise. Disons, entre vingt heures trente et vingt-deux heures... Mais j'abuse peut-être ?

La sonnette de la porte retentit. Brièvement, deux fois. Blade regarda sa montre. Seize heures quinze. Sauf imprévu, il serait de retour bien avant vingt heures. Mieux valait quand même prévoir une marge de sécurité.

À nouveau la voix chaleureuse et enjouée de Sally Rainfield coula de son téléphone cellulaire pour venir lui caresser le creux de l'oreille.

— Je vous attendrai, souffla-t-elle. Vous pouvez arriver à n'importe quelle heure. S'il est trop tard pour dîner dehors, nous resterons chez moi. Qu'en dites-vous ? Et, pour le cas où vous seriez retenu plus longtemps et que je m'assoupirais, je laisserai ma clé sous le troisième pot de fleurs, à droite, après la barrière.

D'ici là, la délicieuse Sally allait se mettre en quatre pour préparer

un repas tout simple qui lui prendrait la moitié de la soirée. Ensuite, entre un coup de fil à sa meilleure amie et une longue séance de maquillage discret, elle rêverait d'un cœur léger aux heures – pourquoi pas aux jours ? – à venir.

Pendant ce temps, lui, Richard Blade, allait partir une semaine, un mois peut-être, voire plus longtemps encore, pour un monde parallèle. Une fois de plus on l'envoyait dans une autre dimension, où il allait vivre de nouvelles aventures, uniques, imprévisibles. Aux termes desquelles, après avoir affronté bien des dangers, combattu force ennemis, croisé et surpris d'autres regards enflammés, par le désir ou par la haine, et réussi – au principe – à insuffler, au nom de son pays, un peu de paix et d'harmonie dans un coin perdu de l'univers, il reviendrait à Londres.

Alors, si l'heure le permettait encore, il irait retrouver Sally.

Ce délicieux décalage, avec le temps et la réalité des autres, que Blade avait ressenti dès sa première participation au projet DX, l'avait assagi avant l'heure. En âge relatif, il n'était plus qu'à quelques années de J, pourtant proche de la retraite. Si la fréquence des missions se maintenait, Blade serait même bientôt plus « vieux » que lui.

Il ouvrit sa porte, fit signe au chauffeur qu'il était prêt et lui emboîta le pas tout en assurant Sally Rainfield de ses pensées empressées les plus impatientes.

J attendit que Blade fût installé à ses côtés avant de transmettre au chauffeur, par deux petits coups de la poignée de son parapluie sur la vitre de séparation, le signal du départ.

— Alors Richard, avez-vous fait votre choix ?

J aurait pu dire cela avec l'impatience froide et polie d'un serveur de restaurant en fin de service. Ceux qui le connaissaient mal le trouvaient d'ailleurs plutôt austère. Mais dans son regard, Richard Blade retrouva ce mélange de paternalisme et d'autorité bienveillante qu'il lui avait toujours connus.

— Dans quel monde voulez-vous retourner ? insista J, comme pour dissiper un éventuel malentendu.

— À vrai dire, je ne le sais pas encore.

— Vous avez quand même bien dû en éliminer quelques-uns. Comment allez-vous procéder ?

— J'improviserai. Vous me demandiez la dernière fois si je pensais que ces voyages avaient changé quelque chose en moi. Je dirai qu'ils

ont aiguisé mon sens de l'improvisation. Sur ces mondes, tout a priori est nouveau. Une statue peut s'en aller en courant, des lézards peuvent se mettre à parler, on peut voler en tenant une pierre magique dans la main... Partout les hommes restent des hommes, pourtant chaque dimension est un champ d'expérience vierge. Les premiers pas se font toujours en terrain totalement inconnu.

— C'est pourquoi cette mission sera un peu une première pour vous, intervint J. Pour nous aussi d'ailleurs. Si tout se passe bien, le projet DX pourra entrer en phase 2. Et j'aurai un argument de poids pour justifier ce renouvellement anticipé des crédits.

La Bentley avait dépassé la Tate Gallery et arrivait en vue de la Maison du Parlement. Elle vira à droite pour emprunter Westminster Bridge.

— Le professeur Leighton était fou de joie quand il m'a annoncé la nouvelle, continua J. Enfin, il avait réussi à maîtriser la destination des transferts ! On aurait dit un adolescent venant d'obtenir son premier diplôme. Je ne l'avais pas vu dans cet état depuis le jour où il était venu défendre son projet devant le Chancelier de l'Échiquier.

Le professeur Leighton, mathématicien de génie, était un de ces hommes qui jalonnent, de siècle en siècle, l'irrésistible avancée du progrès. Après avoir pressenti, puis prouvé l'existence des univers parallèles, il en avait, au terme de sept années d'intuitions, de réflexions et de travail acharnés, forcé les voies.

Plutôt que de porter sa fantastique découverte sur la place publique, et sans doute se voir récompensé par un prix Nobel, le professeur Leighton avait accepté de poursuivre ses recherches dans le plus grand secret, pour le seul compte de la Couronne d'Angleterre. En contrepartie, la mise en pratique de ses théories se trouvait financée.

Des sommes colossales furent engouffrées par la construction, dans les profondeurs de la Tour de Londres, de son laboratoire. Depuis, J avait dû faire usage de tous ses talents auprès des gouvernements successifs pour obtenir les crédits nécessaires à la bonne marche du projet DX.

Chacun, sans doute, y trouvait son compte. La vieille Albion parce que ces voyages lui laissaient espérer d'incroyables profits, aptes à lui restituer la puissance et la gloire perdues depuis les temps de splendeur du grand Empire britannique. Une exclusivité sur les mondes parallèles signifiait en effet la mainmise sur un potentiel infini de connaissances et de techniques nouvelles. Sur d'intarissables

sources d'énergie aussi, qui assureraient à l'humanité un progrès sans fin tout en offrant à l'Angleterre, en plus d'un incomparable prestige, l'indépendance et la puissance économiques.

De son côté, le professeur Leighton devait trouver dans cette domination de l'immatériel, dans le contrôle qu'elle impliquait sur les forces les plus mystérieuses de la création, une forme de revanche sur le destin. Car ce mathématicien d'exception, dont l'esprit semblait ignorer le concept même de limite, était cloué depuis des années dans un fauteuil roulant par une terrible maladie osseuse. Ce handicap physique, tout autant que la dépendance qu'il avait générée, semblait avoir décuplé ses capacités mentales déjà hors du commun.

En même temps qu'il explorait à travers les écrans de ses ordinateurs les voies encore vierges des espaces parallèles, le professeur Leighton développa, vis-à-vis de Richard Blade, une animosité coupable, exaspérée. La perfection physique de son cobaye, dont le corps rayonnait de force et d'harmonie, était pour le savant diminué une provocation permanente.

Cette agressivité pouvait aussi lui servir à cacher d'autres sentiments, plus intimes, à tout jamais parqués sur un terrain clos, muré, à l'abri des regards. Une réelle affection pour Blade par exemple, ou le dépit peut-être de voir son génie tenu en échec, buter contre les mêmes insurmontables barrières. Blade avait déjà effectué plus d'une centaine de ces missions spéciales sur d'autres mondes, et certains mystères refusaient toujours de se laisser percer.

Il était, par exemple, le seul individu à pouvoir effectuer ces voyages sans en subir de dommages particuliers. D'autres agents étaient partis avant et après lui. La plupart de ces courageux éclaireurs, choisis parmi la fine fleur du MI6, n'étaient jamais revenus. Les autres, ceux qui avaient eu la chance – ou la malchance – de retrouver leur patrie d'origine, avaient tous perdu une partie d'eux-mêmes en cours de route. Généralement la raison. En état de coma éveillé, ceux-là avaient été officiellement portés disparus, puis discrètement transférés dans des hôpitaux spécialisés où ils coulaient une existence vide, sans jours ni nuits. Jamais Lord Leighton n'avait pu comprendre l'immunité de Blade, ni en trouver la ou les raisons.

Jamais non plus, il n'avait réussi à transférer de la matière inorganique. Blade ne pouvait donc voyager que complètement nu, sans armes ni bagages. Il ne pouvait aussi rien ramener de ses terres d'accueil, pas le moindre souvenir ou échantillon de quoi que ce soit. Ces empêchements n'étaient pas sans quelquefois présenter de

regrettables ou embarrassants effets secondaires. Souvent, Blade s'était senti frustré de ne pouvoir faire profiter l'humanité des merveilles ou des étrangetés rencontrées sur les autres mondes. J aussi, en lisant ses rapports, devait amèrement le déplorer. Quelque chose, par exemple, comme ce petit aimant universel que Blade avait rencontré au cours de ses récentes missions^[1], aurait pu, à lui seul, changer la face du monde.

Depuis des années, le professeur Leighton travaillait aussi, sans relâche, à la résolution d'un troisième mystère, son impuissance à maîtriser, à programmer la destination des transferts. Jamais encore il n'avait réussi à envoyer volontairement Richard Blade deux fois dans le même monde. Certes, avec le temps, les voyages étaient devenus un peu plus aisés, mais leurs trajets restaient toujours aléatoires.

Tant que ces différents écueils ne seraient pas évacués, tant que n'importe qui ne pourrait pas aller n'importe où et en ramener n'importe quoi, l'utilité du voyage interdimensionnel resterait tout sauf évidente aux yeux des Autorités. Et le projet DX risquait de sombrer faute de fonds.

— Puisque je dois choisir une destination, ajouta Richard Blade, je crois que je serais assez tenté de laisser le hasard décider. Combien ai-je effectué de missions jusqu'à présent ? Plus de cent vingt, n'est-ce pas ? Eh bien, je propose que nous mettions autant de petits papiers dans votre chapeau, et j'en prendrais un, au hasard. On dit qu'il fait bien les choses. Qu'en pensez-vous, ce serait peut-être mieux ainsi ?

La Bentley arrivait dans Lower Thames Street, au bout de laquelle, dans la grisaille, se devinait la Tour de Londres. Pour la première fois, Blade la perçut comme une tour de contrôle, dont elle rappelait un peu la forme.

Un jour peut-être, cette ancienne prison du XVe siècle deviendrait une gare, un port, la dernière station avant l'autre route.

— Je ne peux évidemment juger que par vos rapports, répondit J. J'en ai feuilleté quelques-uns avant de partir. Personnellement je choisirais Juvénia^[2]. Ce monde de grands enfants a dû bien changer depuis votre passage. Je serais curieux de savoir ce qu'il est devenu. Et puis, ses habitants seraient, j'en suis certain, très heureux de vous retrouver. D'une certaine façon, vous étiez leur père à tous.

J se tourna vers Blade. Il souriait.

— Les contacts à venir ne pourraient démarrer sous de meilleurs hospices. Nous serions en quelque sorte leurs oncles...

La Bentley se rangea près d'un car de touristes français.

— Mais je comprends votre embarras, ajouta J plus sérieusement. Et je préfère être à ma place qu'à la vôtre.

Cette chaleureuse jovialité, un instant dévoilée par J, rappelait à Blade son premier retour. Ce jour-là il avait pu mesurer toute l'affection et l'estime de son vieux patron aux allures de *gentleman-farmer*. Juste une lueur dans le regard, mais sans aucune équivoque. Bien plus que la seule satisfaction d'avoir récupéré le plus doué de ses agents. Bien plus que de la fascination que l'on peut éprouver face à un extraordinaire exploit, dans un moment dont on sait qu'il fera date dans l'histoire.

Blade venait de réussir ce qu'aucun humain avant lui n'avait jamais accompli : revenir sain et sauf d'un voyage interdimensionnel. Nul à l'époque ne savait s'il rentrerait entier. Ni même si, tout simplement, il ne resterait pas prisonnier d'un autre espace, d'une autre dimension, à tout jamais perdu dans un monde différent, sur une terre parallèle, à la fois immédiate et reculée, dont l'existence se résumait à quelques équations hermétiques.

— Jusqu'à présent, les initiatives de Lord Leighton ne m'ont amené que des tracasseries supplémentaires, dit Blade. Je ne tiens pas à redevenir amnésique, ni me retrouver projeté à plus de cinquante miles à l'heure dans un décor inconnu^[3]. Il est sûr de lui, cette fois ?

— Autant qu'on peut l'être, répliqua J. Mais vous savez comme moi, mieux que moi je devrais dire, qu'il y a toujours un risque et il y en aura encore même lorsque les transferts se feront en masse. Le danger zéro est une vue de l'esprit.

Par un chemin interdit au commun des mortels, ils étaient arrivés jusqu'à la petite et lourde porte de chêne encadrée par deux piliers de la *Special Branch*. J, puis Blade, allèrent planter un œil dans celui du sphinx électronique qui en contrôlait l'ouverture. Ce procédé d'identification par examen de la rétine était le fin du fin en matière de sécurité.

D'une certaine façon, ce trajet dans cette longue galerie sombre et humide en compagnie du patron du MI6 était presque une première pour Blade. Il se demanda un instant si la présence de J à ses côtés n'était réellement qu'un simple concours de circonstances. Puis, tandis que l'ascenseur les amenait dans un souffle jusqu'au niveau du laboratoire, l'endroit le plus secret du Royaume, enfoui à plus de cinquante yards sous terre, Blade laissa défiler en lui quelques images

de ses missions passées.

— Vous est-il déjà arrivé, lui demanda J, de penser à ce qui vous attendra lorsque le secret entourant le projet DX sera levé ?

Blade avait encore l'esprit tourné vers ses souvenirs. Le soupir poussé par la porte de l'ascenseur répondit à sa place. J préféra ne pas insister.

— En réalité, finit par dire Blade tandis que J programmait l'ouverture du labo, la destination de ce premier retour sur une dimension déjà visitée n'a d'autre importance que technique. Je veux dire par là que sa seule fonction est de vérifier la capacité du professeur Leighton à programmer une destination. Et par la suite, mes préférences ou mes désirs n'entreront pas en compte. Il s'agit de missions, pas de voyages d'agrément.

— Il n'est pas interdit de vouloir joindre l'agréable à l'utile, lui fit remarquer J.

Un jaillissement de lumière blanche vint mettre un terme à leur échange. Le professeur Leighton arrivait vers eux dans son fauteuil roulant, le visage illuminé d'une gaieté inhabituelle.

— Alors Richard, comment vous sentez-vous ? Prêt pour ce nouveau grand saut ?

Cela aussi était inhabituel. Lord Leighton ne l'appelait que très rarement par son prénom, pas plus qu'il ne s'inquiétait de sa condition. Ces entorses au rituel n'étaient pas forcément de très bon augure. Blade aurait préféré le retrouver, comme à l'accoutumée, tendu, vétilleux et désagréable.

— Ne perdons pas de temps, ajouta le savant sans attendre de réponse. Allez-vous préparer, vous me direz ensuite dans quel monde vous avez décidé de retourner.

Lord Leighton fit pivoter son fauteuil et s'éloigna. Plus rien ni personne n'existerait maintenant pour lui, jusqu'à ce qu'il ait terminé ses ultimes réglages. Pendant ce temps Blade allait vivre la pire des épreuves : la pommade isolante... Après s'être débarrassé de ses vêtements dans un coin du labo aménagé en vestiaire, il allait devoir s'enduire le corps d'une pommade censée le protéger des morsures d'une centaine de banderilles électriques.

C'était une pommade brune, grasse, dégageant une odeur lourde et particulièrement infecte à laquelle Blade ne s'était jamais accoutumé. Cette pommade protectrice battait de loin tout ce qu'il avait connu sur

Terre et même ailleurs. Chaque fois, il dévissait en grimaçant le couvercle du petit pot d'aluminium retenant les relents fétides qui lui sauteraient à la gorge pour venir lui serrer le cœur et le lui pousser jusqu'au bord des lèvres. S'habituer à une telle infection était impossible. Lord Leighton prétendait qu'il ne pouvait rien y faire, que supprimer la substance odorante de cette préparation, ou simplement la noyer dans d'autres essences plus puissantes, en aurait détruit les principes actifs. J lui-même était intervenu, mais rien n'y avait fait. Une fois encore Blade allait devoir endurer cette horrible puanteur.

À quelque chose malheur est bon, dit-on. L'incapacité de Lord Leighton à faire voyager l'inorganique avait une seule conséquence positive. Blade arrivait toujours sur ses terres d'accueil aussi propre et pur qu'Adam à sa création. Toute molécule étrangère avait disparu de la surface de son corps. Il n'y avait plus sur lui la moindre trace de quoi que ce soit. Justifier sa nudité, lorsque par malchance il lui arrivait d'apparaître en public, était déjà assez problématique. Si Blade avait dû de surcroît imposer cette pestilence à ses hôtes, ses premières rencontres en auraient certainement été sérieusement compromises.

— Richard... Nous vous attendons.

Lord Leighton s'impatiait. Blade, l'avant du corps entièrement couvert de pommade brune, à l'exception de la bouche, du tour des yeux et de l'intérieur des mains, avait l'air d'un « Nègre d'opérette ». Cet étonnant tableau était complété par un pagne jaune qu'il noua sur sa hanche gauche en quittant le vestiaire. Les infects effluves envahirent le labo. Alors que J ne put réprimer une grimace de dégoût, Lord Leighton, déjà peu sensible en temps ordinaire par cette odeur, semblait l'être encore moins aujourd'hui.

— Bien, fit-il, le regard brillant d'excitation. J'ai besoin maintenant de savoir où je dois vous envoyer. Alors, quel monde choisissez-vous ?

— Juvénia, répondit Blade sans réfléchir. Mission 114.

Il s'était finalement plié à l'avis de J, qu'il soupçonnait de n'avoir pas proposé cette option sans raison. Et puis, ce monde-là ou un autre, il n'y avait dans le fond pas grande différence. Juvénia avait au moins l'avantage d'être une destination récente. La belle Shani ne l'aurait peut-être pas encore oublié.

— Très bien, fit Lord Leighton. Allez vous installer dans le fauteuil pendant que je lance la recherche des coordonnées. Cela ne prendra que quelques minutes.

Le « siège éjecteur », comme aimait à l'appeler Blade, ressemblait à un fauteuil de dentiste. Il s'agissait en fait d'une coque de plastique moulé, spécialement adaptée à sa morphologie. Après la séance de pose des électrodes, plus d'une centaine, la partie supérieure du fauteuil, un fin treillis de fils d'acier, viendrait s'y emboîter avec un claquement sec. Lord Leighton retournerait ensuite à son ordinateur central pour lancer le programme de transfert.

Blade sentirait alors des fourmillements dans tout le corps et une impression de légèreté l'envahir. Puis, tandis que les lignes du décor se mettraient à onduler et les couleurs à se mélanger, toutes les sources de lumière se tariraient, lentement. Ensuite son corps disparaîtrait progressivement, comme de la buée sur une vitre, et son pagne retomberait sur le fauteuil vide. La dernière sensation consciente de Blade était toujours le même goût étrange venu d'un ailleurs chaque fois nouveau. L'avant-goût de l'inconnu.

Aujourd'hui, pour la première fois depuis ses débuts dans le projet DX, il savait en principe où il émergerait. Pourtant, dans sa bouche pâteuse, il avait la même sensation. Quelque chose semblait lui dire, du fond du néant à venir, que le professeur Leighton s'était encore trompé dans ses calculs.

*
* *

Comme d'habitude, et bien que son corps fût maintenant réduit à un simple faisceau d'ondes immatérielles, Blade sentit venir les premières douleurs. À cela aussi, il avait quelques difficultés à s'habituer. Une douleur abstraite, pure, et pourtant atroce. Le mal était toujours le même, mais la souffrance chaque fois différente. Aujourd'hui il sentait des aiguilles de feu lui déchirer l'âme, s'infiltrer comme des parasites dans ses chairs pourtant éparpillées, et ramper jusqu'à ses nerfs. Pour s'en repaître lentement, très lentement.

La douleur a toujours, un seuil de tolérance. Les professionnels de la torture le savent. Il a même été mesuré, en dols. Si un individu, passé dix dols, n'a pas parlé, rien ne pourra plus l'y forcer, quoi qu'on lui fasse. C'est cela le seuil de tolérance. Au-delà de cette limite, la douleur n'augmente plus. À titre de comparaison, un dentiste, même maladroit, n'impose jamais, quoi qu'il arrive, plus de six dols à ses clients.

Les douleurs que ressentaient Blade dans les premières secondes de

sa traversée de l'entre-monde, lui semblaient pourtant infinies. Seule les atténuait un peu la certitude de leur fin prochaine.

Après avoir connu le pire, cette souffrance féroce, Blade était projeté, le plus souvent sans transition, dans un absolu bien-être. Un état vide de sensations. Jaillis du néant obscur, des paysages de toute beauté ravissaient son âme, le transportaient en un nirvana abstrait tapissé de couleurs éclatantes aux contours changeants. Des tourbillons de lumière l'entraînaient dans un non-espace sans forme ni fond, et des myriades d'étoiles grisantes accompagnaient de folles glissades au parfum d'enfance.

Puis, de nouveau, l'obscurité venait tout noyer. Un point blanc apparaissait dans le lointain. La porte, mystérieuse, ouvrant sur l'autre univers.

Alors, tandis que ses atomes dispersés, obéissant à d'inexplicables forces, convergeaient et fusionnaient pour lui restituer son corps, il se préparait à naître à un nouveau monde.

CHAPITRE II

Blade émergea dans le vide et l'obscurité. Il tombait, tête la première, comme un météore dans un éther piqueté d'étoiles.

Ce type d'arrivée, au-dessus du sol, n'était pas vraiment celle qu'il préférerait. De telles chutes originelles pouvaient se révéler particulièrement dangereuses car il se retrouvait presque toujours dans les positions les plus farfelues, sans pouvoir contrôler grand-chose, ignorant la nature du point d'impact, la pesanteur de son corps et la hauteur de son plongeon. Un jour la chance le quitterait, et il s'empalerait sur un piquet mal placé ou irait se fracasser sur un rocher acéré. Il finirait alors ses jours, tel un enfant mort-né, sur un monde dont il ne saurait rien.

Il heurta le sol lourdement, avant d'avoir pu utiliser ses réflexes de parachutiste pour amortir « l'atterrissage », mais la chute avait été courte. Pas plus de deux ou trois yards, semblait-il. Cette fois encore, il ne s'en sortait pas trop mal. De plus, le contact s'était fait sur un moelleux tapis d'herbe et de gravier.

Immédiatement pourtant, Blade dut déchanter. Le sol se révéla très incliné, et il se mit à dévaler cette pente à toute allure. Une pente de trente-cinq ou quarante degrés. Ses yeux n'avaient pas eu le temps de s'habituer à l'obscurité. Il glissait, rebondissait, enchaînant de plus en plus vite culbutes et bonds acrobatiques, désordonnés, sans trouver la moindre aspérité à laquelle s'accrocher. Que de l'herbe et quelques cailloux, qui lui labouraient douloureusement le corps avant d'être entraînés avec lui dans cette chute sans fin.

Soudain, alors qu'il commençait enfin à presque pouvoir contrôler sa dégringolade effrénée, le sol se déroba, disparut. Il avait craint de s'écraser sur un obstacle, et c'était le vide qui l'aspirait à nouveau. Un vide profond, menaçant. Un ravin !

Après une figure peu orthodoxe et involontaire, tenant autant du saut périlleux vrillé que de la simple contorsion, Blade se retrouva à nouveau face au ciel, en partie nuageux de ce côté. Ses cheveux bruns repoussés par l'air cinglant et froid lui fouettaient le visage. Cette

nouvelle chute n'en finissait plus. Il en profita pour se retourner. En bas, très loin, apparut une vaste étendue plus claire, légèrement luisante, qui trouait l'obscurité. De l'eau. Un lac apparemment, dont la surface montait vers lui à une vitesse folle. Une chance malgré tout, mais il devait encore changer de position. Entrer dans l'eau à cette vitesse et nu n'était pas sans danger.

Pour n'importe qui d'autre, ce vertigineux plongeon eut été fatal. Mais Blade était un être d'exception. Par ses capacités naturelles d'abord, son extraordinaire condition physique aussi, associée à une souplesse de chat de gouttière, et une parfaite maîtrise de son corps servie par de fabuleux réflexes. Il avait aussi, depuis son entrée dans le projet DX, bénéficié d'un entraînement spécial et acquis, grâce à la répétition de ses missions, une expérience incomparable. Nul individu n'était aussi préparé que lui à affronter n'importe quelle épreuve. S'il avait choisi de se reconvertir dans le sport, Blade, avec un minimum d'initiation technique, aurait certainement pulvérisé le record du monde du décathlon.

Dans l'immédiat, c'était en plongeur de haut vol qu'il devait se recycler. Il pivota sur lui-même, pour se présenter face au vide, puis écarta les bras, en un parfait « saut de l'ange », de manière à s'éloigner au maximum de la paroi rocheuse qu'il sentait défiler à toute vitesse dans l'obscurité.

La surface du lac n'était plus qu'à une dizaine de yards. Il lui fallait encore parfaire sa position, se détendre, ne pas penser au risque, à un éventuel rocher mal placé, au fond trop proche... Huit yards... Modifier sa cambrure, ramener les mains devant lui... Cinq yards... Paumes bien plates, prêtes à amortir un contact prématuré avec le fond, jambes tendues... Trois yards... Ne plus regarder, rentrer la tête...

Son corps nu pénétra dans le lac en un mouvement parfait, avec la force et l'harmonie d'un amant délicat. Le choc fut quand même cinglant. À tout moment, le fond pouvait surgir devant lui. Blade, tous les muscles décontractés, mais en alerte maximum, se tenait prêt à le repousser en se propulsant vers l'avant.

Ses mains ne rencontrèrent aucun obstacle. Bientôt il cessa de s'enfoncer. La fraîcheur de l'eau l'avait surpris. L'eau devait être à deux ou trois degrés. Il lui fallait remonter vers la surface et rejoindre la rive le plus rapidement possible, pour éviter l'hypothermie qui menaçait de lui tétaniser les muscles, et surtout parce qu'il n'avait pas la moindre idée du genre de créatures pouvant peupler ces eaux

obscur.

Dès qu'il se fut hissé sur la berge, Blade se frictionna vigoureusement, puis effectua quelques mouvements rapides de façon à réactiver sa circulation et réchauffer son corps. Derrière lui se dressait l'ombre menaçante du ravin le long duquel il avait chuté. Sans vraiment se poser la question, Blade renonça à en tenter l'escalade. De nuit, une telle entreprise eut été pure folie et puis pourquoi la tenter ? Rien ne l'attirait particulièrement sur ce versant pentu où il avait atterri. En revanche, une urgence lui imposait de quitter au plus vite les rives de ce lac d'altitude : le froid mordant qui recommençait à l'engourdir peu à peu.

Tandis qu'il longeait les berges au pas de gymnastique, la lune, jusque-là cachée par d'épais nuages, dévoila un instant son trois quarts de plénitude. La surface argentée du lac apparut alors dans sa totalité, encaissée entre de hauts sommets. De l'autre côté, au-delà de la rive opposée, une large faille creusait la ligne brisée de crêtes lointaines plus sombres. De part et d'autre de cette échancrure verticale, les pentes paraissaient plus douces. Il opta pour celle de gauche. C'était de là que venait le vent. L'est, si les lois de l'astronomie terrienne avaient aussi cours ici. De ce côté la montagne était plus haute. Mais lorsqu'il devait arbitrairement choisir une direction, Blade optait toujours pour l'est. Il avait pris cette décision quelques années plus tôt, une fois pour toutes, et depuis s'y tenait toujours. De plus, il arriverait au sommet peu de temps avant l'aube. La lumière naissante lui offrirait alors une vue à la fois plus édifiante et plus agréable sur ce monde.

Tandis qu'il marchait dans l'obscurité silencieuse, Blade se demanda s'il était bien sur Juvénia. Pour l'instant rien ne lui permettait d'en être sûr. Ni non plus d'en douter. Car rien ne ressemblait plus à une montagne qu'une autre montagne, surtout de nuit. Et même si le professeur Leighton avait réellement réussi cet exploit, s'il était bien, comme prévu, arrivé sur Juvénia, il pouvait très bien être apparu à des milliers de miles de son précédent point d'impact, très loin du village de la belle Shani. Peut-être même sur un autre continent. Ou sur l'autre hémisphère. Si c'était le cas, il rencontrerait d'autres peuples, aux langages et aux coutumes différents. Ce qui revenait à se retrouver en terre étrangère. Il en serait de même pour un voyageur d'un autre monde, arrivé une première fois au XX^e siècle en plein désert australien, et débarquant pour son second voyage, dans New York, à l'angle de la Quarante-troisième Rue

et de la Cinquième Avenue. Ce voyageur pourrait raisonnablement douter d'être sur la même terre.

C'est en partie pour cette raison que Blade avait choisi Juvénia. Ce monde se distinguait de tous les autres par le fait qu'une terrible maladie, apparue une quarantaine d'années avant son arrivée, avait anéanti toute la population, à l'exception des enfants en bas âge et des nains. Question de morphologie, de masse corporelle. Ces enfants rescapés avaient donc grandi sans aucun contact adulte et leur perception de la réalité s'en était évidemment trouvée affectée. Si Blade était bien revenu sur Juvénia, quel que fût son point d'arrivée, il pouvait très vite le vérifier. En fait, dès qu'il aurait rencontré les premiers habitants. Par leur comportement et leurs mœurs si particuliers. Par leur langage aussi, très simple, presque primaire, où les mots abstraits ne recouvraient qu'une partie de leurs sens. Surtout aussi parce que sur Juvénia, à l'exception de quelques nains, personne n'avait plus d'une cinquantaine d'années. Il n'y avait sur ce monde aucun vieillard.

À mi-chemin environ de la ligne de crête, alors qu'il traversait une zone délicate, jonchée de pierres plates, glissantes et effilées, Blade se découvrit de la compagnie. Deux petits points jaunes brillaient, immobiles dans le noir. Un animal, qui l'observait à distance respectueuse, de la taille d'un gros chat, à en juger par l'écartement et la hauteur des yeux et, apparemment, peu dangereux. Mais, si Blade avait appris une chose au cours de ses voyages, c'était bien à ne jamais se fier aux apparences. Chaque monde était spécifique. De tels critères pouvaient ici se révéler totalement erronés. De plus, la taille et l'agressivité n'étaient pas toujours en rapport direct. Cette bestiole pouvait très bien être venimeuse, avoir une petite tête mais d'énormes crocs acérés, une langue de caméléon, des tentacules rétractiles ou Dieu sait quoi encore, de bien pire.

L'animal mystérieux n'avait pourtant pas l'air bien méchant. Il se contentait de le suivre, en restant toujours à la même distance prudente. Il recula même lorsque Blade, pour vérifier ses intentions, fit quelques pas dans sa direction. De plus le bruit qu'il faisait en se déplaçant était plutôt rassurant. Malgré sa petite taille, cette bête semblait lourde et peu rapide, donc inadaptée au combat.

Prévoyant malgré tout, Blade ramassa une pierre, de la taille d'une ardoise, et continua son ascension, calmement mais les sens en éveil.

Quelques minutes plus tard, alors qu'il avait presque oublié cette discrète compagnie, l'animal émit un couinement aigu et syncopé, à

mi-chemin entre le grincement de porte et un rire de hyène hystérique. Blade se retourna aussitôt pour lui faire face. Il y avait maintenant quatre paires d'yeux sur ses traces, à dix ou douze yards ! Et un léger bruit sur la gauche, plus lointain, laissait supposer l'arrivée de nouveaux renforts.

D'autres points brillants ne tardèrent pas à effectivement venir consteller l'obscurité. Bientôt il y eut une dizaine de ces animaux, qui groussaient en chœur autour de lui. Puis, en quelques secondes, tous ces cris, pourtant complexes et modulés, devinrent parfaitement synchronisés, au point de ne plus former qu'une seule plainte lugubre, inquiétante. Blade, immobile face à la pente et aux animaux formant un demi-cercle autour de lui, en eut presque des frissons. Très vite, le rythme de cette étrange harmonie répétitive s'accéléra. Cela ne pouvait signifier qu'une chose, les animaux étaient sur le point de changer de comportement. Une hypothèse que Blade ne tenait pas particulièrement à vérifier. D'un geste vif, imprévisible, il lança à toutes forces sa pierre qui partit en tournoyant. Il avait visé légèrement au-dessous des yeux.

Il y eut un choc, immédiatement suivi d'un gémissement suraiguë, et les deux étoiles jaunes, face à lui, s'éteignirent brusquement. Aussitôt le chœur jusque-là parfait des autres animaux se brisa pour se transformer en une incroyable cacophonie. Les cris se mêlaient, s'enchaînaient, se répondaient dans le plus grand désordre. Toute la horde semblait affolée, désemparée. Mais les animaux restaient à distance. Cette agitation ne présageait pourtant rien de bon. Elle ne pouvait qu'annoncer l'imminence d'une charge vengeresse. Avec des gestes lents, Blade, sans cesser de fixer les yeux brillants, choisit en tâtonnant trois pierres, qu'il posa devant lui, puis en ramassa deux autres et se cala sur la pente... Il était maintenant prêt à repousser une agression collective.

L'attaque prévue, redoutée, n'eut pas lieu. Les animaux s'agitaient de plus en plus, mais leurs cris faiblissaient, lentement, pour bientôt s'évanouir complètement, en même temps que les regards s'éteignaient un à un.

Puis le silence reprit possession de la pénombre.

Blade attendit encore quelques instants, toujours sur le qui-vive, avant de faire quelques pas vers les animaux, jusqu'à pouvoir distinguer leurs masses sombres. Il n'y avait plus un bruit, plus un mouvement.

Il poursuivit sa lente approche, jusqu'à pouvoir parfaitement distinguer les animaux immobiles, couchés sur le flanc comme des ours endormis. Ils étaient neuf. Il n'en avait tué qu'un. Tous étaient morts.

*
* *

La vue était sublime. Elle lui rappelait à la fois les hautes terres du nord de l'Écosse et certains paysages irlandais. Très loin, au-delà d'une immensité vallonnée où se devinaient les courbes lumineuses d'un large fleuve, l'éclat encore supportable du soleil naissant drapait l'horizon d'une infinie variété de couleurs chaudes. Plus près, précédés par l'énorme masse sombre d'une jungle dense s'étendant à perte de vue du nord au sud, les collines devenaient plus escarpées, la végétation plus rare.

Couvrant ce tableau magnifique, un fin voile de brume orangée planait à la surface de la terre.

Dans des moments comme celui-là, dont ses voyages n'étaient pas avarés, Blade se sentait particulièrement et pleinement vivant. Même loin de chez lui, même étranger sur une terre étrangère. Ou peut-être justement parce qu'il n'était pas de ce monde. Parce qu'il se savait alors proche de la création, libéré du temps et de toute crainte, citoyen de l'univers.

Aucun élément nouveau ne venait encore démentir, ni confirmer, que le professeur Leighton l'avait bien projeté sur Juvénia. Ce merveilleux paysage était unique, mais il n'avait rien de spécifique et pouvait être de presque n'importe quel monde, de n'importe quelle dimension.

Il n'y avait pas non plus la moindre trace ou le moindre signe d'une quelconque présence humaine. Aucune habitation ou édifice, pas de chemin ni de voie au tracé artificiel, pas de fumée, pas de bruit. Rien.

Au bas de la montagne, une large bande aride s'étendait jusqu'aux abords de la jungle qu'elle longeait à perte de vue. De cette hauteur, cette langue de terre faisait penser au lit d'un fleuve rectiligne. À un canal asséché aussi, ou à une route sommaire.

L'air semblait se réchauffer légèrement. Le disque solaire avait troqué son drap pourpre contre l'éclat de l'or. Blade entama sa

descente en se demandant s'il était concevable qu'il puisse un jour émerger sur un monde désert, sans humanité. Le nombre d'univers parallèles étant pratiquement infini, cela aurait déjà dû arriver. Question de probabilités. Cela ne s'était pourtant encore jamais produit. Tous les mondes où Blade avait émergé s'étaient révélés habités. Il ne pouvait y avoir que deux explications à cela. Ou bien les Terres parallèles étaient toutes peuplées, ce qui semblait a priori peu pensable. Ou alors, il ne pouvait jamais être projeté dans un monde désert. Dans ce cas, cela revenait à penser que les calculs de Lord Leighton ne lui permettaient pas de repérer un univers, mais une humanité. Blade se promit de lui faire part, dès son retour, de ses réflexions, et poursuivit sa descente.

Il était parvenu aux deux tiers du versant maintenant écrasé d'une chaude lumière, lorsqu'il lui sembla distinguer près de l'horizon, au sud, sur sa droite, un nuage de poussière. Sur la bande de terre ocre séparant la forêt du pied de la montagne, quelque chose se déplaçait, se rapprochait, assez vite apparemment.

Ce pouvait être un animal. Tout un troupeau plutôt, à en juger par l'importance du nuage de poussière. Ou bien des hommes peut-être, mais la vitesse du nuage impliquait dans ce cas qu'ils fussent sur des montures ou des engins quelconques. Blade était toujours nu et sans armes. Pour l'instant il lui fallait rester prudent et ne pas se montrer. Il ne pouvait pourtant pas laisser passer cette opportunité d'un premier contact. Non seulement il saurait dans quel monde il avait atterri, mais il pourrait peut-être récupérer de quoi se vêtir.

Plus bas devant lui, pratiquement au niveau de la large piste de terre ocre et sèche, il y avait plusieurs gros rochers. De là, il pourrait voir sans être vu et éventuellement intervenir en restant, dans tous les sens du terme, à couvert. Blade accéléra sa progression, sans perdre de vue le nuage de poussière qui approchait toujours.

Lorsqu'il atteignit les rochers, le nuage n'était plus qu'à une centaine de yards. Il s'agissait bien d'animaux. De grands oiseaux faisant penser à des dindons de la taille de grosses autruches. Tous avaient leurs ailes bridées. Il y en avait une douzaine, montés par des hommes bardés de cuir. Des soldats semblait-il.

Celui qui chevauchait en tête portait une cape, violette. Sans doute le chef de cette troupe. Deux cornes en tire-bouchon, vertes et translucides, surmontaient son casque de métal. Les uniformes des autres se distinguaient encore, malgré les apports de chacun, de grosses pièces de tissus ou de fourrures, sales, maintenues sur les

membres par des lanières et des protections de cuir ou métalliques.

Encadrés par les soldats, six autres de ces oiseaux, attelés seuls ou par paires, tiraient quatre chariots. L'un était entièrement bâché. Les autres étaient de simples cages de fer montées sur roues. Deux de ces cages se révélèrent occupées par cinq prisonniers en piteux état. La troisième était vide.

Blade avait connu des mondes où la nudité était si taboue que l'exhibitionnisme s'y trouvait puni de mort. Il se dressa donc à l'approche du convoi, mais en prenant bien soin de rester partiellement caché par son rocher. Lorsque l'homme de tête fut pratiquement à sa hauteur, Blade, le bras droit levé, cria assez fort pour couvrir le tumulte de cette bruyante cohorte.

Un des soldats l'aperçut et accéléra le train pour aller rejoindre, à l'avant du cortège, celui qui devait être le chef du groupe. Quelques instants plus tard, l'homme au casque à cornes fit stopper sa monture. Tandis que sa cape, qui voletait derrière lui, retombait sur son dos, l'oiseau qu'il montait poussa un cri puissant et rauque, comme un klaxon de gros camion. Tous les autres volatiles s'arrêtèrent aussitôt. Plus ou moins vite, à cause de leur poids ou de leur chargement, mais il ne faisait aucun doute qu'ils avaient obéi à un ordre.

Tandis que le silence et la poussière retombaient lentement sur la bande de terre, le chef envoya deux hommes en émissaires, dont celui qui l'avait averti.

Arrivés au galop, les deux soldats firent stopper leurs bêtes à une portée de couteau seulement du rocher derrière lequel Richard Blade se tenait toujours pudiquement. Une odeur forte, désagréable, les avait précédés. Peut-être celle des oiseaux. L'un des deux hommes était très jeune et peu rassuré. Des boucles blondes dépassaient de son casque orné de deux petites ailes verticales. L'autre, bien plus âgé, avait un visage buriné, creusé par le soleil et le vent, et garni d'une barbe de plusieurs semaines. Les deux étaient armés de longues piques aux manches ornés de plumes multicolores.

— Qui es-tu ? demanda le plus vieux d'une voix méfiante. Tu n'as pas l'allure d'un Maashali. Que fais-tu là, tout nu, au milieu de nulle part ?

Blade venait d'apprendre deux choses. Une nouvelle langue et, comme il l'avait craint, l'échec du professeur Leighton. Il n'était pas sur Juvénia.

Cette capacité qu'avait Richard Blade d'intégrer, de s'approprier

n'importe quelle langue inconnue rencontrée au cours de ses voyages, était un autre des mystères générés par le projet DX. Quand il arrivait sur un nouveau monde, il lui suffisait d'entendre quelques mots, une phrase, pour sentir toute la richesse et la complexité d'un nouveau langage envahir son esprit. En même temps, c'était à toute une culture, à des usages et des modes de pensée, qu'il avait accès en quelques secondes. Ce qu'il savait maintenant de ce monde étrange lui confirmait qu'il ne s'agissait pas de Juvéniá. La façon de parler de cet homme, son âge aussi, le laissaient supposer. Et le vocabulaire, la structure même de la langue, le prouvaient. Il y avait par exemple plusieurs mots pour désigner la vieillesse, formés à partir de la racine *bhal*. L'un d'eux, *Bhalaiki*, signifiait même « mort tout seul », avait le sens de « mort de vieillesse ».

— Mon nom est Blade. Richard Blade.

— Tu as deux noms ? s'étonna le jeune soldat.

— Dans mon pays, tout le monde a deux noms.

— Ton pays ? Tu n'es donc pas de Kzohr grogna l'autre sur un ton agressif. D'où viens-tu donc ?

— Je viens du royaume d'Angleterre.

— Quel est ce royaume ? J'en n'ai jamais entendu parler. Tu connais toi ? demanda le vieux à son compagnon.

Le jeune soldat haussa les épaules avec une mimique étonnée.

— Comment es-tu arrivé jusqu'ici ? Qu'as-tu fait de tes vêtements ?

Chaque fois Blade était confronté aux mêmes questions, et chaque fois il répliquait par les mêmes mensonges. Avec le temps et la répétition des missions, il avait fini par se concocter une réserve de réponses types, dans laquelle il n'avait plus qu'à puiser les plus adaptées à la situation et aux mentalités locales. Intuitivement, cette fois il sentait préférable de ne rien dire de précis.

— Je ne sais pas.

— Comment ça tu ne sais pas ?

— Je ne sais pas pourquoi je suis nu, je ne sais pas où je suis, ni comment je suis arrivé là. Hier j'étais chez moi, en Angleterre, je me suis endormi, et je me suis réveillé au milieu de la nuit, tout nu, au bord d'un lac. Là-haut, derrière cette montagne, précisa-t-il d'un geste de la main.

Les deux hommes avaient l'air plutôt sceptiques. Blade enchaîna aussitôt, sur le même ton ferme :

— Dans mon royaume, je suis un homme de guerre important. Sans doute mes adversaires auront-ils usé de magie pour m'écarter de leur chemin ?

Lorsque le mot « magie » existait dans le langage local, ce qui était pratiquement toujours le cas, Blade n'hésitait jamais à l'utiliser pour expliquer l'inexplicable. Les deux soldats échangèrent un regard débordant de perplexité.

— De quelle magie parles-tu ? De celle des Anciens ?

Qui étaient ces Anciens ? Quels étaient leurs pouvoirs et leur fonction ? Entraîné par son mensonge, Blade se retrouvait malgré lui en terrain inconnu. Afin d'éviter tout impair, il décida de changer de tactique.

— Je veux voir votre chef. Qu'on me donne un vêtement !

Il y avait une telle assurance dans sa voix, une telle autorité dans son regard, que la réaction ne se fit pas attendre.

— Toi, reste là et surveille-le. Je vais auprès d'Antar.

— Pourquoi moi ? protesta le jeune soldat affolé. C'est moi qui l'ai vu le premier !

L'autre avait déjà fait faire demi-tour à sa monture et s'éloignait au grand trot.

— N'aie pas peur, fit Blade pour rassurer son garde. Je suis perdu et sans arme. Je ne suis pas dangereux.

Pas très rassuré, le jeune homme se contenta de relever sa pique. Son oiseau, qui semblait aussi nerveux que lui, fit un léger écart. Blade aurait pu en profiter. Un cri, un bond, auraient sans doute suffi à lui faire désarçonner son cavalier. Il préféra croiser les bras, s'appuyer contre son rocher et attendre le retour du vétéran sans broncher.

Quelques instants plus tard, le vieux soldat revenait accompagné d'un troisième homme. Celui-là était armé d'une masse, une sorte de batte grossière, à laquelle un lourd galet incrusté à son extrémité donnait des allures de club de golf préhistorique. Arrivé à hauteur du jeune blond qui, du coup, sembla reprendre son assurance, le nouveau venu jeta vers Blade une pièce de cuir souple qu'il tenait de la main gauche.

— Mets ça ! Antar veut bien te voir et t'écouter !

C'était une tunique courte à une seule épaule, munie d'une ceinture de corde tressée. Blade l'enfila. Elle lui arrivait à mi-cuisses. Ce simple morceau de peau rendait plus impressionnante encore sa

musculature d'athlète antique.

— Passe devant ! aboya le dernier arrivant d'une voix râpeuse de sergent-chef.

Celui-là avait une mauvaise tête, qui ne lui revenait pas. Blade s'exécuta en le fixant droit dans les yeux. Les trois volatiles s'écartèrent pour le laisser passer, puis vinrent se placer en ligne sur ses talons. Il pouvait presque sentir leur haleine repoussante lui caresser le dos. Il savait aussi les deux piques pointées sur lui. Le jeune n'était pas très dangereux, mais l'autre, le vieux barbu, n'hésiterait sans doute pas à l'embrocher au moindre pas de travers.

Blade arriva en bordure de la large piste, au bas de la pente. La courte caravane s'était arrêtée de l'autre côté, à l'ombre des premiers arbres. Tous les regards étaient fixés sur lui. Même ceux des oiseaux. Quelques soldats échangeaient des commentaires amusés. Les autres, immobiles, presque figés, arboraient tous des mines sinistres, à la fois méfiantes et agressives. Tous ces hommes avaient plutôt l'air de bandits que de soldats. Le chef, en revanche, un homme d'une quarantaine d'années, à la peau plus claire et moins trapu, paraissait plus cordial, plus humain. Mais Blade savait d'expérience que, pour mener une telle troupe de brutes, il fallait aussi pouvoir être comme eux.

Le silence lourd et menaçant ne fut troublé que par le rire benêt d'un prisonnier simple d'esprit, auquel son compagnon de cellule mit fin d'une grande baffe retentissante. Dans l'autre cage, les trois prisonniers, collés aux barreaux, regardaient avec une lueur d'espoir dans leurs regards sombres et las cet étranger si puissant, à l'allure si noble.

Tandis qu'il traversait la large piste, Blade entendit les hommes dans son dos parler de lui à voix basse. Certaines des associations de cette langue l'intriguaient. Un grand nombre de mots par exemple, près d'une vingtaine, y avaient le sens de « chance » ou « destin ». Mashlon, le nom donné par ces soldats à leur pays, dont les habitants étaient les Maashalis, signifiait, prononcé *maashlon*, le hasard. Plus étrange encore, Maashal servait à désigner Dieu, le Créateur, l'entité originelle ayant engendré l'univers par son union avec la lumière, tandis que *mashla* voulait dire, roue, couronne et, par une curieuse extension, désignait le pouvoir, l'autorité.

Blade se demandait ce que de telles subtilités linguistiques pouvaient impliquer, lorsqu'il sentit un mouvement derrière lui. Il

comprit aussitôt qu'un des volatiles chargeait. Tout se passa très vite. Blade renonça à plonger sur le côté. Il aurait évité le premier contact, mais, tombés à terre, il se serait mis en position d'infériorité. Alors il se retourna.

Le troisième soldat fondait sur lui, massue brandie. Cela, Blade s'y était plus ou moins attendu et préparé lorsqu'il avait croisé le regard de cet homme, un regard sombre et faux trahissant sa félonie. Ce qu'il n'avait en revanche pas prévu, c'était que sa monture aurait les ailes déployées. Le bord d'attaque, immense, osseux, couvert d'une peau noire crevassée, fondait sur lui à hauteur de son visage. Blade n'avait d'autre choix que de s'accroupir pour ne pas être renversé. Il réussit de justesse à éviter l'aile démesurée qui le plongeait quelques secondes dans l'ombre en lui frôlant les cheveux. En même temps qu'il se redressait, il saisit la jambe du cavalier pour l'éjecter de sa monture.

Ce soldat n'avait pas été choisi au hasard, mais plutôt pour l'adresse avec laquelle il maniait sa lourde massue. D'un revers digne d'un champion de polo, il envoya Blade mordre la poussière.

CHAPITRE III

Le soleil écrasait le paysage de ses rayons cuisants lorsque Blade reprit connaissance. La première chose qu'il vit en ouvrant les yeux fut, défilant à vive allure au-delà des barreaux de sa cage, l'épais rideau vert de la forêt. Le soldat à la massue qui avait réussi à le surprendre n'y était pas allé de main morte. Blade en avait encore des élancements dans le crâne, que les cahots de la piste devenue pierreuse amplifiaient douloureusement.

Le relief montagneux sur lequel il marchait lorsqu'il avait aperçu la caravane avait disparu de son horizon. En revanche, le reste du décor était inchangé. La même jungle dense, impénétrable, bordait un côté de cette route naturelle et toujours aussi rectiligne. De l'autre côté, le sol aride montait en pente douce d'abord, puis plus abruptement, vers des sommets aux couleurs fauves noyés dans un azur d'une pureté absolue.

La cage était trop petite pour que Blade pût y tenir debout. Il se redressa, pour s'asseoir, mais sans doute trop vivement, car les barreaux de fer se mirent à tourner devant ses yeux avant de se stabiliser et de retrouver enfin leur verticalité.

Tandis que son vertige passager se dissipait, Blade enregistra tous les éléments de sa nouvelle condition de prisonnier. Son chariot cellulaire se trouvait au milieu de la colonne, suivi par celui des deux prisonniers. Devant, il y avait l'attelage bâché, mystérieux. Les soldats quant à eux, étaient répartis en deux groupes inégaux. Le gros de l'escorte, huit hommes, fermait la marche. Les quatre autres encadraient leur chef à l'avant.

Blade ne savait pas encore assez de choses sur ce monde pour pouvoir expliquer l'hostilité de ces soldats. Il lui fallait pour l'instant et avant toute chose sortir de cette cage. Il l'examina donc plus attentivement. Les barreaux de fer, d'un pouce de diamètre, grossièrement polis, étaient profondément enfoncés dans un plancher et un toit faits de pièces de bois sommairement assemblées. Il ne voyait aucune serrure ni charnières apparentes. On avait pourtant bien

dû le faire entrer d'une manière ou d'une autre. Il réexamina un à un chaque barreau. Cette fois, plusieurs se révélèrent mal scellés. À l'arrière de la cage, les deux du centre avaient beaucoup plus de jeu que les autres, au point de pouvoir tourner librement sur eux-mêmes. Ceux-là devaient pouvoir être retirés. C'était certainement par là qu'on l'avait fait entrer. Ces deux barreaux avaient sans doute un système de blocage à l'extérieur de la cage et devaient donc coulisser, par le haut. Blade passa le bras, tâta le dessous du plancher. Il avait vu juste. Un grossier système de goupille bloquait le barreau.

Un des soldats de l'arrière surprit sa manœuvre. Découvrant l'étranger allongé, un bras glissé entre les barreaux, il accéléra son allure pour s'approcher de la cage. C'était un homme solide, qui paraissait d'autant plus massif que sa monture était nettement plus petite que les autres. Il était aussi extraordinairement velu, au point que Blade crut d'abord, en le découvrant à contre-jour, qu'il portait une fourrure, ce qui, par une telle chaleur, aurait été une aberration.

— Hé, toi ! Enlève ta main de là, sinon je te garantis que tu ne pourras plus jamais t'en servir !

Le soldat, trouvant sans doute que Blade ne s'exécutait pas assez vite, joignit le geste à la parole. Son oiseau sauta brusquement vers l'avant, les deux pattes jointes, et sa pique vint se ficher dans le plancher de la cage, à l'endroit précis où se trouvait l'avant-bras de Blade. L'attaque, rapide, précise, témoignait d'une grande maîtrise, à la fois de son arme et de sa monture.

— Si tu t'avises de recommencer, je t'embroche ! grogna le soldat, visiblement surpris par la vivacité dont Blade venait de faire preuve.

Il avait exagéré sa fureur, c'était évident. Pour masquer son trouble face aux extraordinaires réflexes de Blade. Peut-être aussi parce qu'il ne supportait pas le regard en lame d'océan, à la fois impérial et franc, de ce prisonnier si différent des autres.

— Si tu crois pouvoir t'évader, ajouta le soldat en retirant sa pique, vaut mieux y renoncer tout de suite.

Puis il dirigea son arme vers la pente de la montagne. Un large sourire cruel ornait maintenant sa face de gorille mal épouillé.

— Si tu pars de ce côté, c'est moi qui te tuerai ! Tu ne ferais pas trente pas. Et si tu pars vers la forêt...

La fin de sa phrase fut noyée par son rire gras.

— C'est la forêt qui te tuera !

— Pourquoi me retenez-vous prisonnier ? Je veux voir ton chef !

— À ta place, je ne serais pas si pressé ! fit le soldat, avant d'éperonner son oiseau qui s'éloigna en couinant.

*
* *

Le soleil avait atteint son zénith lorsque la limite de la forêt fut enfin atteinte. Alors que le flanc de la barrière montagnaise continuait sa course plein nord, la route naturelle qu'ils avaient suivie jusque-là s'évasait rapidement pour se transformer en une vaste étendue aride. Au-delà, la platitude d'un désert s'étendait à perte de vue, recouverte du voile léger d'une brume de chaleur.

Roulant toujours au plus près des arbres immenses, le cortège suivit un grand arc de cercle et se retrouva bientôt, face à l'est, dans une nouvelle zone d'ombre. Apparemment, le cortège contournait la forêt. Lorsque le convoi fut dans la courbe du virage, Blade put à nouveau apercevoir, dans les deux cages qui suivaient la sienne, les visages défaits des autres prisonniers. Prostrés et résignés, ils avaient tous des expressions d'hommes se sachant en route vers une mort prochaine. Un seul, celui qui voyageait avec le débile, avait encore le regard habité par une flamme de vie. Celui-là ne cessait de fixer Blade. Comme s'il connaissait la piste et avait attendu cette courbe, qui leur permettait de se voir, pour lui transmettre son silencieux message, porteur de la même attente et du même espoir déjà entrevus au moment de son arrivée.

Peu de temps après ce changement de direction, l'oiseau de tête poussa son cri rauque. Tandis que la colonne s'arrêtait, Antar, le chef, se tourna vers ses hommes pour leur aboyer l'ordre de mettre pied à terre, puis il remonta au petit trot vers l'arrière. Blade crut qu'il venait le voir, mais il le dépassa sans un regard et s'arrêta au niveau de la cage suivante.

— Faites sortir le prisonnier ! ordonna Antar avec un sourire satanique.

Le soldat qui conduisait le chariot cellulaire s'empessa de sauter à terre.

— Lequel des deux ? demanda-t-il d'une voix craintive.

— Réfléchis, imbécile ! Fais un peu fonctionner le tas de boue qui te sert de cervelle ! Lequel d'après toi ? Et ne te trompe pas, sinon

c'est toi qui prendras sa place !

Le malheureux s'agitait dans ses sandales, hésitait, n'osait visiblement pas répondre. Sa peur de se tromper confinait à l'épouvante. Sans doute la sanction aurait-elle été terrible. Il sortit une rondelle de cuivre de sa ceinture, la lança en l'air, la rattrapa au vol et la posa sur le dos de son autre main pour l'observer. Un peu de sueur perlait à son front.

— Le... le plus petit ?

Une lueur sadique assombrit le regard déjà noir d'Antar.

— Tu en es sûr ? Tu ne veux pas changer d'avis ? Tu le peux encore.

Il jouait avec l'angoisse du soldat qui ne devait plus être sûr de grand-chose à cet instant. Et surtout pas de voir le soleil se lever le lendemain.

— Heu... non ! Enfin, oui, j'en suis sûr. Le plus petit !

— Maashal est avec toi ! répondit Antar, avant d'éclater de rire, provoquant un écart de son oiseau qu'il eut quelques difficultés à maîtriser.

— Dépêche-toi ! ajouta-t-il. Les keks ont faim !

Blade avait peine à croire ce qu'il venait de voir et d'entendre. Le comportement du soldat d'abord, qui avait tiré sa réponse à pile ou face, était plus que déconcertant. Ces hommes, à en croire leur langage, semblaient adorer le hasard comme une divinité. L'ordre d'Antar aussi avait de quoi surprendre. « Les keks ont faim » avait-il dit. Que signifiaient ces paroles ? *Kek* était le mot par lequel ces hommes désignaient leurs montures. Fallait-il comprendre qu'ils s'apprêtaient à livrer ce pauvre hère en pâture à leurs bêtes ? Peut-être s'agissait-il d'autre chose, de créatures cachées dans le chariot bâché, d'autres animaux portant le même nom ? Il n'avait pourtant entendu aucun bruit pouvant témoigner d'une quelconque présence animale.

Blade préféra penser qu'il avait mal compris le sens de cet ordre aberrant. Il avait vu bien des scènes atroces au cours de ses séjours dans des mondes sauvages, et savait depuis longtemps que rien n'était plus relatif que les notions de Bien et de Mal. Mais une telle cruauté lui paraissait impensable. Non, sans doute fallait-il plutôt comprendre par cette formule, « Les keks ont faim », que le prisonnier serait de corvée, chargé de nourrir les oiseaux.

Tandis qu'Antar s'éloignait vers la queue du cortège, le soldat fit

signe à deux de ses collègues de venir le rejoindre.

Puis, tandis qu'ils montaient la garde à ses côtés, leurs lances pointées sur les prisonniers, il retira les goupilles maintenant les deux barreaux puis les fit coulisser.

— Toi, sors de là ! Dépêche-toi ! aboya le soldat en désignant le simple d'esprit dont le sourire niais laissait apparaître sa dentition noirâtre et clairsemée.

Sans cesser de sourire, le benêt avança à quatre pattes vers l'entrée de la cage. Son compagnon d'infortune le retint par le bras. Il avait les larmes aux yeux.

— *Kayan ay iftars, Payoush ! Tash ouy zbachek !*

Ces prisonniers parlaient une autre langue, que Blade intériorisa à nouveau en une fraction de seconde. Ils faisaient partie d'un autre peuple, d'un peuple conquis et opprimé par des envahisseurs dont ces soldats faisaient partie.

« N'y va pas, Payoush ! Ils vont te tuer ! » avait dit le prisonnier. Cette nouvelle langue était plus complexe, plus sophistiquée, et témoignait d'une conception panthéiste du monde. Le dieu de ce peuple-là avait pour nom Kzohr, qui était aussi le nom de ce pays, du moins c'est ainsi que le soldat venu à sa rencontre l'avait désigné. Ce dieu-là était une entité omniprésente, multiple, et les nombreux dérivés de son nom servaient tous à désigner un être ou un objet dotés d'une conscience ou d'une forme propres.

Le Payoush en question se retourna et posa une main sur la tête de son copain dont les yeux s'étaient embués.

— Ce n'est pas grave, Lerekh, mon frère, dit-il en lui caressant les cheveux d'un geste d'une infinie tendresse. Nous allons tous mourir. Les prisonniers des Maashalis ne vivent pas vieux. Toi aussi, ils vont te tuer.

Puis il se pencha pour lui embrasser la tempe. Blade, qui n'avait rien perdu de la scène, devina en lisant sur ses lèvres les quelques mots qu'il lui glissa à l'oreille :

— À moins que l'étranger ne vous sauve, toi et les autres, avait-il dit, avec un regard furtif mais chaleureux vers Blade. Je sais qu'il le fera. J'ai eu une vision. Moi, je dois mourir pour que ma vision se réalise.

— Alors, ça vient ? Tu préfères peut-être que j'aille te chercher ? aboya le soldat, avant de mettre un terme à leurs adieux d'un coup de

pique rageur contre les barreaux.

Apparemment ces prisonniers comprenaient la langue des gardes, et pas l'inverse. Sinon Payoush le débile, qui n'avait finalement pas l'air si idiot que ça, n'aurait pas parlé aussi fort. Blade en conclut qu'il ne s'était pas trompé. Il se trouvait dans leur pays, dont le nom, Kzohr, était le même que celui de leur dieu. Les soldats, les Maashalis, étaient bien des occupants.

Le prisonnier au sourire béat se glissa hors de la cage, avec difficulté à cause de sa corpulence, ce qui ne manqua pas de provoquer l'hilarité des gardes présents. Lui aussi se mit à rire, mais Blade comprit, en croisant à nouveau son regard, qu'il savait quel sort l'attendait.

Pendant ce temps, les soldats avaient libéré les oiseaux attelés pour les conduire à l'écart, vers l'avant du convoi.

De l'endroit où il se trouvait, Blade ne pouvait voir ce qu'il adviendrait du malheureux Payoush. Mais quelques instants plus tard, des hurlements horribles, terrifiants, insupportables, ne lui laissèrent aucun doute quant au sort qu'on lui faisait subir. Il ne s'était pas trompé. Antar l'avait fait dévorer, vivant, par ses oiseaux carnivores.

Lerekh, l'autre prisonnier resta figé, le regard vide, pendant tout le temps que dura l'agonie de son frère d'infortune. Puis, lorsque le silence retomba, il secoua ses barreaux en poussant un terrible rugissement de fauve traqué, qui mourut à son tour et se transforma en sanglots. Blade lui aurait bien glissé quelques mots de réconfort, mais il préférait ne pas révéler qu'il parlait aussi la langue des prisonniers. Bien lui en prit, car quelques secondes plus tard, Antar était de retour, à pied cette fois, et buvant goulûment à une gourde, enveloppée de cuir humide pour garder à son contenu toute sa fraîcheur. Des filets d'un liquide incolore lui coulait dans le cou et sur la poitrine, dessinant des sillons brunâtres dans son masque de poussière mêlée de sueur. Blade aussi avait soif. La chaleur, même dans cette zone ombragée, était de plus en plus insupportable. L'air était lourd, sec, et il n'y avait pas le moindre souffle de vent.

— À boire ! Par pitié, de l'eau ! gémit un des trois occupants du dernier chariot.

Antar s'essuya la bouche du revers de la main. Le même sourire sadique barrait son visage sale. Il fit quelques pas vers la queue du cortège et lança sa gourde en direction de la cage. Les trois prisonniers se précipitèrent contre leurs barreaux, les bras désespérément tendus à

l'extérieur pour la saisir. Dans leur précipitation, ils ne réussirent qu'à se gêner. Un des hommes faillit pourtant l'attraper, mais un geste brusque de son voisin la lui fit relâcher. La gourde cogna contre un des barreaux, tomba sur le sol. Son contenu se répandit, lentement, dans la poussière et fut aussitôt absorbé, jusqu'à la dernière goutte. La terre aussi avait besoin de boire.

Tandis qu'Antar éclatait de rire, plusieurs petites fleurs jaunes apparurent au centre de la flaque qui, déjà, commençait à s'évaporer.

— *Lam tarsh lardim ! Brid kémaalou ! Czesh !* C'est de ta faute ! Espèce d'imbécile ! Crétin ! cria le prisonnier malchanceux à celui qui l'avait bousculé.

Sur ce, il se jeta sur lui. Une lutte maladroite, pitoyable, s'en suivit. Le troisième détenu, après une courte hésitation vint se joindre à l'empoignade. La cage tremblait sur ses roues. Un des oiseaux tracteurs commençait à s'agiter. Aussitôt, un soldat vint le rappeler à l'ordre d'un coup de pique sur la cuisse.

Dans la cage, les trois enragés se battaient toujours, à quatre pattes, sous le regard amusé et méprisant des soldats.

— Arrêtez ! Vous agissez comme des bêtes ! rugit Lerekh, sorti de son abattement par le pitoyable spectacle des trois hommes luttant sauvagement dans l'espace exigu de leur cage. Regardez-vous ! Vous êtes la risée de nos ennemis ! Vous n'avez donc plus de dignité ?

Tandis que les prisonniers se calmaient, non sans s'envoyer quelques dernières insultes particulièrement obscènes, Antar vint se planter devant la cage de Blade pour le toiser de son regard de fouine perverse.

— Faites sortir celui-là aussi ! aboya-t-il, en arborant la même mine réjouie hérissée d'arrière-pensées pas spécialement rassurantes.

Après la terrible mort de Payoush, Blade s'attendait au pire. Il lui fallait guetter le moment idéal pour agir. On allait le faire sortir de sa cage. Une telle opportunité ne se reproduirait peut-être pas avant la fin du voyage.

Impressionnés par la stature et l'assurance de ce prisonnier hors du commun, les gardes ne laissèrent rien au hasard. Quatre le surveillaient de près, pendant qu'un cinquième dégageait les barreaux coulissants.

Blade sauta à terre et se retrouva aussitôt encerclé. Tenu en respect par les quatre piques pointées sur lui, il ne pouvait raisonnablement

rien tenter pour l'instant. Il s'étira et fit jouer ses articulations légèrement ankylosées. S'il devait saisir sa chance dans les minutes à venir, il lui faudrait être en pleine possession de ses moyens.

— Amenez-le ! ordonna Antar. Je veux savoir ce qu'il vaut exactement ! S'il est aussi fort qu'il en a l'air, j'en ferai mon esclave et il concourra pour moi au Grand Tournoi.

Antar voulait donc seulement le tester. En partie rassuré sur la suite des événements, Blade lui emboîta le pas, précédé par un de ses hommes. Deux autres l'encadraient. Les trois derniers, restés sur ses talons, appuyaient du bout de leurs piques contre son dos. Au moindre geste, il se retrouverait transformé en pelote d'épingles. Le moment n'était pas encore venu d'agir.

Lorsqu'ils passèrent devant le chariot bâché, Blade crut distinguer un bruit à l'intérieur, un mouvement. Il y avait donc bien une présence, dans ce chariot. Le temps n'étant pas aux questions, il les rangea dans un coin de son esprit pour retrouver sa concentration, guetter l'instant le plus favorable.

Les hommes avaient installé leur bivouac en tête de la colonne, à l'ombre de la forêt. Certains, allongés à même le sol, semblaient dormir. D'autres, regroupés autour d'un tapis couvert de victuailles, principalement des fruits, de la viande séchée et du pain, s'empiffraient bruyamment en racontant leur prouesses amoureuses, réelles ou inventées, agrémentées de plaisanteries de salles de garde, sottises stéréotypées que, quels que soient les mondes, songea Blade en arrivant à leur hauteur, génèrent les guerres chez les hommes qui la font...

Parqués à quelques mètres, en lisière de la jungle, les keks dégageaient une odeur infecte où se mêlaient des effluves aussi âcres et fétides que la pommade anti-brûlures que lui imposait Lord Leighton à chaque translation. Un instant plus tard, lorsqu'il distingua au milieu de la forêt de pattes aux serres acérées les restes sanguinolents du pauvre Payoush, Blade fut secoué par une vague de rage meurtrière.

— Formez un cercle ! ordonna Antar. Et toi, Namir, prépare-toi à te battre ! Nous allons mettre le prisonnier à l'épreuve. Je veux savoir ce qu'il vaut !

Cette annonce plongea les soldats dans un état de grande exaltation ponctuée de rires et de commentaires gras. Blade, quant à lui, était plutôt soulagé. En combat singulier, il ne craignait

pratiquement personne.

Les victuailles furent rangées, le tapis replié. Quatre des hommes encadrant Blade avaient rejoint leurs collègues. Le cinquième était resté planté derrière lui, la lame de sa pique appuyée sur sa nuque. Une simple pression de sa part suffirait à lui transpercer le cou. Mais Blade, mis en confiance par la déclaration d'Antar, n'avait pas l'intention de précipiter les événements. Il allait se battre contre ce Namir. D'abord parce qu'il avait une revanche à prendre, et parce que ça ferait toujours un adversaire de moins.

Debout, appuyés sur leurs piques fichées dans le sol, lames vers le haut, les soldats se tenaient sur une jambe, le pied droit posé sur l'intérieur de la cuisse gauche. Namir, l'homme à la massue, celui qui avait réussi à le surprendre ce matin, se planta au centre de cette arène, un vague cercle d'environ six à sept yards de diamètre.

Sur un signe de tête d'Antar, le garde poussa Blade, de quelques coups de pique entre les reins, jusqu'à la périphérie du cercle. Il aurait pu se retourner et la lui arracher, si rapidement que l'homme n'aurait guère eu le temps de réagir avant de se retrouver proprement embroché. « Chaque chose en son temps » se dit Blade en avançant d'un pas tranquille vers son adversaire.

— Allez... Approche un peu, que je vois si t'as les os solides, le menaça Namir, tout sourire, en dessinant des arabesques du bout de sa massue.

Arrivé à trois yards de lui, Blade se tourna vers Antar.

— Je n'ai pas droit à une arme ? demanda-t-il calmement, comme si la réponse lui était indifférente.

— Si t'en veux une, t'as qu'à lui prendre la sienne !

La réponse d'Antar provoqua quelques rires. Namir, un air narquois au coin des lèvres, avança d'un pas et tendit son bras armé. Sa massue pendait légèrement vers le sol.

— Tu as raison, c'est une bonne idée ! répliqua Blade.

En même temps qu'il formulait son dernier mot, il se détendit. Saut périlleux jambes tendues, enchaîné d'un coup de pied au visage. Namir, surpris au point de n'avoir même pas songé à réagir, fut projeté à terre, sans sa massue qui se trouvait maintenant dans la main de Blade.

Le silence tomba comme une chape sur le cercle, alors qu'un des soldats riait encore à la réplique d'Antar. D'autres, un instant distraits,

n'avaient rien vu et ne comprenaient pas ce qui s'était passé. Quant à ceux qui avaient suivi la scène, ils regardaient bouche bée cet homme plus rapide et plus agile qu'un gourz femelle.

— Alors ? As-tu autre chose à me proposer ? fit Blade, la massue nonchalamment posée sur son épaule nue, à l'intention d'Antar.

C'est le moment que choisit Namir, furieux d'avoir été ridiculisé, pour se relever et foncer tête baissée, encouragé par ses copains revenus de leur surprise. Blade, qui attendait son geste, le laissa approcher. Puis, lorsque Namir ne fut plus qu'à deux yards, il lança la massue en l'air. Namir, visiblement peu habitué à de telles subtilités tactiques, ne put s'empêcher de lever la tête. Mal lui en prit. Un coup unique, un violent crochet à la face, suffit à l'envoyer baver dans la poussière. Pour couronner le tout, Blade récupéra la massue avec l'aisance tranquille d'un jongleur de foire et la pointa aussitôt vers Antar dont le visage avait viré au blanc cassé.

Cette fois les soldats ne riaient plus. Certains devaient se demander si un homme capable de tels prodiges n'était pas envoyé par Maashal lui-même.

— Tu n'as pas répondu à ma question, fit Blade le plus naturellement du monde en direction d'Antar. Je t'ai demandé si tu avais autre chose de plus à me proposer.

Antar sortit de sa stupeur et se tourna vers sa gauche.

— Djard ! Kaïl ! Marek ! À vous ! brailla-t-il, maintenant rouge de fureur.

Tandis qu'un des soldats tirait Namir hors du cercle par les pieds, trois autres, parmi les plus jeunes, avancèrent d'un pas. Ils n'en menaient certainement pas large mais parvenaient tant bien que mal à le cacher. Tandis que celui du centre effectuait de rapides moulinets avec sa pique, Antar lança quelque chose aux deux autres qui s'en saisirent au vol. À leurs cris de triomphe, Blade comprit qu'il s'agissait de pattes de Keks séchées, aux longues serres recourbées. Ceux-là, armés aussi de piques courtes, seraient les plus dangereux. Blade décida donc de s'attaquer en priorité au troisième, toujours occupé à faire tourner sa pique qui fendait l'air en sifflant sous le regard admiratif des soldats impressionnés.

Antar avait retrouvé son sourire. L'issue de cette seconde manche ne faisait pour lui aucun doute.

Blade laissa approcher ses adversaires. Puis, se déportant sur la gauche, il pivota rapidement sur lui-même pour se placer derrière

l'homme de droite, qu'il écarta d'un coup de pied dans les reins, avant d'assener à celui du centre deux violents coups de massue. Le premier, à l'arrière des cuisses, le fit tomber sur ses genoux. Le deuxième, à la base du crâne, l'éjala pour le compte face contre terre. Prestement Blade récupéra sa pique tandis que le dernier des trois soldats en profitait pour se ruer sur lui d'un bond latéral. Blade parvint à l'esquiver mais les longues serres de la patte d'oiseau qui auraient dû lui lacérer le visage et lui crever les yeux l'atteignirent au vol et trois entailles parallèles, heureusement peu profondes, griffèrent son épaule gauche.

Au bord du cercle, le premier soldat envoyé à terre se relevait en rugissant de hargne, bien décidé à en finir avec cet étranger qui tenait maintenant une arme dans chaque main, la massue et une pique.

Antar, quant à lui, commençait à comprendre, mais trop tard, que ce combat, initialement prévu pour affirmer son autorité et tester les capacités du prisonnier, risquait en fait d'avoir l'effet inverse.

— Tuez-le ! hurla-t-il.

Les soldats hésitaient à intervenir, d'autant plus que Blade avait définitivement éliminé un autre de ses adversaires, et que le troisième, celui qui l'avait griffé à l'épaule, commençait à reculer.

— Qu'est-ce que vous attendez ? Allez-y tous ensemble, bande d'incapables ! Tuez-le ! Je veux sa tête !

Antar commettait une nouvelle et grossière erreur en ne venant pas lui-même se mêler au combat. Les soldats hésitaient. Blade, qui savait avoir peu de chance de sortir indemne d'une charge collective, profita de ce moment de flottement. À son tour il effectua quelques moulinets avec sa pique, mais tellement plus rapides que ceux de Namir, que le dernier soldat en piste en fut littéralement pétrifié.

Blade n'avait plus le choix. Ce combat n'était plus un test, une épreuve de force. C'était maintenant sa vie qui était en jeu. Bloquant brusquement sa pique, il l'envoya se planter dans l'abdomen de son adversaire. Puis il fonça sur les soldats, créant rapidement de sa massue une large brèche dans le cercle. Deux hommes de plus furent bientôt hors de combat.

Les soldats n'étaient plus que six. Sept en comptant Antar, qui n'avait visiblement toujours pas l'intention de venir se mesurer à Blade. Au contraire, voyant la tournure que prenaient les événements, il partit en courant vers les oiseaux, ce qui provoqua aussitôt la débandade et la fuite de ses hommes. À leurs cris de panique vinrent

alors se mêler ceux plus joyeux des prisonniers de la dernière cage. Bien qu'éloignés de la scène des combats, ils avaient compris aux hurlements d'Antar ce qui se passait.

Blade n'avait pas vraiment de raisons de s'acharner sur ces hommes. En revanche, il aurait bien aimé pouvoir mettre la main sur leur chef. Deux des fuyards, dans un sursaut de dévouement, voulurent d'ailleurs s'interposer pour protéger sa fuite. Blade s'en débarrassa facilement mais s'en trouva retardé et dut assister, impuissant, au décollage d'Antar et de deux des derniers rescapés. Le troisième, moins chanceux, assistait, figé, à l'envol de son kek. Après avoir été désentravé, l'animal en avait aussitôt profité pour filer tout seul. Voyant Blade approcher, le malheureux lança sa pique vers la forêt en signe de reddition et s'agenouilla, pour le supplier de l'épargner.

— Lève-toi ! lui ordonna Blade. Tu es le seul qui tienne encore sur ses jambes, tu vas aller ouvrir les cages !

— Non ! Pas ça, pitié ! Les prisonniers vont me tuer ! Ce sont des sauvages sanguinaires...

Surpris par la violence et surtout la terreur contenues dans ces propos, Blade, identifia l'homme : c'était lui qui avait fait sortir Payoush de sa cage avant de le conduire à son supplice.

— Tu préfères mourir tout de suite, de ma main ?

— Non, ne me tue pas ! Je ferai tout ce que tu voudras, tout ! Mais ne me tue pas !

Face à une telle veulerie, Blade ne put réprimer un haut-le-cœur. Certes, que ce soit dans sa propre dimension, ou dans les divers mondes qu'il avait visités, Blade avait souvent été confronté à de tels individus, loques humaines soumises corps et âme aux pouvoirs en place, capables un instant des pires cruautés et rampant l'instant d'après pour tenter de faire oublier leur infamie. Chaque fois pourtant ces réactions abjectes le laissaient pantois. Il laissa glisser quelques secondes, le temps de récupérer son sang-froid car cet homme, au fond, ne lui inspirait que de la pitié et il n'avait nulle envie de le faire payer pour tous les autres.

— Ne crains rien, tu auras la vie sauve.

Il lui fut malheureusement impossible de tenir cette promesse. Dès que l'homme eut retiré le deuxième barreau de sa cage, Lerekh lui sauta dessus et le lui arracha des mains pour lui fracasser le crâne.

— Tu es satisfait maintenant ? s'énerva Blade, tandis que la terre s'abreuvait du sang du cadavre. Tout à l'heure tu demandais aux autres prisonniers de ne pas se conduire comme des bêtes... Et toi ? Tu trouves que ton geste est plus humain ?

— Oui, se contenta de répondre Lerekh, le regard froid. Les animaux ignorent la vengeance.

— Hé ! Venez nous ouvrir au lieu de discuter ! aboya un des trois prisonniers de la dernière cage.

Lerekh s'en alla, sans un mot, rendre la liberté à ses amis. Blade, qui ne savait encore que peu de choses de ce monde et de ces gens, s'efforça de ne pas juger son geste. Il fit demi-tour et se dirigea vers le chariot couvert.

— Non ! Ne fais pas ça ! hurla Lerekh lorsqu'il vit Blade couper les cordages maintenant la bâche de tissu.

Blade, prudemment s'écarta d'un pas, souleva un coin de la couverture et distingua une femme, allongée dans l'ombre de la cage, qui, très vite, détourna son visage. Blade eut le temps de voir que son front était orné d'un tatouage noir. En forme d'étoile, lui avait-il semblé. Elle portait une robe jaune, sur laquelle coulaient en cascade ses longues mèches noires, et de nombreux et superbes bijoux, aux poignets, aux chevilles, dans les cheveux. Blade s'en étonna, non pas tant qu'elle en fût ornée, mais qu'elle les portât encore, prisonnière d'une bande de soudards que n'étouffaient visiblement ni les scrupules ni le respect du bien d'autrui.

Il ne comprenait pas non plus la panique de Lerekh. Cette femme avait de quoi inspirer beaucoup de choses, mais certainement pas une telle crainte. Peut-être était-elle tabou ? Ou d'un rang haut, ce que pouvait laisser penser ses bijoux, que les autres prisonniers ne devaient pas lever le regard sur elle ? Une « irregardable » en quelque sorte...

Lerekh se dépêcha de libérer ses amis, pour venir en courant rejoindre Blade. Dans son regard il n'y avait plus que de la peur. Une peur brute, primale. De celle que Blade avait déjà rencontrée chez des hommes confrontés à des menaces qu'ils ne comprenaient pas.

— Elle est dangereuse ! fit Lerekh, essoufflé autant par sa course que par son mystérieux émoi. C'est pour ça qu'ils l'ont cachée.

— Il dit vrai ! renchérit un des autres prisonniers, arrivé à son tour à hauteur du chariot bâché. C'est à cause d'elle qu'on a été fait prisonniers !

— Mais qu'a-t-elle de si dangereux ? Elle est sans armes, s'étonna Blade. Elle a des pouvoirs particuliers ?

La réponse de Lerekh ne se fit pas attendre.

— Elle porte malheur ! Elle a l'Étoile Noire sur le front ! C'est une Maléfique, une Mauvais-Œil ! Si son regard croise le tien, des calamités s'abattront sur toi ! Sur nous aussi ! dit-il, terrorisé, dans le même état d'extrême agitation et comme possédé par sa peur.

Blade n'avait pas l'intention de se laisser influencer par de telles superstitions. Il continua, imperturbable à couper les cordes maintenant la bâche. D'un geste violent, Lerekh écarta sa pique.

— Nous te devons beaucoup, la vie et la liberté, dit-il, l'air grave. Mais je ne te laisserai pas faire ça ! Cette cage doit rester couverte !

Blade fit mine de se plier à ses menaces, se tourna vers lui, lentement, comme pour continuer cette discussion, et lui assena un direct du plat de la main qui lui écrasa le nez en l'envoyant à deux yards, le cul par terre. Puis, d'un geste sec, il coupa les derniers cordages et tira sur la couverture qui glissa lentement sur le sol. Les autres prisonniers, restés à l'écart, se retournèrent aussitôt en se couvrant la face de leurs mains.

Dans la cage, la jeune femme, écrasée de lumière, gémit faiblement, se retourna et planta son regard dans le sien. Blade fut frappé par sa beauté, discrète et couverte d'un voile de tristesse. Par la douceur de ses traits aussi, qu'accentuait un léger strabisme, à peine perceptible, de son œil gauche.

Au même moment, de lourds nuages gris apparurent au-dessus des sommets proches, si soudainement qu'ils semblaient sortis de nulle part, et traversèrent le ciel à toute allure pour venir s'amonceler au-dessus de la forêt et du chemin. En quelques secondes la lumière faiblit, au point qu'on aurait pu croire la nuit tombée.

Un éclair fendit cette brusque et surprenante obscurité, suivi presque immédiatement d'un terrible claquement de tonnerre.

La foudre n'était pas tombée très loin, du côté de la montagne. Puis une pluie diluvienne, violente, s'abattit sur ce coin de paysage.

— Tu vois ? Un orage ! cria Lerekh, le regard fuyant. Je t'avais prévenu !

CHAPITRE IV

L'orage n'avait pas duré plus d'une dizaine de minutes. Dès les premières gouttes, les prisonniers, dont la violence semblait attisée par la peur que leur inspirait ce brusque changement de temps, avaient profité de leur liberté nouvelle pour achever les soldats encore vivants. Les grondements du tonnerre, venus se mêler à leurs hurlements, avaient rendu la scène encore plus infernale. Namir, qui n'avait sans doute pas dû se montrer très tendre avec eux, eut droit à un traitement particulier. Ils l'avaient attaché par les pieds à un des volatiles, dont ils avaient ensuite libéré les ailes avant de le pousser à s'envoler à grand renfort de cris. Le malheureux fut longtemps traîné sur la piste, avant que son corps sanguinolent ne s'élève enfin et disparaisse à l'horizon, pendu dans le vide, tête en bas.

De toute la puissance de ses mots, Blade tenta d'empêcher cette tuerie. Mais, sauf à défendre sa vie, il se refusait à recourir à la puissance de ses poings. Avec le temps et le nombre de ses voyages, il avait appris à contrôler ses pulsions « humanitaires ». Il n'était ni Don Quichotte, ni Dieu. Jamais il ne parviendrait à éradiquer le mal de l'univers. De plus, il n'aurait pu s'opposer au besoin de vengeance des prisonniers autrement que par sa propre violence. Et son expérience des hommes lui disait que ceux-là, malgré la sauvagerie de leur réaction, étaient plutôt du côté des victimes.

Après ce massacre, alors que l'orage redoublait de violence, les prisonniers étaient retournés se mettre à l'abri dans leurs cages. Blade avait préféré rejoindre la jeune femme dans la sienne. Affolée, se méprenant sur ses intentions, elle s'était blottie dans une encoignure. Lui, restant à distance, adossé contre les barreaux, lui avait offert son plus rassurant sourire.

— Tu n'as pas peur de moi ? s'était-elle étonnée après l'avoir un instant observé. Je suis une femme dangereuse, une Maléfique. J'ai le Mauvais-Œil.

Elle aussi parlait la langue locale, celle de ce pays qui avait pour nom Kzohr, celle des prisonniers.

— Tu te trompes ! Je ne crois pas que tu sois dangereuse. Pas plus que moi ou que n'importe qui.

— Mais toi aussi tu es dangereux ! J'ai vu comment tu te battais.

— Je sais me défendre, c'est vrai, rectifia Blade. Mais je ne veux de mal à personne.

— Pas même à moi ? Tu as pourtant vu ce dont j'étais capable ! Tous ces cadavres, tous ces hommes qui sont morts à cause de moi. Et cet orage, c'est...

Elle ne put terminer sa phrase. La certitude de sa responsabilité, de sa culpabilité, rendait sa respiration difficile, haletante, l'étouffait presque. Blade, évidemment, ne croyait pas le moins du monde qu'elle fût pour quoi que ce soit dans l'horrible fin des soldats. Pas plus que dans cette bizarrerie climatique. Mais il n'avait pas l'intention de se lancer dans un cours de météorologie. Aussi préféra-t-il aborder un autre sujet.

— Comment t'appelles-tu ?

— Je suis Zovnar, fille de Viala, la Grande-Prêtresse de Kzohr, et de Tarkos, son Bras, dit-elle d'une voix plaintive, comme pour s'en excuser.

Sa réponse venait confirmer l'impression de noblesse que Blade avait ressenti au premier regard. Il y avait aussi fort à parier que cette Grande-Prêtresse fût un personnage particulièrement important. En même temps le terme par lequel elle avait nommé son géniteur l'intriguait. Le mot *Bras*, servant à désigner le plus normalement du monde les membres supérieurs, signifiait aussi « époux ».

— Et toi qui es-tu ? reprit-elle, coupant court à ses questions. Tu es différent des hommes que je connais. Ton regard est plus vrai, ton allure plus noble.

L'orage, qui s'était un instant calmé, repartit de plus belle. C'étaient maintenant d'énormes grêlons, de la taille d'un poing, qui martelaient le toit de la cage. Blade se rapprocha de la jeune femme qui recula encore pour se tasser un peu plus dans son coin. Il y avait toujours dans ses yeux la même expression craintive. Quelque chose semblait pourtant s'être éveillé au fond de son regard, une sorte de curiosité pudique.

— Mon nom est Blade. Mes amis m'appellent Richard. Qu'est-ce qu'une Maléfique, une Mauvais-Ceil ?

— Tu ne le sais pas ? Tu n'es pas d'ici ? Tu parles pourtant notre

langue... Serais-tu un Maashali, je t'ai aussi entendu parler avec eux ?

C'est presque mécaniquement que Blade répondit à ces objections attendues.

— Je viens d'un lointain royaume. Je ne sais rien des usages et des croyances de cette région. Quant à la langue, je l'ai apprise d'un homme de ton pays venu visiter le mien. C'est lui aussi qui m'a appris le Maashali.

Après de longues secondes d'hésitation, Zovnar s'était légèrement détendue, puis, d'une voix faible et douce, elle avait commencé à raconter son histoire.

— Les Maashalis m'emmenaient sur l'île des Maléfiques. C'est là que tous les êtres de mon espèce finissent leurs jours, loin du monde, pour éviter qu'ils ne sèment le désastre et la mort. Certains échappent à cette déportation, mais leur sort n'en est pas pour autant plus clément. Ils sont obligés de se cacher, de vivre seuls, ignorés et rejetés de tous. Quelques-uns choisissent de rejoindre les rebelles qui luttent contre l'envahisseur Maashali. Ceux-là sont utilisés pour des missions suicide. C'est ce que j'aurais dû faire, si j'avais été plus courageuse, pour qu'au moins le mal qui me ronge soit utile à mon peuple !

— Si tu m'expliquais ce qu'est un Maléfique, lui demanda Blade, bien qu'il commençât à s'en faire une idée.

— Un Maléfique porte le malheur en lui, il a le Mauvais-Œil, jusqu'à sa mort. Et quelquefois ce malheur sort de lui pour frapper les autres. Moi, je suis comme ça depuis ma naissance, parce que je suis née sous la pire des conjonctions, un jour de lune noire, au moment où Ziv, ma planète-mère, était cachée par la demeure du frère-obscur de Kzohr. On ne peut imaginer circonstances plus néfastes pour venir au monde. Les Anciens auraient réclamé ma mort s'ils l'avaient su.

Cette explication, qui relevait du thème astral, avait peu de chances de convaincre un esprit aussi rationnel que celui de Blade. Il ne croyait guère à l'influence des planètes sur la nature humaine. En revanche, l'influence des astrologues, elle, était indéniable. Et ces Anciens, dont il entendait parler pour la seconde fois, ne devaient pas se priver d'en faire usage. Comme les prêtres d'autres civilisations à travers l'univers, ils devaient jouir d'un sacré pouvoir.

— Mes parents ont décidé de cacher ma naissance, continua Zovnar sur le même ton, d'en retarder l'annonce jusqu'à la pleine lune suivante, lorsque le ciel serait devenu plus favorable. Alors, ils se sont arrangés pour que l'accoucheuse ne puisse rien dire.

— Que lui est-il arrivé ? demanda Blade.

— Cette pauvre femme a été ma première victime.

Zovnar s'arrêta un instant puis, perdue dans son passé et les yeux embués, reprit son récit :

— Une lune après ma naissance, Tarkos, mon père, le Bras de ma mère, est mort. Lui aussi par ma faute. Il est tombé dans un escalier alors qu'il me tenait dans ses bras. Moi, je n'ai rien eu, mais lui s'est brisé le dos. Comme l'accoucheuse, il est mort lui aussi à cause de moi !

— Pour ce qui est de l'accoucheuse, intervint Blade, tu n'y étais pour rien ! C'était une décision de tes parents !

— Bien sûr que c'est de ma faute, objecta la jeune femme. Puisque c'est moi qui suis née au mauvais moment !

Pour l'instant, Blade renonça à trouver une issue à ce fonctionnement en circuit fermé. Quoi qu'il pût dire, Zovnar se serait toujours arrangée pour détourner ses arguments à ses dépens. Certains malades mentaux, les paranoïaques entre autres, fonctionnaient comme cela, en faisant preuve de la même inébranlable mauvaise foi. Il essaya pourtant encore de lui faire entendre raison.

— Quant à ton père, reprit-il, tu ne peux pas t'en souvenir, tu étais trop jeune. Qui t'a dit que les choses se sont passées ainsi ? Qu'est-ce qui te permet de penser que tu es responsable de sa mort ?

Blade pouvait imaginer la scène. Le père, tombant dans l'escalier avec sa fille dans les bras, avait dû se retourner pour la protéger, pour éviter de l'écraser sous lui. Et ce banal accident avait été détourné pour ancrer en Zovnar la certitude de sa responsabilité. Probablement par une personne de son entourage. Ces mystérieux Anciens peut-être ?

— C'est ma mère qui me l'a dit, confirma-t-elle. Plus tard, quand j'ai été en âge de comprendre. Ce jour-là, celui de la mort de mon père, elle a su que j'étais une Mauvais-Œil de la pire espèce. Alors elle a décidé de cacher mon existence, pour me protéger de ceux qui auraient découvert ma vraie nature, pour éviter que je continue à semer le malheur autour de moi.

Elle se tut un instant. Blade respecta son silence.

— Ensuite j'ai grandi sans quitter notre maison, sans jamais voir personne, même pas les domestiques. J'avais juste un petit drill. Il était gentil, il me tenait compagnie. Mais ce n'était qu'un drill, et les

animaux ne parlent pas. Il n'y a que ma mère qui venait me voir, chaque jour, pour me consoler. C'est grâce à elle que je n'ai pas connu plus tôt le sort réservé aux autres Maléfiques !

— Cette Étoile, sur ton front, est-ce un signe de ton rang ?

— Eh bien, tu ne sais pas grand-chose des coutumes de ce pays, s'étonna Zovnar. Le voyageur ne t'a rien dit de tout cela ?

— Quel voyageur ?

— Celui qui t'a appris notre langue ! Tu as dit que tu avais rencontré un homme venu de mon pays.

— C'était il y a longtemps, improvisa Blade. J'ai oublié.

— Tous ceux de mon espèce sont marqués au front, comme moi, de l'Étoile Noire. Elle est gravée dans notre chair, pour la vie. Certains n'hésitent pas à s'arracher la peau pour l'effacer, mais ça ne sert à rien. On les repère aussi facilement, et eux aussi finissent un jour ou l'autre sur l'île des Maléfiques.

Blade commençait à se faire une idée du fonctionnement de ce monde. Mais, comme au début de tous ses voyages, plus il apprenait d'éléments sur le fonctionnement et la nature de ce monde, plus les questions s'accumulaient, se précipitaient. Il voulait en savoir plus sur ces Anciens, sur les Maléfiques, sur la place et le rôle des Maashalis, ces hommes apparemment venus d'un autre pays qui comptait le hasard au nombre de ses divinités.

Une chose pour l'instant était certaine, Zovnar portait une tare terrible, imméritée, qui lui avait valu d'être élevée en captivité, coupée du monde, de tout ce qui permet à un enfant normal de se forger une personnalité. Avec un passé aussi chargé, la peur et la mélancolie qui transparaissaient sur son visage devenaient plus que compréhensibles. Il n'était pas nécessaire de sortir de la cuisse de Jupiter ou de la barbiche de Freud pour y voir les racines de son mal. Mais il était encore trop tôt pour tenter de modifier le regard qu'elle portait sur sa propre existence. Blade n'aurait aucune chance d'y parvenir sans une plus grande connaissance de ce monde.

L'orage avait pris fin. Les prisonniers quittèrent leurs cages pour se précipiter sur les victuailles abandonnées par les soldats. En passant devant Blade et Zovnar, ils avaient bien pris soin de leur tourner le dos, de manière à éviter le regard de celle qu'ils croyaient maléfique.

— Tu regretteras ton audace, lui avait lancé Lerekh sans se retourner. Prépare-toi à connaître les pires calamités !

Blade attendit qu'ils se soient éloignés pour se rapprocher de Zovnar. Tassée dans le coin de sa cage, elle ne pouvait plus reculer. Elle semblait d'ailleurs moins craintive, sinon apaisée.

— Et ta mère, intervint Blade, comment expliques-tu qu'il ne lui soit rien arrivé ? Si tu es ce que tu prétends, ou plutôt ce qu'elle prétendait, pourquoi n'a-t-elle pas elle aussi été victime de ton Étoile Noire ?

— Mais parce qu'elle est la Grande-Prêtresse ! Kzohr la protège, fit Zovnar le plus naturellement du monde.

L'argument était imparable. Les serpents qui se mordent la sonnette sont souvent les plus coriaces.

— Et après, que s'est-il passé ? Comment as-tu atterri dans cette cage ? Qui sont ces hommes ? demanda Blade en désignant d'un geste du menton les prisonniers occupés à se bourrer la panse. Tu les connais ?

— Pas depuis longtemps, commença-t-elle. Deux ont été capturés avant moi, celui que les keks ont mangé, et son frère. C'est lui là-bas, avec les cheveux frisés, celui qui mange le moins. Lui sait que je porte malheur. Tu aurais dû l'écouter !

— Je suis content de ne pas l'avoir fait, ne put s'empêcher de lui répondre Blade.

Il eut à peine le temps de se demander comment elle allait réagir. Zovnar reprit aussitôt, comme si elle n'avait rien entendu :

— La mort de son frère a dû lui couper l'appétit. Les trois autres sont des rebelles, qui ont refusé de se soumettre aux Maashalis, les envahissants venus de la mer. La plupart des rebelles vivent dans les montagnes.

Blade se dit qu'il aurait pu apparaître au milieu d'un de leurs camps. Sa présence en ce monde en aurait certainement été affectée. Peut-être pas dans les grandes lignes, mais dans les courbes, certainement.

— Ceux-là ont attaqué le convoi, avant le jour d'avant, continua Zovnar. Ils étaient plus nombreux que les soldats, au moins trois fois dix. Antar les a laissés approcher, et au dernier moment il a retiré le voile de ma cage. Quand les rebelles ont vu que j'étais une Maléfique, ils ont été pris de panique, incapables de se défendre. Beaucoup ont été tués. C'était horrible ! Les autres ont eu encore moins de chances. Les blessés ont été abandonnés sur place, et ces trois-là seront vendus

comme esclaves. Si Antar ne les donne pas en pâture à ses keks, ajouta-t-elle, le regard vide.

Cet épisode avait évidemment dû conforter Zovnar dans la croyance en son funeste pouvoir. Une croyance connue d'Antar, puisqu'il en avait usé contre les rebelles, mais qu'apparemment il ne partageait pas. Blade regretta plus encore de n'avoir pu empêcher sa fuite ou le massacre de ses hommes. Il aurait bien aimé pouvoir les interroger sur cette mystérieuse étoile noire.

— Et toi ? Tu ne m'as pas répondu... Comment es-tu tombée aux mains des soldats ? demanda Blade.

— J'ai faim, moi aussi, fit Zovnar, revenue à des préoccupations plus immédiates. Je voudrais manger d'abord. Je te raconterai après.

— Suis-moi, lui dit-il, avant de quitter la cage.

La jeune femme n'avait pas bougé.

— Je ne peux pas ! Je ne peux pas aller avec les prisonniers ! Ils me tueront ! Ou ils mourront à cause de moi !

— Tant que tu seras près de moi, tu n'auras rien à craindre, la rassura-t-il. Quant à Lerekh et ses copains, pour l'instant, ils ne mourront que s'ils ont envie de mourir !

Ces quelques mots, prononcés sur un ton tranquille et persuasif, firent leur chemin dans l'esprit de Zovnar. La crainte et l'inquiétude disparurent presque totalement de son regard. À leur place était apparue une lueur nouvelle, un intérêt mêlé de curiosité. Blade lui tendit la main pour l'aider à descendre de la cage.

Un éclat de soleil revint un instant inonder la piste. Quelques petites fleurs avaient poussé dans les flaques de pluie.

Leur approche provoqua un mouvement de panique dans le groupe de prisonniers. Certains en lâchèrent leurs aliments et tous se tournèrent précipitamment pour ne pas risquer de croiser le regard de la Maléfique. Lerekh se leva, en leur tournant le dos lui aussi. Il avait à la main la pique d'un soldat.

— Remets-la dans sa cage ! ordonna-t-il. Sinon...

— Sinon quoi ?

Zovnar éclata en sanglots et fit mine de repartir vers les attelages. Blade lui saisit le bras.

— Non, lui murmura-t-il. Reste près de moi. Tu dois cesser de fuir

toutes ces superstitions auxquelles tu crois !

Résignée plus que consentante, Zovnar se força à sourire. Mais dans ses yeux il y avait toute la tristesse du monde. Blade la lâcha et revint vers Lerekh qui lui tournait toujours le dos.

— Sinon quoi, Lerekh ? répéta Blade. Et regarde-moi, je te parle ! Es-tu un homme ou un insecte effrayé par la pluie et le tonnerre ?

Lerekh ne répondit pas immédiatement. Son poing se crispa sur le manche de sa pique. Il se retourna, lentement, puis leva son visage pour lui faire face, sachant que la Maléfique se tenait à ses côtés. Il était d'une blancheur cadavérique.

Une goutte de sueur coulait sur sa paupière prise d'un tremblement nerveux. Il l'essuya du revers de la main. Les jointures de l'autre main, crispée sur son arme, avaient elles aussi blanchi. Affronter le regard de Zovnar semblait pour lui une épreuve surhumaine.

— Sinon je te tuerai ! fit-il, les mâchoires crispées et le regard fuyant.

Les trois prisonniers, toujours assis sur la piste, le visage plongeant vers le sol, s'éloignaient précipitamment, comme des animaux affolés.

Blade éclata de rire et marcha sur Lerekh qui se préparait à combattre.

— Tu peux toujours essayer ! Allez, vas-y ! Je ne suis pas armé.

Au moment où Blade arrivait sur lui, Lerekh leva sa pique pour le frapper à la poitrine. Son mouvement n'était ni rapide ni puissant. Blade, sans broncher, se contenta d'arrêter la lame en la bloquant entre ses mains jointes. Sans cesser de le fixer, sans efforts apparents, il écarta lentement la pointe, puis, plus brutalement, en empoigna le manche et la lui arracha des mains.

Lerekh n'avait pas eu l'énergie de réagir. D'un geste sec, Blade brisa l'arme sur sa cuisse et jeta les deux moitiés derrière lui.

— Et maintenant ? dit-il. Que comptes-tu faire ?

Lerekh était paralysé. Seules ses pupilles bougeaient, allant de Blade à Zovnar, de Zovnar à la poussière de la piste, comme s'il commençait à se demander de qui il devait avoir le plus peur.

— Puisque tu as l'air d'hésiter, je vais t'aider. Suis-moi, j'ai quelque chose à te montrer !

Le prenant par le bras, il l'entraîna sans ménagement vers l'endroit où les keks étaient toujours parqués.

— Et vous, ne vous avisez pas de bouger ! ordonna-t-il aux trois autres prisonniers en passant à leur hauteur. Zovnar, surveille-les !

Lorsque Lerekh comprit où Blade l'emmenait, il tenta de lui résister, de se libérer. Mais la poigne qui lui enserrait le bras était de fer. Blade, sans ralentir, le poussa devant lui.

— Non, hurla Lerekh. Lâche-moi ! Je ne veux pas ! Je ne veux pas voir ça !

— Il y a trop de choses que tu ne veux pas voir, lui dit Blade.

Ils étaient arrivés à quelques yards du groupe de keks, au milieu desquels se distinguaient les restes de son frère Payoush, des os encore couverts de quelques lambeaux de chairs. Malgré les trombes d'eau qui les avaient rincées, les plumes des volatiles portaient encore de longues traînes rougeâtres du sang de l'infortuné.

Blade, d'une violente poussée, le jeta à terre. Lerekh tomba sur ses genoux, la face baissée vers le sol.

— Regarde ! lui dit-il. Ça, c'est la réalité ! Ça c'est vrai ! Tes histoires de Mauvais-Œil, ce ne sont que des fables, des histoires inventées de toutes pièces pour effrayer de pauvres naïfs comme toi !

Lerekh se mit à trembler de tous ses membres et enfouit son visage dans ses mains. Blade s'accroupit près de lui puis, le tirant violemment par les cheveux, le força à relever la tête.

— Ce qu'il reste de Payoush est là, lui dit-il dans l'oreille. Regarde-le ! Regarde ton frère, Lerekh ! À part ta propre mort, il ne peut t'arriver de pire malheur que celui-là, même si tous les Mauvais-Œils de la terre concentraient leurs regards sur toi ! Et qui lui a infligé cette fin horrible ? Qui est responsable de sa mort ? Zovnar, ou Antar ?

Les nuages avaient disparu, aussi vite qu'ils étaient arrivés. Le ciel avait retrouvé son bleu uniforme, lumineux. Les odeurs de la terre humide et des jeunes fleurs saturaient l'air.

Lerekh fixait le squelette de son frère d'un regard vide de nouveau-né. Blade le lâcha et s'en retourna auprès de Zovnar.

*
* *

Lerekh et ses trois compagnons avaient décidé de rallier Orbane, la ville la plus proche, où était stationné le gros des forces venues de Mashlon, le pays des envahisseurs. C'est là, d'après eux, qu'Antar avait

dû se rendre avec les deux survivants de sa troupe.

Orbane, destination initiale du convoi, était à un peu moins d'une journée de piste, de l'autre côté de la forêt. À quelques heures seulement par la voie des airs. Mais aucun des prisonniers n'était enthousiasmé par la perspective d'un baptême de l'air.

— Je ne connais pas cette ville, leur dit Blade au moment du départ. Mais si vous y allez comme ça, vous risquez d'être vite repérés.

— Que nous conseilles-tu ?

— De prendre leurs tenues aux soldats, si vous en trouvez quatre qui ne soient pas en trop mauvais état ni tachées de sang. En plus de passer inaperçus, ça vous permettra d'approcher plus facilement Antar.

Un des prisonniers s'y était violemment opposé.

— Il n'en est pas question. Moi je ne prendrai pas les vêtements d'un mort ! Si on fait ça, son esprit entre en nous et nous fait pourrir de l'intérieur.

L'homme était on ne peut plus sérieux. Cette fois, face à tant de naïveté, Blade ne put s'empêcher de sourire.

— Il a raison, intervint un autre. Et tu le sais, Lerekh. Tu ne vas quand même pas laisser cet étranger te dire comment tu dois agir ? Tu serais prêt à enfiler les habits d'un mort, simplement parce qu'il t'a dit de le faire ? Franchement, je ne te reconnais plus, ta douleur t'aveugle !

Lerekh, après un regard vers Blade, s'éloigna sans un mot, déshabilla le cadavre le plus proche et revint vers le groupe avec sa tenue.

— Toi, dit-il à celui qui venait de le prendre à parti, tu vas mettre cette tunique ! Simplement parce que je te dis de le faire ! Et parce que nous allons à Orbane pour tuer ce chien d'Antar et venger Payoush !

Les deux hommes se toisèrent en silence pendant quelques secondes, puis le prisonnier prit la tunique, partit en grommelant et retira ses vieilles hardes.

Lerekh, qui venait de passer avec succès sa première épreuve, se tourna vers Blade avec une mimique satisfaite de connivence. Puis il alla, pour lui-même, dévêtir un autre cadavre.

Quelques instants plus tard, les quatre hommes, aux allures de soldats plus vraies que nature, allèrent chercher leurs oiseaux. Lerekh

s'approcha de Blade pour empoigner sa main tendue. Son regard neuf débordait de reconnaissance.

— Je te dois beaucoup, plus que tu ne l'imagines, dit-il à Blade. Qui es-tu vraiment ? Tu es si juste, si fort. Tu sembles n'avoir peur de rien, et ta parole est aussi puissante que ton bras. Est-ce Kzohr qui t'envoie ?

Blade, le sourire aux lèvres, lui posa la main sur l'épaule.

— Non, je ne suis qu'un homme, comme toi, Lerekh. J'ai simplement vécu plus de choses. J'ai beaucoup voyagé et j'ai beaucoup appris en rencontrant un grand nombre de peuples différents. C'est l'ignorance qui est mère de la peur, n'oublie jamais cela !

Après un long silence pendant lequel ces pensées, nouvelles pour lui, avaient lentement cheminé vers sa conscience, Lerekh lui demanda :

— Tu es sûr de ne pas vouloir venir avec nous ? Notre peuple a besoin d'hommes comme toi. Nous sommes trop peu nombreux à continuer la lutte contre les envahisseurs venus de Mashlon.

Blade se tourna vers Zovnar. Elle attendait à l'écart, par discrétion. Peut-être encore par crainte.

— Je dois l'accompagner à Vlacha, d'où elle vient, dit-il. Je veux l'aider à retrouver une vie normale parmi les siens. Attends-moi à Orbane. J'irai te retrouver là-bas. Et prends bien soin de toi.

Lerekh n'insista pas. Il se contenta de le fixer quelques secondes et lui donna l'accolade. Puis, contre toute attente, il se dirigea vers Zovnar. Ce fut elle, cette fois, qui détourna son regard. Arrivé près d'elle, il lui prit les deux mains et se pencha pour lui glisser quelques mots à l'oreille qui illuminèrent son visage d'un large sourire. Puis Lerekh partit rejoindre ses amis qui l'attendaient déjà sur leurs volatiles.

— Lerekh ! appela Blade en allant le rejoindre. Juste une chose encore. Un des soldats m'avait dit « si tu cherches à t'enfuir vers la forêt, c'est elle qui te tuera ». Qu'y a-t-il de si dangereux dans cette forêt ?

— Je ne sais pas, répondit Lerekh. Personne ne le sait. Beaucoup y sont entrés, aucun n'en est jamais ressorti.

Blade, resté sur sa faim, le regarda un instant s'éloigner, puis alla rejoindre Zovnar, dont le visage portait encore des traces de son franc

sourire.

— Que t'a-t-il dit de si drôle ? lui demanda-t-il, tandis que les silhouettes des quatre prisonniers s'éloignaient, noyées dans le nuage de poussière soulevé par les keks.

— Ça, tu ne le sauras jamais ! dit-elle, avec la même expression amusée. Je ne te le dirai pas, même sous la torture.

Blade avait d'autres moyens de la faire parler, bien plus agréables. Mais Zovnar n'avait sans doute encore connu aucun homme, et sa journée avait été suffisamment riche en émotions fortes pour ne pas la troubler davantage. Aussi, bien qu'il fût très attiré par elle, jugea-t-il préférable de reporter à plus tard son initiation.

Vlacha, était à environ trois jours de vol, vers le nord, de l'autre côté du désert. Il leur fallait donc se familiariser à la monte des keks. Blade s'y essaya le premier et les trouva très dociles pour des animaux carnivores. Affectueux même. Peut-être le malheureux Payoush avait-il subi un traitement particulier avant d'être dévoré par eux ? De sa cage, Blade n'avait pu suivre la scène. Le plus probable était qu'ils fussent nécrophages. Dans ce cas, Payoush aurait d'abord été tué par les soldats, d'horrible façon à en juger par ses hurlements. Dans le doute, Blade préféra redoubler de prudence.

Zovnar, qui commençait à se détendre, se révéla d'un tempérament très enfantin et prit cette séance d'apprentissage comme un jeu.

Bientôt tout fut prêt pour le départ. Un troisième volatile servirait au transport des armes et de la nourriture. Tandis que Zovnar lançait à grand renfort de cris sa course d'envol, Blade retarda son décollage pour aller rendre leur liberté aux autres keks restés attachés. Puis il enfourcha le sien et, frappant ses flancs des deux talons, lui fit prendre de la vitesse.

Lorsqu'ayant dépassé la cime des arbres, il se retourna pour voir ce que faisaient les autres oiseaux, et les découvrit affairés auprès des cadavres des soldats abandonnés sur la piste.

Autour de cette scène macabre et jusqu'à perte de vue, un immense tapis de fleurs jaunes resplendissait sous le soleil.

CHAPITRE V

La conduite des keks se révéla plus fatigante que prévue. Malgré les caresses de l'air, et parce que ces oiseaux ne volaient pas à très haute altitude, Blade et Zovnar avaient durement souffert de la chaleur jusqu'à la mi-journée. Puis, tandis que le soleil redescendait vers l'horizon, un vent latéral était venu leur apporter un peu de douceur. En revanche ils avaient dû redoubler d'efforts pour maintenir leur cap. Aussi avaient-ils décidé d'atterrir dès le coucher du soleil, pour prendre un peu de repos.

Comme dans tous les déserts de l'univers, la nuit s'annonçait fraîche. Elle fut aussi très chaude.

Lovée contre Blade, Zovnar dormait d'un sommeil agité. Lui, le regard perdu dans un ciel d'une infinie beauté, zébré de nuées scintillantes aux reflets bleuâtres, pensait à l'histoire peu ordinaire de cette jeune femme au destin si tragique. Il savait encore peu de choses de ce monde, mais son intuition, forgée au fil des voyages, lui disait que l'histoire de Zovnar était liée à celle de son pays. De quelle façon, c'est ce qu'il lui restait à découvrir. Il avait essayé d'en savoir plus, lorsqu'après avoir atterri ils s'étaient restaurés, mais Zovnar ne voulait plus parler. Sa journée avait été trop riche en événements. Trop de bouleversements étaient venus perturber le regard qu'elle portait sur sa vie. Sur la vie. Bien que Blade lui eût caché ses doutes et ses conclusions, elle devait sans doute voir d'un œil nouveau le rôle et la place de sa mère, Grande-Prêtresse de Kzohr, dans son existence. Elle avait besoin de silence, pour accepter cette lumière nouvelle venue éclairer sa triste réalité de « porte-malheur ».

Blade était sur le point de trouver le sommeil à son tour, lorsque Zovnar l'enlaça d'un geste aussi brusque que pressant. Elle avait les yeux fermés. Il crut d'abord que ses mouvements étaient involontaires, spontanés, qu'elle dormait toujours. Mais, après qu'il eût à son tour passé un bras derrière ses épaules, pour répondre à ce qu'il avait pris pour un désir instinctif de tendresse, elle lui murmura doucement dans le creux de l'oreille :

— Prends-moi, Richard Blade... Je veux te sentir dans mon corps, je veux être à toi !

Il ne s'attendait pas à une telle demande. Pas aussi tôt, pas aussi directement. Il s'apprêtait à, délicatement, la convaincre de se rendormir, lorsqu'elle lui confirma la réalité de son désir en glissant une main sous sa tunique, avant de pousser un petit gloussement de surprise amusée en découvrant l'impressionnante raideur de son sexe. Malgré ses scrupules, Blade n'avait pu empêcher les élans de la nature arrivée au triple galop.

— Tu es sûre que c'est ce que tu veux ? lui demanda-t-il, encore sur la réserve.

— Oui, je suis sûre. Mais il faudra que tu sois doux, très doux. Tu me le promets ? Je ne veux pas que tu sois brutal comme Antar, ou comme les soldats.

Ainsi donc Zovnar avait été violée ! Antar avait abusé d'elle ! Et ses soldats aussi apparemment ! Blade s'attendait tellement peu à une telle révélation, que ses bonnes dispositions en prirent un coup. Zovnar ne manqua pas de s'en apercevoir. Plus surprise que déçue, elle le lui fit aussitôt remarquer :

— Que se passe-t-il ? Tu ne veux plus de moi ?

— Oui, bien sûr, s'empressa-t-il de la rassurer. Mais je suis un peu bouleversé. Étonné aussi. Comment Antar et ses hommes ont-ils pu faire cela ? Ils n'avaient pas peur de toi, de ton pouvoir à provoquer le mal ?

— Ils ne croyaient pas à cette histoire. Peut-être parce qu'ils sont, comme toi, d'un autre pays. Mais tu as vu ? Ça n'a pas empêché le malheur de s'abattre quand même sur eux ! Presque tous ceux qui avaient fait ça avec moi sont morts maintenant. Antar est toujours vivant, mais si Lerekh le retrouve, il le tuera. Tu vois que je porte malheur ! conclut-elle, reprise par ses obsessions.

Zovnar avait dit cela presque pour s'en persuader elle-même, comme pour renforcer ses certitudes ébranlées par la tranquille présence de Blade.

— Ce n'est pas toi qui les as tués, Zovnar, dit Blade, plongeant dans la brèche qu'il devinait dans son regard. C'est moi, Lerekh et les autres prisonniers. Eux ont agi par vengeance, et moi, je me suis battu pour sauver ma vie. Tu n'y es vraiment pour rien, je ne savais même pas encore que tu existais quand c'est arrivé !

Blade ne pouvait clairement distinguer son visage dans l'obscurité, mais il la devinait troublée, bien qu'encore incrédule et perdue sur les chemins obscurs de la mauvaise foi. Il ne voulait même plus essayer de la convaincre. Plus par les mêmes moyens en tout cas. Il retira son bras de sous ses épaules et s'agenouilla au niveau de ses hanches, une jambe de chaque côté de son corps.

— Et moi, pourquoi ne m'est-il rien arrivé ? dit-il, en remontant lentement sa robe. Pourtant je te regarde, je te vois. Et le ciel ne me tombe pas sur la tête !

Elle avait des jambes superbes, d'une blancheur laiteuse, lumineuse.

— Toi, tu es différent. Tu es plus fort. Peut-être plus fort que la fatalité.

Elle ferma les yeux et se laissa aller à délicieusement onduler sous lui.

— Mais peut-être le sort s'abattrait-il aussi sur toi, plus tard. C'est pour ça que je veux faire l'amour avec toi maintenant, avant qu'il ne t'arrive malheur.

Blade avait maintenant terriblement envie d'elle, mais pas pour les mêmes raisons. Simplement parce qu'elle était extrêmement désirable. Se souvenant de son souhait, il glissa les mains sous sa robe et entreprit de la caresser, doucement, très doucement. Pour éveiller ses chairs, centimètre par centimètre, pour aiguïser son désir jusqu'à lui donner le tranchant d'une lame.

Après avoir parcouru chaque ligne, exploré chaque recoin, effleuré chaque courbe de son corps, il saisit le bas de sa robe et la remonta jusqu'à sa taille.

— Non, dit Zovnar. Je ne veux pas être nue. Je ne veux pas que tu me voies.

Blade préféra ne pas insister. Cette pudeur, inattendue et compréhensible, ne le gênait pas. Beaucoup moins en tout cas que la nudité n'aurait gêné Zovnar. Lui, en revanche, retira sa tunique, avant de s'allonger sur elle et de poursuivre, sous le voile jaune de sa robe, la découverte de nouvelles courbes, de nouvelles rondeurs.

Puis, tout naturellement, tandis qu'elle se soulevait au rythme de sa respiration haletante, il glissa entre les parois ruisselantes de son âbîme béant.

— Aïe ! s'écria Zovnar.

— Je t'ai fait mal ? s'étonna Blade en se soulevant légèrement pour éviter de trop peser sur elle.

— Non, fit-elle en souriant. C'est juste qu'il y a un caillou, sous mon dos.

Après s'être débarrassés du trouble-fête, ils reprirent leurs ébats où ils les avaient abandonnés.

Le poids du passé, lointain et plus récent, jusqu'au viol par Antar et ses soldats, empêcha d'abord Zovnar de se laisser porter par son désir. Mais Blade sut trouver les gestes et les mots qui lui donnèrent la force d'oublier ses souvenirs et ses craintes. Alors elle fut prise d'une fureur sauvage, lui martela le dos en poussant à chacun de leurs élans des râles étouffés d'abord, puis des cris, de plus en plus aigus, de plus en plus stridents. Si bien que les trois keks parqués plus loin dans les rochers en furent réveillés et vinrent mêler leurs couinements aux éclats de Zovnar.

Et c'est dans la plus formidable des cacophonies ayant jamais troublé la nuit de ce désert, qu'ils explosèrent en un jaillissement aveuglant de feu et de splendeur.

*
* *

— Quand j'ai eu cinq ans, ma mère est sortie de son deuil et a choisi un nouveau Bras. Il s'appelait Martik et était plus jeune qu'elle. Je crois qu'il l'aimait beaucoup, mais moi il ne m'aimait pas. Il venait me voir de temps en temps, toujours la nuit. Il me réveillait et il me disait que je serais malheureuse, que le monde était mal fait, que je n'y étais pour rien, mais qu'une Maléfique n'avait pas droit à une vie normale. J'en ai voulu à ma mère de lui avoir dit mon secret. Chaque fois qu'il venait, je pleurais, beaucoup, et lui il riait, il riait. Il me menaçait aussi. Affirmant que si jamais je disais à ma mère qu'il venait me voir, il m'enfermerait dans la cave et je ne verrais plus jamais le soleil. Mais je l'ai quand même dit à ma mère. Ça l'a rendue furieuse. Pas contre moi, contre lui. À ce moment-là, elle était grosse, elle attendait un autre enfant. Les Anciens lui avaient dit que ce serait un garçon cette fois. Après ça, Martik, le nouveau Bras de ma mère m'a laissée tranquille, il n'est plus jamais venu me voir. Et puis mon demi-frère est né. Ils l'ont appelée Méhar. Il paraît qu'il était très beau et très fort. Moi, je ne l'ai jamais vu, parce que peu après sa naissance, une nuit, deux femmes sont venues me chercher et m'ont déposée loin

de la maison. Depuis ce jour-là, je n'ai jamais revue ma mère, ni personne de notre maison.

Blade lui caressa les cheveux. Zovnar ne semblait pas souffrir. Au contraire, raconter son histoire l'aidait à se libérer d'une douleur trop longtemps endurée, d'un poids qui l'écrasait de l'intérieur. Elle se blottit contre lui et continua, de la même voix basse et douce.

— Ces femmes que je ne connaissais pas m'ont déposée chez un gros homme très laid, en me disant que c'était pour mon bien. Elles avaient l'air gentilles. Elles disaient aussi que si je ne révélais à personne d'où je venais, ni que j'étais une Maléfique, personne ne pourrait le savoir, ça resterait mon secret, je ne serais pas emmenée sur l'île des Maléfiques et je pourrais même avoir une vie normale. Et puis plus tard peut-être, si j'avais bien gardé mon secret, je pourrais revoir ma mère. Ce gros homme s'appelait Mouïr, c'était un riche marchand qui habitait dans une belle maison à Palisha, au bord de la grande mer. J'ai été sa servante pendant de nombreuses années. Je n'étais pas malheureuse, mais ma mère me manquait. Et puis un jour, quand je suis devenue grande et que mes seins avaient poussé, quand je n'ai plus été une enfant, il m'a fait venir dans sa chambre et il m'a forcée à me déshabiller. Moi je ne voulais pas, alors il est devenu méchant, il m'a battue, il m'a arraché mes vêtements. Je crois qu'il voulait me forcer à lui donner ce que je t'ai offert tout à l'heure...

Zovnar se tourna vers Blade. Son regard, légèrement décalé, débordait d'un bonheur tranquille. Elle lui sourit puis se plongea à nouveau dans la contemplation du ciel.

— Moi je ne voulais pas qu'il me touche encore. Alors je lui ai dit que j'étais, la fille de Viala, la Grande-Prêtresse, et que j'étais une Maléfique de la pire espèce. Je lui ai tout raconté. Ses yeux se sont agrandis, comme s'ils allaient lui sortir de la tête. Il est devenu tout rouge. Il n'arrivait plus à respirer. Sa bouche bougeait comme celle d'un poisson. Et puis il est tombé par terre, et il n'a plus bougé... Il était mort.

Une crise cardiaque, se dit Blade. Sous le coup de cette révélation, le cœur de cet homme, qui devait lui aussi croire dur comme fer à ces histoires de porte-poisse, avait lâché. Les Maléfiques étaient certainement une vue de l'esprit, mais une chose était certaine, la malheureuse Zovnar n'avait, elle, vraiment pas eu beaucoup de chance dans sa vie. De cela, Blade était sûr. Il n'avait pourtant pas encore tout entendu.

— Après la mort de Mouïr, j'ai été achetée, avec toutes ses autres servantes, par un marchand d'esclaves. On devait être emmenées jusqu'à Brazal pour y être vendues, mais la caravane a été attaquée par des brigands. Le marchand et tous ses hommes ont été tués. À lui aussi, j'ai porté malheur.

— Comment as-tu fini entre les mains d'Antar ? demanda Blade, pour couper court à un récit dont il imaginait aisément les pénibles péripéties. Et quand as-tu été marquée de l'Étoile Noire des Maléfiques ?

— Récemment, la révolte contre l'envahisseur maashali a pris une nouvelle ampleur, grâce à de nouveaux chefs, plus déterminés. Mais tout ce qu'on a gagné, c'est que d'autres soldats de Maashal ont débarqué dans notre pays. Ils avaient longtemps voyagé à travers la mer et n'avaient pas eu de femmes pendant tout ce temps. Beaucoup leur ont alors été vendues. Comme moi j'étais très belle, on m'a réservée pour un de leurs chefs. Celui-là était un peu gentil. Il s'appelait Talik. Il m'a appris à parler leur langue, et je suis devenue son interprète. Mais un autre chef, plus chef encore que ce chef-là, m'a remarquée et m'a voulue pour lui. Lui s'appelait Bashour. Il a expédié Talik dans les provinces du nord, et il m'a pris dans son harem. Moi je ne voulais pas être à lui, c'était une brute, un sauvage, qui battait ses femmes, sans raison, juste parce que ça l'amusait. Les quelques lunes que j'ai passées avec lui ont été pires que tout ce que j'avais connu jusque-là. Alors, un soir, je lui ai tout raconté, pour qu'il meure lui aussi, comme Mouïr, le gros marchand. Mais au lieu de mourir, il s'est mis à rire et il m'a battue. Et après, le lendemain, il m'a fait tatouer l'Étoile Noire et m'a confiée à Antar pour qu'il m'emmène sur l'île des Maléfiques. C'est là que je serais maintenant si ta route n'avait pas croisé la mienne.

Blade n'en revenait pas. Il avait quelques difficultés à admettre une telle accumulation de calamités dans la vie d'un être. Zovnar, pourtant, ne mentait pas. De cela, il était certain. Mais son récit était si incroyable, qu'il en vint presque à se demander s'il n'y avait pas quelque fondement dans cette histoire de Mauvais-Œil.

— Regarde ! s'exclama-t-elle, soudain enjouée, un doigt pointé vers le ciel. Une étoile qui tombe !

— Dans mon pays on appelle ça une étoile filante, lui dit Blade. On prétend que si on en voit une et qu'on fait un vœu, il se réalise.

Zovnar réfléchit quelques secondes, puis enchaîna, avec une

mimique d'enfant heureux :

— Ça y est, j'ai fait un vœu ! Je voudrais que...

— Non, la coupa Blade en lui mettant sa main sur la bouche. Il ne faut pas le dire, sinon il ne se réalise pas.

Elle le fixait en souriant. Blade retira sa main et déposa un baiser sur ses lèvres. Le désir les reprit. Il roula sous elle et ils refirent l'amour.

— Mon vœu se réalise, lui murmura Zovnar dans le creux de l'oreille tandis qu'il pénétrait en elle.

*
* *

C'est au soir du troisième jour que Blade et Zovnar arrivèrent en vue de Vlacha. La chaîne montagneuse, celle-là même où Blade avait émergé lors de son arrivée en ce monde, finissait là. Au-delà de cet ultime bassin d'altitude, une vaste vallée verdoyante s'étendait jusqu'à la Grande Mer. C'était sans doute la crainte des invasions qui avait poussé les habitants de la région à venir s'agglutiner au centre et autour de ce lac, plutôt que dans la vallée plus accueillante. Cette mesure n'avait pourtant servi à rien face aux Maashalis, dont les unités d'élite avaient surpris les Kzohrs en arrivant montées sur leurs terribles keks, alors inconnus de ce côté-ci de la mer. Non seulement Vlacha était tombée entre leurs mains sans résistance mais elle devint même le centre de leur rayonnement à travers le pays.

Principale ville du pays, Vlacha était une cité double. Une partie de l'agglomération s'étendait autour d'une île qui occupait le centre du lac Okchina, le plus grand du pays selon Zovnar. Cette cité lacustre avait pour nom Vlacha-Ta-Lia, « Vlacha sur l'eau ».

Tous les bâtiments officiels, la Maison des Chefs, le Temple de la Grande-Prêtresse, et le Quartier des Gardes se trouvaient sur l'île, à l'intérieur d'épais et hauts remparts qui dominaient la cité-sur-l'eau, en fait un énorme bidonville flottant. Vues du ciel, ces éruptions anarchiques de la misère formaient à la surface du lac un vaste patchwork multicolore au centre duquel l'imposante citadelle tranchait par ses formes géométriques. Construite pour résister à une armée d'envahisseurs, elle avait une forme d'étoile à six branches, rappelant celle de l'Étoile Noire, qui la rendait particulièrement imprenable. Car les défenseurs de chaque branche pouvaient venir en

aide à ceux des branches voisines, qui se trouvaient à portée de flèche. En fait, cette cité était quasiment imprenable. Sauf pour les Maashalis arrivés, comme aujourd'hui Blade et Zovnar, par la voie des airs. Sans leurs oiseaux, inconnus à l'époque de ce côté-ci de la Grande Mer, jamais l'invasion de Kzohr n'aurait pu réussir.

Au pied de la muraille se trouvaient les boutiques des marchands autorisés, regroupés par corporations à la base de chacune des branches de l'étoile géante. Il y avait les marchands d'animaux vivants et les bouchers, les potiers, les agriculteurs, les pêcheurs, les forgerons et les façonneurs. Au centre s'étendait la Cité proprement dite.

Blade, d'après les indications en sa possession, situa le temple de Kzohr, facilement repérable à son toit de pierres rouges, la Maison des Anciens et les baraquements de la garnison. Il y avait peu d'animation dans les espaces libres et leur intrusion ne provoqua aucune réaction particulière. Sans doute était-il normal de voir des keks survoler la cité.

— Vers le sud ! cria Zovnar à Blade en faisant virer son oiseau. L'enclos est au sud, à l'extérieur de la ville. C'est là qu'il faut atterrir si l'on ne veut pas se faire remarquer !

L'autre partie de la ville s'étendait sur la rive sud du lac. Aucun pont ne la reliait à l'île fortifiée. La distance, plus de cinq cents yards, était trop importante pour que ce peuple à la technologie primitive n'ait songé à construire un pont, ne serait-ce que flottant. À Vlacha, la vie était organisée autour du port, par lequel transitaient les voyageurs quittant Vlacha-Ta-Lia et l'île, ou s'y rendant.

Pour cacher l'Étoile Noire tatouée sur son front, marque de son appartenance à la caste des Maléfiques, Blade lui avait confectionné un bandeau de cuir tressé, incrusté, pour le rendre plus décoratif, d'une pierre verte prise sur une de ses boucles d'oreille.

Blade et Zovnar n'avaient pas d'argent. Il leur en fallait pourtant, pour se restaurer, trouver un endroit où dormir et, Blade ayant décidé de se rendre sur l'île, pour traverser le lac. Il pensa d'abord vendre leurs keks, puis se ravisa. Ils pourraient en avoir besoin plus tard, en cas de repli précipité. Mais il fallait payer, pour leur surveillance et leur entretien. Un accord fut finalement conclu avec le gardien de l'enclos. En échange d'un des bracelets de Zovnar, il accepta de s'occuper de leurs oiseaux et leur donna même les quelques pièces dont ils auraient besoin. En contrepartie, si dans quatre jours ils

n'étaient pas revenus, les keks seraient à lui. Le marché n'était pas très équitable, mais ils n'avaient pas le choix.

Vlacha était un inextricable labyrinthe de ruelles étroites, de baraques, de cabanes de bois et de tentes plantées dans le plus grand désordre. Il y avait aussi un grand marché aux poissons et, agglutinées le long de la rive, plusieurs petites bâtisses plus solides, presque de vraies maisons. La plupart appartenaient aux nombreux passeurs qui ne cessaient de faire la navette entre le port et l'île.

Pour le reste, comme dans tout lieu de transit, on trouvait le lot habituel d'endroits mal famés, tavernes, gargotes et autres établissements du même genre. Tous devaient se valoir et être aussi sales, bondés et bruyants. Après avoir un instant hésité, Blade choisit un de ces endroits au hasard. Par chance, la cuisine s'y révéla plutôt acceptable.

— J'essaierai d'entrer sur l'île, et d'aller voir ta mère, dit Blade. Pendant ce temps, toi, tu m'attendras ici.

Zovnar n'était pas d'accord. Elle ne voulait pas le quitter.

— Tu as peur que je te porte malheur, c'est pour ça que tu ne veux pas que je t'accompagne ? dit-elle, avec un soudain retour de mélancolie dans le regard.

Blade préférait ne pas la suivre sur ce terrain.

— Non. Cela pourrait être dangereux et je ne veux pas te faire courir de risque. Je tiens à toi Zovnar. Tu comprends ça ?

Blade n'aimait pas se laisser aller à ce genre de déclaration. Par tempérament, mais aussi parce qu'il pouvait à tout moment être rappelé à Londres et ne voulait pas imposer de faux espoirs à Zovnar. Elle avait déjà largement eu son compte de souffrances.

Un silence suivit, des plus relatifs car l'endroit était si bruyant qu'ils devaient presque crier pour se faire entendre.

— Tu ne connais personne dans cette ville ? Quelqu'un chez qui tu pourrais m'attendre pendant mon absence ?

— Non, répondit-elle sans hésiter. Depuis que j'ai quitté Vlacha, je n'y suis jamais revenue.

Zovnar ayant vécu seule, isolée, voire enfermée, avant d'être vendue, le contraire aurait été étonnant. Blade chercha une autre solution.

— Attends, il y a quelqu'un ! s'écria-t-elle soudain. Une vieille femme, une de nos domestiques. Il me semble qu'elle s'appelait

Ousmane. Elle m'aimait bien je crois, mais je ne l'ai pas revue depuis mon enfance, et je ne sais pas où elle habite. Et puis elle est peut-être morte, c'était il y a si longtemps.

— Bon, c'est parfait. Non seulement, tu pourrais m'attendre chez elle, mais elle pourra aussi me renseigner sur la cité fortifiée. On va aller à sa recherche. Si elle sert toujours chez ta mère, ce ne devrait pas être trop compliqué, on doit la connaître.

Au moment où ils se levaient pour quitter l'endroit, un homme vint se planter devant leur table.

— Je te laisse la femme, mais seulement si elle me donne son bandeau, dit-il en fixant Blade avec un sourire narquois. C'est honnête, non ?

C'était une grande brute épaisse à la barbe drue, une masse de muscles sans cervelle, qui sentait la crasse, la sueur et la bêtise.

Zovnar, affolée à l'idée d'être découverte, se cramponna au bras de Blade. Il la rassura d'une mimique discrète, se libéra de son étreinte et se leva. Lui qui voulait passer inaperçu, éviter de se faire remarquer, c'était raté !

L'homme le dominait d'une bonne tête. Autour d'eux, les autres clients s'étaient tus et attendaient tranquillement la fin de cet incident sans doute habituel pour eux.

— Tu ferais mieux de nous laisser passer, l'ami. Tant que tu es encore entier !

L'homme éclata de rire en se tournant vers son public pour le prendre à parti.

— Vous l'avez entendu ? Il me menace, moi, Miaï-La-Masse !

Puis, refaisant face à Blade, il se pencha pour lui tendre son menton.

— Allez, vas-y ! Frappe-moi ! Montre un peu ce que tu sais faire !

Blade ne se le fit pas dire deux fois. Il recula d'un pas, ce qui ancrâ le dénommé La-Masse dans sa méprise.

— Que se passe-t-il ? Tu t'en vas déjà ? T'as peur ? Faut pas ! Je suis pas méchant. Je veux juste les bijoux de ta bonne fem...

L'homme était toujours penché vers lui, le visage barré d'un sourire béat. Blade ne le laissa pas terminer sa phrase. S'inclinant vers l'arrière, il détendit sa jambe avec une rapidité et une force inouïe. Cueilli sous le menton par le pied qu'il n'avait pas vu venir, La-Masse partit s'affaler, en renversant plusieurs personnes, sur une table proche

qui se brisa sous son poids.

Comme jugulé par cette étonnante prouesse, le tumulte s'était rapidement transformé en une vague agitation faite de murmures surpris et admiratifs.

Écumant de rage et encore à moitié sonné, La-Masse se releva en récupérant au passage un pied de la table cassée.

— T'as fait une erreur, t'aurais dû accepter mon offre, grogna-t-il, les yeux exorbités. Parce que maintenant, ça sera la femme ET les bijoux !

— Non, mon gros, c'est toi qui commets une erreur, lui dit calmement Blade en marchant sur lui.

Il saisit le bras armé de l'hercule de foire, l'écarta, et lui fit ravalier son arrogance d'un coup de genou dans le ventre qui lui coupa le souffle. Puis il le désarma et se débarrassa du pied de table, non sans avoir d'abord assommé un des spectateurs qui eut la mauvaise idée de venir prêter main-forte à la vedette locale.

— Viens, on s'en va ! fit Blade à Zovnar en lui tendant la main. Des soldats pourraient venir.

Voyant son visage changer brusquement d'expression, Blade comprit que La-Masse-le-tenace revenait à la charge. Il la poussa d'un côté, partit de l'autre. Emporté par son élan, le mastodonte passa entre eux bras en avant. D'un coup de pied tournant à l'arrière du crâne, Blade l'envoya cogner contre un pilier de bois. Le choc fut suivi d'un craquement et le pilier rendit l'âme. La-Masse, cette fois, avait son compte, d'autant plus qu'une des poutres soutenues par le pilier lui tomba dessus, entraînant avec elle une partie du toit.

Tout le monde avait précipitamment reculé vers le fond de la salle envahie par un nuage de poussière.

Blade approcha de son adversaire inanimé, dont le cou faisait un angle bizarre, et lui tâta la carotide.

— Il n'y a plus rien à faire pour lui, il est mort, dit-il en prenant Zovnar par le bras. Allons-nous-en, avant qu'il ne prenne aux autres l'envie de le venger.

— Tu vois, se lamenta Zovnar quand ils eurent quitté la taverne, encore un autre mort par ma faute ! Tu le crois maintenant, que je porte malheur ? Laisse-moi ! Va-t'en, pars avant que toi aussi tu ne sois touché par le maléfice !

Le soleil était sur le point de se coucher. Une légère bise fraîche

agitait les longues mèches noires de Zovnar dont le masque affligé trahissait le désarroi et la peine.

Blade s'arrêta et, la prenant par les deux bras, l'obligea à lui faire face. Elle avait les larmes aux yeux.

— Tu sais ce que je pense, Zovnar ? Tu n'es qu'une petite prétentieuse ! Tu te crois vraiment si importante que ça ? Tu crois que le malheur a besoin de toi pour exister ? Finalement, tu sais, je me demande si ça ne te fait pas plaisir de penser que tu es une Maléfique !

Zovnar serra les mâchoires. Ses yeux crachaient le feu.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? dit-elle, furieuse, avant de se dégager de son étreinte d'un geste violent qui trahissait son malaise.

À l'intérieur, tandis qu'une partie des clients s'occupait à débarrasser le plancher des gravats et du cadavre de feu Miaï-La-Masse, les commentaires allaient bon train.

Un groupe de soldats, alertés par le tumulte des curieux agglutinés devant la taverne à moitié détruite, et de ceux qui venaient aux nouvelles, arrivait en courant.

Blade et Zovnar étaient déjà loin.

CHAPITRE VI

Après avoir mené une discrète enquête, Blade dut se résigner, personne ne connaissait cette Ousmane. En revanche, tous ceux qu'il avait interrogés lui avaient dit la même chose. Si cette domestique était toujours au service de Viala, la Grande-Prêtresse de Kzohr, alors elle devait habiter à Vlachata-lia, au pied des remparts.

Cette ville flottante était une sorte de compromis entre une Venise de cauchemar, une favela brésilienne et les enchevêtrements de sampans du port de Hong-Kong. Plusieurs milliers de personnes vivaient entassées là, dans les pires conditions, autour de l'île fortifiée.

Blade avait préféré passer la nuit chez un des passeurs, pour arriver dans l'île au petit jour. La traversée du lac, dans un silence majestueux et la fragile lumière de l'aube, leur avait offert un spectacle d'une beauté rare.

Mais seul Blade sut en profiter. Le passeur était blasé, et Zovnar avait l'esprit écartelé entre ses tristes obsessions et les souvenirs encore brûlants de la nuit.

À mesure qu'ils approchaient des premières baraques, le lac perdait de sa limpidité pour prendre une couleur sombre, et se charger d'objets flottants non identifiés. Des enfants clapotaient déjà dans cette eau saumâtre sans en paraître le moins du monde incommodés. Plusieurs abandonnèrent leurs jeux pour venir crier autour de leur barque, dans l'attente de quelque récompense. Le passeur les écarta sans ménagement de quelques coups de rames participant sans doute de ce rituel. Les enfants s'écartèrent en riant. Quelques-uns lui envoyèrent une bordée de ces injures universelles où il était question du métier supposé de sa mère, de ses origines douteuses et des occupations de sa femme pendant son absence, puis tous disparurent entre les taudis flottants pour aller tenter leur chance ailleurs.

Blade était resté de marbre face au spectacle de cette misère. Non pas qu'il y fût insensible, mais ses nombreux voyages dans des mondes souvent plus arriérés et plus mal lotis, lui avaient appris à se préserver contre les assauts de son humanité. Il n'avait pas le choix. Agent du

gouvernement britannique en mission, il se devait de protéger sa sensibilité, pour la canaliser vers un autre terrain, celui de l'action.

Zovnar, qui n'avait pas dit un mot depuis leur départ de la taverne, la veille, tourna vers lui son visage fermé. Elle n'avait plus que son bandeau.

Blade lui avait prudemment retiré tous ses autres bijoux. Même sans valeur réelle, ils n'auraient pas manqué d'exciter les convoitises, et il ne tenait pas à voir se reproduire l'incident de la veille.

— Je n'ai jamais vu un endroit aussi dégoûtant ! dit Zovnar sèchement. Je ne comprends pas comment Ousmane pourrait vivre ici, dans une telle crasse !

— Il ne faut pas se fier aux apparences, lui rétorqua Blade. J'ai connu beaucoup de lieux aussi sordides, certains l'étaient même plus encore. Partout j'ai fait la même constatation. C'était toujours bien plus propre à l'intérieur, dans les habitations, que dehors.

Zovnar lui tourna le dos et s'enferma dans le silence.

Quelques instants plus tard, le passeur arrêta sa barque contre un ponton branlant. Au-delà, l'enchevêtrement des bâtisses devenait si dense qu'aucune embarcation ne pouvait s'y glisser. L'île elle-même n'était plus qu'à une cinquantaine de yards, et ses hauts remparts se dressaient, imposants, dans la lumière hésitante de ce début de journée.

— Moi, je ne vais pas plus loin, dit le passeur, la main tendue. Ça fait trois ronds !

Blade le paya puis aida Zovnar à prendre pied sur le ponton gras et glissant.

— Bon, fit-elle contrariée, en jetant un regard autour d'elle. Et maintenant, on fait quoi ?

Plusieurs personnes s'étaient déjà agglutinées au bout du quai et les observaient sans bouger. Dans les yeux de ces hommes et de ces femmes il y avait la même convoitise, la même curiosité craintive. Un enfant se tenait devant sa mère, au premier rang. Blade alla s'accroupir devant lui.

— On cherche une dame qui s'appelle Ousmane, et qui habite par ici, lui dit-il, une main posée sur son bras. C'est une des servantes de la Grande-Prêtresse. Tu sais où on pourra la trouver ?

Une partie des habitants de Vlacha-sur-l'eau travaillait à l'intérieur

de la cité fortifiée. Des serviteurs principalement, mais aussi des commerçants ambulants et quelques artisans. Ces privilégiés habitaient tous les zones les moins pauvres, à proximité de l'île. Les plus anciens, dont les cabanes étaient collées aux remparts sur une étroite bande de terre, avaient la chance de vivre au sec. Ousmane, vu son ancienneté, aurait dû en faire partie. Son habitation se situait pourtant à trois rangs du rivage.

— Voilà ! c'est la maison là-bas, dit l'enfant. Celle avec les bidons sur la fenêtre. À mon avis elle doit pas être là, parce que quand elle est là, y a toujours de la fumée qui sort par le toit.

— Merci, petit. Tiens, voilà pour toi...

Blade lui donna sa dernière rondelle de cuivre, une petite fortune pour cet enfant qui n'avait jamais dû posséder la moindre pièce. Il la regarda de ses grands yeux écarquillés et partit en criant de joie avant de plonger dans l'eau sale, poursuivi par la meute des gamins qui avaient assisté à la scène. Blade, imaginant les bagarres qui allaient suivre, regretta presque de lui avoir donné cette pièce.

Comme à leur arrivée, plusieurs hommes et quelques femmes observaient ce couple d'étrangers à l'allure si différente. Immobiles, le regard fixe et triste, ils étaient comme fascinés par la beauté presque insolite de Zovnar et l'imposante puissance de Blade.

Cette petite foule silencieuse s'écarta pour les laisser passer. Certains avaient le regard rivé sur le bandeau de Zovnar, qui n'en menait pas large. Blade était sur ses gardes. Il craignait un mouvement de foule, une éruption subite de violence. La présence de ces deux inconnus, visiblement d'un autre monde, avait de quoi provoquer l'agressivité de ces hommes et de ces femmes misérables. Il prit Zovnar par le coude et l'entraîna vers la maison d'Ousmane.

Un rideau de toile rouge faisait office de porte.

— Il y a quelqu'un ? Ousmane ? appela Blade.

N'obtenant aucune réponse, il écarta prudemment le rideau et pénétra dans la cabane.

La pièce était minuscule et très sommairement meublée. Au centre d'un tapis recouvrant une partie du plancher, un plateau de cuivre posé sur un trépied faisait office de table basse. Un foyer plein de cendres encore chaudes occupait un des angles. Au milieu de la cloison opposée, une ouverture basse donnait sur une autre pièce. Là encore un simple rideau en barrait l'accès. Celui-là était fait de plusieurs rangées de coquillages montés sur de fines lanières de cuir.

— Ousmane ? répéta Blade sans grande conviction.

L'endroit, à l'évidence était désert. Mais Blade avait senti une présence, une odeur qu'il connaissait bien pour l'avoir souvent rencontrée au cours de ses missions. L'odeur du sang frais. L'odeur de la mort.

— Reste-là, fit-il à Zovnar. Je vais voir.

Plaqué contre la mince cloison, Blade écarta prudemment les lanières de cuir. Il ne s'était pas trompé. Dans cette seconde pièce, plus petite encore, qui faisait office de chambre à coucher, il y avait une femme.

Étendue sur une paille imbibée de son sang, elle dormait d'un sommeil éternel, la gorge à demi tranchée et l'abdomen lacéré par une plaie béante. D'autres blessures, à la poitrine et à la face, témoignaient de la sauvagerie des meurtriers. Au moins trois, conclut Blade à première vue, par la forme et la taille des plaies. La malheureuse avait dû se débattre avant de rendre l'âme. Il y avait des traces de sang partout, sur les murs, le sol, les coussins éparpillés à travers la pièce et les quelques meubles, tous renversés. Ceux qui avaient accompli cet ignoble forfait ne devaient pas être partis depuis longtemps. Pas plus d'une dizaine de minutes, à en juger par la fluidité du sang de la vieille femme. Une observation rapide mais plus poussée des blessures lui confirma que les agresseurs étaient bien trois, peut-être quatre, si deux d'entre eux avaient la même arme.

Blade, accroupi près du corps, découvrit, stupéfait que la vieille servante vivait encore. Plus pour très longtemps, mais une étincelle de vie venait de s'allumer dans son regard.

— Ousmane, vous m'entendez ?

La moribonde s'agrippa à son bras. Elle avait réagi en entendant son nom, et sans doute compris que Blade n'était pas venu l'achever. Sans grand espoir, il essaya de la questionner, de profiter de ce dernier retour de flamme pour tenter d'y voir plus clair.

— Qui vous a fait ça ? demanda-t-il. Qui étaient vos agresseurs ? Des Maashalis ou des Kzohrs ?

Ousmane le fixait intensément. Son regard, brûlant et froid, était comme un ultime filin, lancé au travers de l'abîme qui se creusait entre eux, entre le monde et la mort, entre la peur et la vie. Ses lèvres bougeaient. Elle essayait de parler. Blade approcha son visage du sien. Sur son bras la pression se fit plus forte, mais aucun son ne sortait de sa bouche.

Le bruit du rideau de coquillages alerta Blade. Un cri étouffé suivit aussitôt. Transgressant ses injonctions, Zovnar se tenait à l'entrée de la pièce, la main sur la bouche, et fixait le cadavre d'un air hagard. La vue de ce spectacle lui était d'autant plus horrible que, visiblement, venait d'affleurer à sa mémoire un flot d'images, de souvenirs attachés à cette femme qui s'était autrefois occupée d'elle. Ousmane aussi semblait avoir reconnu Zovnar. Il n'y avait à présent, dans les dernières traces de vie suintant de ses yeux écarquillés, qu'une extrême surprise. À nouveau elle s'agrippa à Blade, plus fortement encore. Ses doigts se resserraient sur son avant-bras. Zovnar tomba sur ses genoux, incapable elle aussi de prononcer le moindre mot. Blade se tourna à nouveau vers Ousmane. Ce n'était maintenant plus pour elle qu'une affaire de secondes. La vieille servante s'accrochait pourtant encore à la vie, à lui. Elle voulait parler, mais les mots semblaient s'échapper par sa gorge à demi tranchée. Elle ne réussit qu'à lui secouer le bras, de plus en plus fort, de plus en plus violemment. Puis elle se cambra, comme pour accoucher de son dernier souffle, ses yeux se figèrent et, toujours agrippée au bras de Blade, retomba sur le tapis.

Il desserra son étreinte, doigt après doigt, et rejoignit Zovnar, toujours en état de choc.

— On s'en va ! fit-il en la prenant par les épaules pour la ramener dans la première pièce.

— Pourquoi ? Pourquoi avoir tué cette vieille femme ? se lamenta Zovnar effondrée dans les bras de Blade. Pourquoi la mort est-elle encore sur mon chemin ? Je suis maudite !

Blade lui caressa doucement les cheveux, lui embrassa délicatement le front. Il fallait éviter que Zovnar n'utilise ce nouveau coup du sort pour s'enfermer, se perdre plus encore dans son délire paranoïaque.

— On l'a tuée pour l'empêcher de parler. Je retrouverai ses meurtriers, Zovnar. Je te le promets. Et je saurai ce qu'ils veulent nous cacher.

Zovnar releva son visage et le fixa de ses yeux embués.

— C'est ma faute, dit-elle, la mort dans l'âme et dans le regard. Je suis une Maléfique ! Un jour ou l'autre, la mort finit par s'abattre sur ceux qui m'ont connue !

Elle arracha son bandeau et, d'un geste rageur, le jeta à travers la pièce avant d'éclater en sanglots. Sans un mot, Blade alla le ramasser.

— D'accord, tu es une Maléfique ! Si c'est ce que tu veux croire,

alors crois-le ! Mais si on veut avoir une chance de sortir d'ici sans se faire écharper par les gens dehors, tu dois remettre ce bandeau !

Zovnar s'exécuta sans protester, l'esprit perdu dans les méandres obscurs de ses certitudes imaginaires.

Arrivé près de la sortie, Blade se figea et la retint par le bras.

— Qu'y a-t-il encore ? grimaça Zovnar en se dégageant vivement.

Elle semblait avoir retrouvé un peu de sa lucidité.

— Tu n'entends pas ?

Elle écouta un instant. Quelques cris d'enfants, lointains, et le clapotis régulier des vaguelettes sous la maison rendaient ce silence plus pesant, plus inquiétant encore.

— Non, fit-elle. Je n'entends absolument rien !

— Le clapotis de l'eau sur les piliers de bois...

— On est sur une baraque flottante, comme il y en a des centaines dehors et qui bougent ! Ça fait des vaguelettes, c'est tout à fait normal !

— Ce qui n'est pas normal, lui rétorqua Blade plus bas, c'est justement qu'on puisse l'entendre. Quand on est arrivés il y avait du monde dehors, du bruit... Les bruits de la vie, qui nous empêchaient de l'entendre ! Maintenant, tout est calme. Trop calme. Et je n'aime pas du tout ça.

Il approcha prudemment du rideau, pour l'écarter de quelques millimètres en prenant bien soin de rester collé contre la cloison de bois.

— Tu vois quelque chose ? demanda Zovnar, gagnée par l'inquiétude.

Dehors, immobile à l'autre bout du ponton, il y avait la même foule de curieux qu'à leur arrivée, grossie de nouveaux venus, mais étrangement silencieuse.

— Ce silence cache quelque chose, murmura Blade, les mâchoires serrées. Ce n'est pas normal. Reste derrière moi.

Les sens en alerte, il avança prudemment sur le ponton humide, couvert de plaques de mousse. Ses yeux balayaient la foule, les toits, chaque recoin de chaque côté, sur les autres pontons. En même temps son cerveau ne cessait de retourner les mêmes questions dans tous les sens. Il ne se demandait plus maintenant qui avait assassiné Ousmane la servante, ni pourquoi, mais comment ses meurtriers avaient pu

savoir qu'ils viendraient l'interroger. Car il ne faisait aucun doute que la mort de cette vieille femme était liée à leur présence. Par un des hommes qu'ils avaient interrogés ? Le passeur peut-être, qui les avait hébergés cette nuit ? Il pouvait très bien avoir prévenu quelqu'un pendant leur sommeil.

Quatre hommes, des soldats maashalis sortirent de l'ombre sur leur gauche, entre deux pirogues à étage. Trois autres arrivaient par la droite.

Il n'y avait d'autre issue que le combat, ou le repli. Blade se tourna vers Zovnar. Elle aussi avait vu les soldats. Ses idées noires, un instant écartées, reprirent le devant.

— Toi aussi, Richard Blade, tu vas mourir, fit-elle d'une voix d'ange amnésique. Je sème la mort sur mon chemin. Ils sont venus pour toi. Ils sont les envoyés de la Malédiction ! Nul n'échappe à son destin !

Les soldats avançaient en convergeant sur le ponton. Deux d'entre eux arrivant par la droite avaient du sang sur les mains et sur leurs tuniques. Sans doute les assassins d'Ousmane. Blade songea un instant leur faire face et se battre. L'étroitesse des pontons compenserait le désavantage du nombre. Mais il y avait la foule, immobile pour l'instant, dont il fallait prendre en compte les réactions. Celle de Zovnar aussi, qui n'était pas en état de se défendre, et dont la présence risquait de l'handicaper.

— Bien sûr, je vais mourir, lui dit-il. Tout le monde meurt un jour, mais moi ce sera le plus tard possible. Et si possible pas sur ce monde, rajouta-t-il pour lui-même.

Les deux meurtriers présumés, d'obscurs abrutis musculeux, avançaient en tête du groupe. Zovnar était comme hypnotisée par leurs tuniques éclaboussées de sang dont le rouge presque lumineux éclatait dans ce décor sombre et sale. Blade lui prit la main et marcha vers eux.

— Inutile de vous énerver, dit-il calmement. C'est elle que vous voulez ? Et bien, prenez-la, elle est à vous !

Blade poussa Zovnar devant lui. Perdue dans ses pensées, elle n'avait pas été choquée, ni même surprise, par son initiative. Ce ne fut pas le cas des deux soldats, qui n'étaient plus qu'à quelques pas. Ils se regardèrent sans comprendre, avant de se retourner vers leurs copains. Ce moment d'hésitation leur fut fatal. Blade avait continué d'avancer. Il détendit violemment son bras gauche, aussitôt suivi par sa jambe

droite. Les deux hommes partirent s'écraser, l'un sur les soldats qui suivaient, l'autre contre une cabane proche qui ne résista pas au choc.

Les soldats de l'arrière enjambaient déjà en hurlant ceux qui s'étaient écroulés. Blade avait fait demi-tour, vers l'autre bout du ponton.

— Il faut filer ! Tu sais nager ?

Zovnar, le regard à nouveau perdu, avait l'esprit ailleurs. Blade n'attendait pas vraiment de réponse. Il lui reprit la main et l'entraîna dans les eaux plus que douteuses du lac.

La fraîcheur de l'eau eut l'effet d'un coup de fouet sur Zovnar qui sortit aussitôt de son absence et, dès qu'ils eurent refait surface, s'agrippa à son cou en toussant et en crachant. Sa respiration sifflante et la panique débordant de ses yeux ne laissaient aucune place au doute. Elle ne savait pas nager !

Blade voulait aller vers les baraques. S'ils parvenaient, avant l'arrivée des soldats, à se glisser sous les constructions, ils auraient une chance de leur échapper en se perdant dans le labyrinthe obscur des baraquements et des pilotis. Leurs poursuivants hésiteraient peut-être à se jeter à l'eau.

Zovnar hurlait et se débattait comme un poisson au bout d'une ligne. Ils étaient pourtant presque arrivés, lorsque Blade sentit quelque chose sous ses pieds, qui remontait le long de sa jambe en lui raclant le mollet.

Goguenards, deux hommes se tenaient maintenant sur le ponton, à leur hauteur. Ceux-là n'étaient pas des soldats, ou alors leurs guenilles n'étaient qu'une tenue de camouflage. Chacun tirait une corde plongeant dans l'eau. Blade comprit alors que cette « chose » dont il avait senti le contact râpeux sur ses jambes, était en fait un simple filet de pêcheur, que ces deux hommes, rejoints par quatre des soldats, remontaient vers la surface.

Ils étaient pris au piège, comme de vulgaires poissons. Coincés dans le filet, ils ne pouvaient que se laisser hisser hors de l'eau.

Tous les soldats étaient là, leurs piques menaçantes prêtes à les embrocher au moindre signe de résistance. La foule aussi, bien plus bruyante maintenant, s'était rapprochée. Le spectacle de cette pêche peu ordinaire semblait beaucoup les amuser. Les rires et moqueries des femmes venaient se mêler aux ordres et aux cris des soldats. Les hommes, eux, plus sensibles aux formes généreuses de Zovnar soulignées par sa robe détrempée, se laissaient aller à quelques

douteuses plaisanteries bien grasses.

Blade, quant à lui, eut droit à un traitement de faveur. Coups de pieds, de poings et de manches de piques se mirent à pleuvoir dès qu'il fut extrait du filet. Il ne pouvait rien faire qu'encaisser en tentant de se protéger au maximum. Certains des soldats, dont les deux meurtriers aux uniformes ensanglantés, auraient été trop heureux d'avoir une bonne raison d'en finir avec lui.

— Ça suffit ! Liez-leur les pieds ! Et ne lésinez pas sur les nœuds ! hurla l'un d'eux.

La pluie de coups cessa enfin. Deux hommes le relevèrent sans ménagement. Un autre coupa un morceau de la corde ayant servi à hisser le filet, et s'en servit pour lier le pied droit de Blade au gauche de Zovnar, à nouveau hébétée et absente. Des larmes coulaient lentement sur son visage. Pendant tout le temps que dura l'opération, les piques leur interdisaient le moindre mouvement. Elles appuyaient si fort sur la poitrine, le dos et les bras de Blade que de minces filets de sang coulaient de chaque pointe.

Finalement, songea-t-il d'une certaine façon, les choses ne se passaient pas trop mal. Ils étaient toujours vivants, et on allait probablement les emmener à l'intérieur de la cité, ce qui leur éviterait d'avoir à trouver un moyen d'y entrer. Mais, pour l'heure, le gros problème qu'ils devaient surmonter était de garder l'équilibre sur ce ponton glissant, entravés qu'ils étaient l'un à l'autre par une cheville. Leur progression était d'autant plus difficile que les soldats qui les encadraient, les bousculaient sans cesse, visiblement soucieux d'en finir au plus vite comme s'ils craignaient encore un autre danger.

La foule pourtant semblait plutôt se ranger de leur côté. Tout le monde avait reculé pour aller s'agglutiner sur la bande de terre ferme au pied des remparts. Lorsque les soldats y prirent pied à leur tour, tous s'écartèrent pour leur laisser le passage.

C'est alors qu'une demi-douzaine d'hommes jaillirent du premier rang des curieux, en hurlant comme des démons pestiférés. En même temps, d'un seul geste, ils retirèrent les coiffes de tissus qui leur cachaient le haut du front... Tous portaient l'Étoile Noire !

La réaction ne se fit pas attendre : les cris de terreur fusèrent de toute part et, très vite, ce fut la panique. En quelques secondes la débandade fut générale. Plusieurs femmes s'évanouirent. D'autres prirent leurs enfants dans leurs bras, pour les soustraire aux regards de ces porte-guigne, ou leur éviter d'être piétinés. Tous ces badauds, qui

se délectaient quelques secondes plus tôt des malheurs de Blade et Zovnar, couraient dans tous les sens. Plusieurs personnes furent renversées, tandis que les six Maléfiques continuaient d'agiter leurs bras en braillant à tue-tête comme pour entretenir l'angoisse et la pagaille.

Médusés, impuissants, les soldats assistaient à ce débordement anarchique. Zovnar était la seule à s'amuser de ce spectacle. Sans doute à cause de la tension nerveuse, accumulée depuis leur arrivée et brusquement relâchée, elle fut prise d'un rire de démente, qui ajoutait à la folie de la scène.

Blade, lui, ne se posa aucune question. Saisissant les deux soldats devant lui, il les assomma en les précipitant violemment l'un contre l'autre. Puis il s'empara d'une pique et se retourna aussitôt. Trop vite. Il avait oublié sa cheville entravée. Emporté par son élan, il entraîna Zovnar dans sa chute. Les deux soldats qui fermaient la marche, ceux aux tuniques tachées de sang, étaient au-dessus de lui. L'un d'eux, le visage déformé par un rictus diabolique, leva sa pique pour en finir. Au prix d'un grand écart qui lui tira un cri de douleur, Blade le projeta à terre d'un balayage de sa jambe libre. L'autre soldat était hors de portée. Bien décidé lui aussi à empaler ce prisonnier encombrant, il leva le bras. Blade vit la lame pointée vers sa poitrine. Le corps entièrement contracté, il attendait le coup fatal, que seul un extraordinaire réflexe pourrait lui permettre d'éviter. Un étrange silence, venu de l'intérieur, enveloppa ce moment suspendu. Son esprit tout entier était concentré sur la pointe de la pique. Une imperceptible lueur dans le regard du soldat, suivie d'un battement de cils, l'avertit de son geste. Blade plongea aussitôt sur le côté, roula sur Zovnar, qui se mit à hurler en gigotant comme une anguille électrifiée.

Une seconde plus tard, la pique brandie par le soldat n'avait pas quitté sa main. Figé dans sa dernière posture, il avait les yeux écarquillés, un filet de bave mêlée de sang au coin des lèvres et une épée au travers de l'abdomen qui lui ressortait juste sous le sternum.

Blade dut à nouveau rouler en entraînant Zovnar, pour éviter le soldat mort qui leur tombait dessus, et se retrouva face à un des Maléfiques qui les observait, le visage souriant.

— Alors ? Content de me revoir ? Je crois qu'on est arrivés à temps, non ?

Ce n'était autre que Lerekh, le prisonnier du convoi, dont le frère avait été tué par Antar trois jours plus tôt.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Je te croyais à Orbane. Et cette étoile, sur ton front ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— Je t'expliquerai, mais plus tard, fit Lerekh en tranchant le lien qui unissait le couple. Il faut filer, avant qu'ils ne s'organisent là-haut, sur les remparts.

Tous les soldats étaient morts, ou hors de combat. Les cinq autres Maléfiques faisaient barrière devant les quelques miséreux, paralysés par la peur, qui n'avaient pas osé fuir et leur tournaient le dos en se cachant le visage.

— Un bateau nous attend, ajouta Lerekh en aidant Zovnar à se relever.

— La mort ! Toujours la mort ! lâcha-t-elle tristement en contemplant les corps étendus au bord de l'eau. Elle est attachée à ma cheville. Je ne m'en débarrasserai jamais.

CHAPITRE VII

Sous les effets combinés de la fatigue et d'une tisane soporifique, Zovnar dormait d'un profond sommeil dans une chambre de l'étage. Deux cerbères montaient la garde devant sa porte.

Dans l'unique pièce du rez-de-chaussée, une grande salle au sol de terre battue, Blade, Lerekh et ses hommes fêtaient le succès de l'opération autour d'une grande table, massive, aux bordures finement décorées de scènes champêtres. L'alcool et les rires coulaient à flots. Ces hommes venaient de risquer leur vie. Après avoir traversé un moment de grand péril, ils avaient besoin de se nettoyer l'esprit et le corps de toute la tension accumulée. Pour avoir livré plus de combats et risqué sa vie plus qu'aucun homme dans l'univers, Blade connaissait bien cette sensation, ce vide au creux du ventre qui demandait à être comblé par n'importe quel moyen, le vin, le sexe, ou d'autres affrontements plus ludiques.

Lerekh, qui n'était pas le moins chahuteur du groupe, s'engouffrait une bonne pinte de cet alcool à réveiller un mort. Le liquide dégoulinait le long de ses joues et de sa gorge, creusant de larges sillons verdâtres sur la couche de sueur et de boue séchées. Blade vint s'asseoir près de lui, sur le bord de la table.

— Alors Lerekh, si tu me racontais...

— Te raconter quoi, mon ami étranger ?

Il avait l'œil brillant, la mine hilare et l'élocution pâteuse, signes d'une ivresse mal contrôlée.

— Tout, depuis notre séparation après l'orage, près de la forêt. Et puis, tu ne m'as toujours pas dit pourquoi tu étais prisonnier d'Antar et de ses soldats.

Lerekh éclata de rire en se renversant en arrière, si bien qu'il s'écroula sur le plancher. Il se releva aussitôt, en repoussant brutalement deux de ses hommes venus en renfort pour l'aider à se remettre sur pieds, puis, d'une nouvelle rasade d'alcool, assura son équilibre retrouvé.

— Antar, pfuiit ! commença-t-il en se passant l'index sur la gorge. Ce bâtard est allé rejoindre ses ancêtres, en deux morceaux. Mon frère Payoush est vengé ! Il peut maintenant marcher en paix sur les sentiers de l'Entre-Monde. Et moi, j'ai retrouvé l'espoir et le goût de la vie !

Redevenu soudain grave, Lerekh oscilla un moment sur ses jambes. Blade le retint *in extremis*, juste avant que son balancement n'ait atteint une amplitude fatale, et l'aida à se rasseoir.

— Moi, je me suis jamais mêlé des affaires des autres, commença-t-il. J'avais un travail tranquille, je gagnais bien ma vie...

— C'est quoi ton métier ?

— Je suis tanneur, et sandalier. J'achetais les peaux, je les tannais, je les préparais, je les découpais, et je fabriquais les meilleures sandales du pays, tu peux me croire. C'est pas vrai Dishna ?

Un homme, à l'autre bout de la table, qui n'avait probablement rien entendu, leva quand même son godet en signe d'approbation.

— Mon frère m'aidait. Il était pas très vif de la tête, il s'inventait des histoires, il disait qu'il savait des choses, qu'il lisait l'avenir dans les traces de sang sur le cuir... Mais il avait des yeux de keks. Il y en avait pas deux comme lui pour la découpe du cuir. Un jour, les soldats sont venus arrêter notre voisin, un pauvre type aussi innocent qu'un nouveau-né et trop bête pour faire partie des rebelles. Sa femme l'avait dénoncé, pour se débarrasser de lui. Payoush a voulu s'interposer, les soldats l'ont battu, alors moi je m'y suis mis aussi, pour le défendre. Mais je ne regrette rien, de toute manière mon frère serait mort.

Une ombre traversa le regard de Lerekh. Puis il émergea de ses souvenirs en s'ébrouant et continua, d'une voix plus assurée.

— Maintenant, les sandales, c'est fini. J'ai juré par Kzohr, que je ne toucherai plus jamais un morceau de cuir tant que les Maashalis n'auront pas été renvoyés chez eux, jusqu'au dernier !

— Et dis-moi maintenant comment tu t'y es pris pour retrouver Antar ? lui demanda Blade.

— C'est pas moi, fit Lerekh, c'est lui ! Je veux dire, c'est lui qui m'a trouvé le premier, moi j'ai rien eu à faire. Quand je suis arrivé à Orbane, je croyais qu'on allait tout de suite se faire repérer, même avec nos uniformes. Tu parles ! Après tout ce qui m'était arrivé, j'avais oublié que c'était la Semaine Sacrée. Et que cette année, c'était là-bas,

à Orbane que les fêtes se déroulaient. Y avait des gens partout, venus des cinq coins du royaume, des marchands de tout et de n'importe quoi, des attractions... Et des femmes, des quantités de femmes, à plus savoir quelles fesses pincer. Les soldats, c'était pas ce qui manquait non plus. Mais eux, t'avais pas intérêt à leur claquer le croupion !

Lerekh repartit de son rire gras qu'il noya dans une nouvelle et interminable rasade de son breuvage. Blade lui retira cette fois le pichet des mains. À ce rythme-là, Lerekh n'arriverait jamais à la fin de son récit, et il avait besoin du maximum d'informations pour aller au bout de ses projets. Il lui fallait encore savoir si Lerekh était recherché, si sa présence serait un handicap, ou si au contraire il pouvait compter sur son aide et celle de ses amis.

— T'as assez bu, Lerekh. Je n'ai pas envie de te voir encore rouler sous la table avant que tu ne m'aies tout dit. Et nous, Zovnar et moi, comment nous as-tu retrouvés ?

— Ça, c'était pas le plus dur ! Le premier gars qu'on a rencontré, le gardien du parc à keks, nous a dit que vous étiez arrivés hier soir. Faut dire qu'on n'avait pas traîné à Orbane. C'était pourtant pas l'envie qui manquait, mais vu qu'on venait de trucider Antar et toute une patrouille de soldats, on avait intérêt à filer vite fait, fête ou pas fête. Ensuite on a fait le trajet d'une traite. Quand on est arrivés ici, à l'aube ce matin, tout le monde parlait de cette bagarre qui avait fait pas mal de dégâts, entre un géant du coin et un étranger bâti comme un bûcheron, qui se battait avec ses pieds. J'ai tout de suite compris que c'était toi. Alors, mes copains et moi, on s'est mis à interroger les gens du coin. Comme on avait encore nos uniformes maashalis, ça n'a pas été de tout repos. On les a retirés, mais là, c'était encore plus difficile. Tout le monde croyait qu'on était des espions. Finalement on a remis les uniformes et on a recommencé. On s'est fait un peu insulter, on a même dû distribuer quelques torgnoles de-ci de-là. C'était pas de gaieté de cœur, mais cette fois ça a marché, un petit barbichu nous a dit que tu venais de partir pour Ta-Lia avec Almir le passeur.

Lerekh s'arrêta et tendit la main vers Blade.

— Si tu veux que je continue, faut que je boive. Ça m'a desséché le gosier, la langue et le cerveau, de parler.

Blade lui rendit son pichet, non sans y goûter au passage, plus par curiosité que par réelle envie d'alcool. C'était sucré, avec un goût de poisson pourri, et surtout terriblement fort. Heureusement, le pichet

était presque vide. Lerekh eut vite fait de le finir. Après une grimace de déception, il reprit son récit, sur un ton un peu plus enjoué.

— J'ai voulu te faire une petite surprise, et arriver à Ta-lia avant toi, par la voie des airs, mais la surprise, ça a été pour nous ! Y avait toute une bande de soldats qui t'attendaient. C'est là qu'on a largué nos uniformes, pour passer inaperçus, et que m'est venue l'idée de l'Étoile Noire. J'ai eu du mal à convaincre les autres, ils disaient que même fausse, l'Étoile leur porterait malheur, mais je me suis souvenu de ce que tu m'avais dit.

Lerekh avait fait bien du chemin, au propre et au figuré, depuis quelques jours. Blade pouvait maintenant envisager de partager avec lui une partie de son temps en ce monde.

— Parle-moi un peu de cette fête. Cette Semaine Sacrée, c'est quoi exactement ?

— C'est vrai que t'es pas d'ici. T'as jamais non plus entendu parler de la Grande Roue ?

— Si tu parles d'un manège vertical, avec des coques dans lesquelles les gens prennent place, si, je connais, rétorqua Blade, un peu étonné tout de même qu'il pût exister ce genre de machine sur Kzohr.

— Qu'est-ce que tu racontes ? C'est quoi un manège ? Non, la Grande Roue, c'est cette saleté d'engin qu'ont amené les Maashalis. C'est elle qui sert à choisir le maître du pays, le Gouverneur !

Un des hommes, au front encore marqué par les traces mal effacées de sa fausse Étoile Noire, vint se mêler à leur échange. C'était un des trois autres prisonniers du convoi libérés en même temps que Lerekh.

— Explique-lui toi, Bayour, et passe-moi ton pichet, le mien est vide.

Le Bayour en question s'exécuta, non sans s'être d'abord offert une dernière lampée. Lui semblait avoir moins bu, ou être plus résistant.

— Chaque année, on choisit un nouveau Gouverneur, commença Bayour d'une voix complètement éraillée et très haut perchée qu'il devait, comme la marque qu'il portait sur le côté de la gorge, à un coup de masse mal paré. Tout le monde a le droit de se présenter, mais il y a d'abord des épreuves à passer.

— Quelle sorte d'épreuves ? s'enquit Blade.

— Ben, qu'est-ce que tu crois ? Des épreuves de résistance, d'adresse et des combats, tiens ! Celui qui veut diriger le pays doit être

brave, et fort. Très fort.

Lerekh émit un rot des plus sonores, puis enchaîna :

— Il doit aussi avoir de la chance !

— La chance n'a rien à voir dans un combat, lui fit remarquer Blade, avant de lui prendre le pichet des mains pour y regoûter à son tour.

— Non, il ne s'agit pas des combats, mais de la deuxième épreuve, rectifia Bayour, celle de la Grande Roue. Parce que depuis que notre pays s'est trouvé envahi, Maashal a son mot à dire dans toute cette histoire.

Bayour, qui estimait sans doute avoir été assez explicite, en resta là. Lerekh, voyant Blade froncer les sourcils, prit le relais.

— Les dix plus forts, ceux qui ont gagné tous leurs combats, ont chacun droit à un numéro de la Grande Roue. Le dernier jour de la fête, ils la font tourner, tous ensemble, et Maashal choisit celui qui sera nommé gouverneur, pour un an. Avant c'était différent, il n'y avait pas de Roue. À la place, il fallait répondre aux énigmes des Anciens et les épreuves n'avaient lieu que tous les sept ans, mais les Maashalis ont tout changé !

— En plus ce n'était pas un gouverneur qui était choisi, mais un roi, enchaîna un troisième homme venu se joindre au trio, celui qui répondait au nom de Dishna.

La période de liesse tirait à sa fin. L'un après l'autre, tous les hommes vinrent se joindre à l'échange. Aucun ne semblait porter les Maashalis dans son cœur.

— Aujourd'hui, le vainqueur n'a plus aucune autorité, dit un autre. Avant, celui qui était choisi avait tous les pouvoirs, maintenant il n'a plus que le droit de faire ce qu'on lui dit de faire, comme on lui dit de le faire ! Et quand je dis « on », je parle de cette racaille de Maashalis !

— Depuis l'arrivée des envahisseurs, la liberté a quitté ce pays ! renchérit un quatrième. Les Maashalis dirigent tout. Même les Anciens et la Grande-Prêtresse de Kzohr sont à leurs bottes.

Blade n'en revenait pas. Le personnage le plus important du pays était choisi par tirage au sort ! Il imagina ce que serait l'Angleterre et les autres pays de sa dimension si les charges de Premier ministre, de président ou de roi étaient les gros lots d'un loto planétaire. Mais ce système d'élection par tirage au sort, n'était pas que primitif. Il présentait aussi quelques avantages pour les occupants, ceux de tous

les jeux de hasard. En permettant à chaque individu d'espérer un jour se voir élire par la chance, il devenait le meilleur garant de l'autorité et du système mis en place par les envahisseurs.

Par ailleurs, la référence que venait de faire cet homme à la Grande-Prêtresse de Kzohr, en fait la mère de Zovnar, ce que tout le monde ignorait encore, lui faisait voir sa présence en ce monde sous un jour nouveau. Il avait jusque-là craint de lui donner un tour trop personnel, trop particulier, en s'attachant au sort de Zovnar. Certes, elle méritait de retrouver une vie normale, comme tous les autres malheureux marqués de l'Étoile Noire, et sans doute Blade serait-il allé au bout de ses promesses. Mais ce qu'il venait d'apprendre lui permettrait de joindre l'utile à l'agréable.

Sa mission, dans ses voyages à travers les univers parallèles, consistait principalement à préparer le terrain en vue d'éventuels contacts et échanges à venir. Lorsque le Professeur Leighton maîtriserait parfaitement tous les mystères et les paradoxes du transfert, les émissaires du royaume arriveraient alors en nombre. Tel était donc le rôle de Blade, s'arranger pour que les habitants des mondes visités aient, grâce à lui, la meilleure opinion possible de leurs futurs visiteurs. Il était en fait une sorte de missionnaire œuvrant, non pas pour la gloire d'un quelconque Dieu abstrait, mais pour celle bien réelle de la Couronne.

— Il a lieu quand, ce tirage au sort ? s'enquit Blade.

Lerekh, occupé à localiser un autre pichet, n'avait pas entendu la question. Ce fut Bayour qui répondit.

— Les duels avaient commencé la veille de notre arrivée. Ils vont durer encore cinq jours. La Roue, c'est le matin d'après. Pourquoi tu demandes ça ? Tu veux y participer ? Vu comment tu te bats, sûr que t'aurais tes chances !

Bayour, séduit par son idée, se tourna vers les autres pour les prendre à parti.

— Eh, les gars ! Qu'est-ce que vous pensez de ça ? Et si Blade participait aux épreuves ? Il ferait un bon champion, non ?

Un bouquet de hurras, de cris et de commentaires, tous favorables, salua sa proposition. Tous se précipitèrent pour venir s'agglutiner autour de Blade, qui réclama le silence des deux mains et l'obtint aussitôt.

L'idée l'avait effectivement effleuré, avant que Bayour ne l'évoque. Le poste de Gouverneur, s'il parvenait à en hériter, était idéal pour

mener à bien sa mission en ce monde. Il serait en contact permanent avec les autorités Maashalis, dans une situation de force qui lui permettrait de rendre leur liberté aux habitants de Kzohr et, pour le cas où il y aurait conflit ouvert, de prendre la direction des opérations. Il aurait ainsi de quoi s'occuper pour les jours et les semaines à venir, si toutefois il n'était pas entre temps rappelé à Londres. Mais avant cela, il devait s'occuper de Zovnar, en réglant cette incroyable histoire de porte-poisse.

— Je suis d'accord, dit Blade. Je veux bien participer à ces épreuves...

Une nouvelle salve de cris, particulièrement nourrie, répondit à son annonce. Cette fois, il eut plus de difficultés à obtenir le silence.

— Mais d'abord, je dois entrer dans la citadelle de Vlacha-Ta-Lia, continua-t-il en forçant la voix pour se faire entendre.

Lerekh et ses copains en furent frappés de stupéfaction. En quelques secondes un silence de mort envahit la grande salle. Ceux qui étaient debout en eurent les bras tombants. Les autres, bouches bées, regardaient Blade de leurs yeux écarquillés.

— On t'a sorti de leurs griffes, intervint Lerekh, ce n'est pas pour que tu retournes te jeter dans la gueule du loup !

— Tu as perdu la raison ? s'écria un homme. Que veux-tu aller faire là-bas ?

— Je veux rencontrer Viala, la Grande-Prêtresse, fit Blade.

Si une boule de feu était sortie de sa bouche, Lerekh et ses compagnons n'en auraient pas été plus médusés.

*
* *

Après l'échauffourée du matin, les Maashalis étaient sur les dents. Plusieurs patrouilles sillonnaient la ville à la recherche de l'étranger, de la Maléfique et des hommes qui leur étaient venus en aide.

Les soldats arrêtaient et questionnaient sur place tous ceux qui avaient eu la malheureuse idée de porter une coiffe ou quoi que ce soit qui leur couvrît le front et pouvait cacher une étoile.

Pendant ce temps, Blade tentait, en recueillant divers témoignages, d'établir un plan de la forteresse. Zovnar, qui s'était entre-temps réveillée, faisait son possible pour l'aider. Sa présence était précieuse.

Elle seule connaissait l'intérieur du palais de la Grande-Prêtresse de Kzohr, sa mère. Mais ses souvenirs, trop lointains, manquaient de précision ou contredisaient les informations recueillies par ailleurs. Elle avait tendance à amplifier toutes les dimensions, comme le font souvent les adultes repensant aux lieux de leur enfance.

Lerekh, quant à lui, sillonnait la ville en rasant les murs. Au détour d'une ruelle, il aperçut deux gardes en faction devant une porte. Se cachant aussitôt derrière un volet à demi ouvert, il attendit un instant. Bientôt, les deux sentinelles postées devant la porte emboîtèrent le pas à une patrouille de six hommes qui quittait la maison. Exactement ce que Lerekh espérait. Il cracha dans ses mains, les frotta sur le sol, et se salit le visage et les bras. Puis il s'ébouriffa les cheveux et courut au-devant des soldats.

Le chef de la patrouille, le voyant arriver, donna aussitôt à ses hommes l'ordre de se déployer. Sans doute, bien que la rue fût déserte, redoutait-il de tomber à son tour dans une embuscade.

— Toi là-bas, arrête de courir ! aboya-t-il. Et mets-toi à genoux, les mains sur le sol !

Affichant la mine d'un pauvre hère, ne tenant pas à finir ses jours dans cette sombre et sale ruelle, Lerekh s'exécuta aussitôt.

Les soldats coururent jusqu'à lui et l'encerclèrent, en lui tournant le dos, les yeux braqués sur les portes et les toits environnants. Puis le commandant de la patrouille traversa l'écran formé par ses hommes et vint se planter devant lui. Sa botte lui écrasant la main, il appuya la pointe de son épée sur son cou.

— Qui es-tu ?

— Je suis Amiel, fils de Rahuk, mentit Lerekh d'une voix hachée par la douleur.

— Pourquoi courais-tu ?

— Je sais où se cachent l'homme et la femme que tu cherches.

— D'où tiens-tu que je cherche un homme et une femme ?

— Toute la ville est au courant. Ceux des maisons où tu es déjà passé ont parlé, et ce genre de nouvelle court vite par ici.

Aussitôt la botte se fit moins lourde sur ses doigts. Lerekh sut que l'homme le croyait.

— Debout !

Il obéit docilement et, se gardant bien de le regarder en face, massa ses doigts endoloris.

— Et pourquoi es-tu si pressé de les dénoncer ? Ils sont pourtant de ton peuple.

— L'homme n'est pas de Kzohr, c'est un étranger. Et puis je me suis dit que j'aurais peut-être droit à une petite récompense, que tu pourrais...

Une gifle, cinglante, lui coupa la parole.

— La voilà ta récompense, vociféra le chef de la patrouille. Maintenant conduis-moi où ils sont ! Si tu m'as menti, ou que tu t'imagines pouvoir me jouer un tour, toi et tes semblables, tu n'auras même pas le temps de le regretter.

— Ils sont chez Matalia, le marchand de vaisselle. C'est à sept rues d'ici.

— Ils sont seuls ?

— Non, il y a quatre hommes avec eux. Ceux qui les ont aidés ce matin et qui ont tué les soldats au pied des remparts.

Aussitôt Lerekh regretta d'avoir donné ces précisions. Ils s'en serait mordu les doigts s'ils ne portaient pas encore les douloureuses traces de la botte qui les avaient écrasés. Car seul un complice pouvait savoir qui avait participé à la tuerie du matin. Mais l'homme n'était pas un champion de vivacité, loin de là. De plus, il était si heureux d'être celui à qui reviendrait l'honneur d'avoir arrêté l'étranger et la Maléfique recherchés, qu'il n'avait plus qu'une seule idée en tête, les tenir au bout de son épée. À en juger par son sourire niais, il entrevoyait déjà, au-delà de cette double capture, la promotion qui viendrait certainement la couronner.

— Montre-moi le chemin ! Et n'oublie pas, au moindre geste suspect, tu seras tellement percé de partout que tu ne sauras plus par où pisser !

Une gerbe de rires gras vint saluer la plaisanterie du chef. Ses hommes n'avaient pas l'air spécialement plus futés que lui. Lerekh se mit en marche, toujours encadré par les soldats maintenant condamnés au strabisme. Tandis qu'ils gardaient un œil sur lui, l'autre surveillait chaque maison, chaque coin de rue d'où, à tout moment, des rebelles pouvaient surgir et fondre sur eux.

— Voilà, c'est là-bas, fit bientôt Lerekh en arrivant en vue de l'endroit où Blade se cachait. C'est la deuxième maison, celle avec la porte fendue.

À l'approche de l'action, le chef de la patrouille arborait un visage

nettement moins rassuré. On disait de cet étranger qu'il était un sacré combattant. Ses hommes le savaient aussi, et leur nervosité devenait manifeste. Il leur fit signe de se séparer et de se mettre à couvert, puis lui-même, tirant brutalement Lerekh par son vêtement, alla se plaquer à l'abri d'un muret, à distance raisonnable de cette porte fendue qu'il ne quittait plus des yeux.

— Où est-il exactement ? Comment est l'intérieur de la maison ? murmura-t-il, le regard fixe, la paupière gauche prise de tremblements.

Lerekh, accroupi à ses côtés, souriait.

— Comment veux-tu que je le sache ? Je suis pas un Ancien ! Ça fait un bout de temps que je les ai vus entrer. Moi je t'ai dit où il était, mais il a pu bouger depuis... Je ne peux même pas t'assurer qu'il soit encore là !

Le chef émit un grognement, sans doute sa manière de lui signifier qu'il comprenait.

— Quant à ton autre demande, à ta place je n'entrerais pas par la porte que je t'ai dit, mais par l'autre, la petite qui se trouve un peu plus loin, celle avec l'anneau de fer. Elle donne sur la cour. Là, tu trouveras un escalier qui mène à l'étage. En divisant ta patrouille en deux groupes, tu pourrais...

Rouge de rage, le chef le saisit par sa tunique.

— Tu oses me dire ce que je dois faire, rugit-il. Pour qui te prends-tu ? Je ne sais pas ce qui me retient de t'embrocher ici même, misérable traître !

Il le repoussa, si violemment que Lerekh s'en alla buter douloureusement contre le muret, puis, se tournant vers ses hommes, il leur fit signe de le suivre.

Lerekh les regarda s'éloigner, le sourire aux lèvres. Tout se passait comme prévu. Tandis que les soldats s'infiltraient un à un dans la cour déserte, par la petite porte comme il le leur avait suggéré, il approcha à son tour lentement de la maison. Lorsque le dernier homme eut franchi l'étroite ouverture, il courut jusqu'à la porte, ramassa une lourde et longue bûche placée là avant son départ, et la fit glisser à l'intérieur de l'anneau de fer.

La porte maintenant solidement bloquée, impossible à ouvrir de l'intérieur, Lerekh pouvait passer à la seconde phase du plan établi par ce diable de Blade. Il plaça deux doigts dans sa bouche, comme

l'étranger devenu son ami lui avait appris à la faire, et émit un long sifflement strident.

Aussitôt une bordée de hurlements sauvages lui parvint de la cour, immédiatement suivie de bruits de bataille, de cris de panique, d'ordres affolés. Blade et les autres avaient fondu sur les soldats pris au piège. Lerekh voulut escalader le mur pour aller participer à la mêlée, mais sa précipitation ne fit que le retarder. Il glissa même, alors qu'il en avait presque atteint le faîte, et retomba lourdement en arrière.

Les bruits des combats, les ordres et les cris ne tardèrent pas à s'apaiser. Lorsque Lerekh put enfin se hisser à cheval sur la haute clôture de pierres, tout était terminé. Blade et ses amis en avaient fini avec la patrouille. Plus un seul soldat n'était debout. Seul le chef tenait encore sur ses jambes. Mais à voir l'amplitude de leur tremblement, il était évident qu'elles ne le porteraient plus très longtemps encore.

— Celui-là, vous me le laissez ! cria Lerekh, à califourchon au sommet du mur.

Acclamé par ses hommes, il sauta dans la cour, ramassa une épée perdue par un des soldats et fondit sur sa proie. Mais sa lame ne rencontra que le vide. Le chef de la patrouille s'était affaissé, comme un sac de feuilles mortes. Emporté par son élan, Lerekh alla buter contre le corps d'un soldat étendu non loin et s'affala de tout son long dans la poussière de la cour. Les rires ne s'étaient pas encore éteints, lorsque quelques gourdes apparurent déjà, comme par magie, pour aider à saluer cette nouvelle victoire.

Abandonnant ses hommes à leur joie, Blade se dirigea vers l'escalier menant à l'étage pour aller retrouver Zovnar. Il n'y avait aucun bruit. Une mauvaise surprise l'y attendait. La porte de la chambre était grand ouverte et les deux hommes chargés de monter la garde devant sa porte étaient allongés en travers du couloir, baignant dans leur sang.

Blade était monté sans arme. Il approcha silencieusement jusqu'au cadavre le plus proche, ramassa une épée et bondit comme un félin à l'intérieur de la pièce.

Elle était déserte. Zovnar avait disparu. Sur le lit défait, son bandeau de cuir, celui qui lui servait à cacher son étoile, était déplié. Au centre de cette tâche sombre, sa pierre verte brillait d'un funeste éclat.

Blade en fut un instant pétrifié. Il ne comprenait pas. La mort des deux hommes et l'enlèvement de Zovnar avaient eu lieu pendant qu'eux, dans la cour, se défaisaient de la patrouille. Plusieurs questions l'assaillirent, auxquelles il n'avait pas le moindre début de réponse. Qui pouvait savoir que Zovnar se cachait là ? Seuls Lerekh et ses hommes étaient au courant. Mais tous étaient restés auprès de lui, à l'exception de Lerekh lui-même et des deux rebelles qui avaient parcouru la ville à la recherche d'informations sur la citadelle. Eux seuls avaient eu la possibilité matérielle d'informer les Maashalis qui, pendant le même temps, patrouillaient dans Vlacha.

Blade traversa la pièce tout en essayant d'y voir un peu plus clair. Par la fenêtre de la chambre, qui donnait sur la cour, il observa, songeur, les hommes encore tout excités par leur victoire. Il lui paraissait impossible que l'un d'eux ait pu le trahir. Il ne comprenait pas non plus que les deux malabars qu'il avait lui-même soigneusement sélectionnés pour garder Zovnar aient pu se laisser surprendre sans donner l'alarme. Zovnar, obsédée par sa condition de Maléfique et par le malheur qu'elle croyait semer sur son chemin, pouvait s'être laissée emmener sans opposer de résistance. Mais pas eux. D'autres questions le préoccupaient plus encore. Si des hommes avaient réussi à s'introduire dans la maison, pourquoi n'étaient-ils pas intervenus dans la cour pour prêter main-forte à la patrouille ? Pourquoi l'avait-on laissé tendre cette embuscade aux soldats sans leur venir en aide ? Se pouvait-il que l'enlèvement de Zovnar n'ait pas été le fait des Maashalis ? Dans ce cas, qui l'avait manigancé ?

Retraversant la chambre pour aller rejoindre les autres dans la cour, Blade jeta un dernier regard sur le lit vide et le bandeau. Il s'arrêta, pour aller le prendre. Au moment où sa main se refermait sur la pierre que Zovnar, animée sans doute par une sorte de coquetterie enfantine, avait ragrafé sur la lanière de cuir, il eut une intuition, une pensée soudaine, d'abord fugace et floue, qui réapparut bientôt pour s'imposer avec la netteté d'une certitude.

Contrairement à ce qu'il avait spontanément imaginé, il n'y avait aucun souci d'un quelconque désir de plaire chez Zovnar, mais, à travers ce bijou, elle cherchait à lui dire quelque chose, à lui laisser un signe, un message destiné à le guider vers elle ! Cette pierre, au centre du bandeau étalé sur les draps, était comme une île au milieu de l'océan. C'était sûrement cela que Zovnar voulait lui signifier. On l'avait emmenée sur une île. Sur l'Île des Maléfiques !

Troublé, Blade redescendit et mit ses hommes au courant de la disparition de Zovnar et, du même coup, leur révéla qui elle était réellement en s'efforçant d'insister sur les épisodes dramatiques qui avaient jalonné son existence de porte-guigne. Il espérait ainsi créer chez eux un sentiment de compassion pour les motiver à le suivre dans l'opération qu'il avait décidé de monter : retrouver et libérer Zovnar, puis se présenter avec elle devant la Grande-Prêtresse. Il se garda bien pourtant de dévoiler les liens de parenté qui unissaient les deux femmes.

— Mais on n'est pas obligés de partir tout de suite à sa recherche, objecta Lerekh. Pourquoi ne pas aller d'abord à Orbane ? Tu as dit que tu participerais aux combats.

— Non, je suis moi aussi recherché. Il faut d'abord retrouver Zovnar. Si les événements devaient mal tourner, nous pourrions dire qu'elle est notre otage.

— Oui, mais le problème, justement c'est qu'elle a disparu ! Et qu'on n'a aucune idée de l'endroit où on a pu l'emmener.

— À moins que ce ne soit la Grande-Prêtresse elle-même qui l'ait faite enlever, ce dont je doute, sa disparition ne change rien à mon plan. Quant à l'endroit où elle se trouve, j'ai mon opinion là-dessus.

Il leur parla alors du bandeau de cuir, étalé sur le lit avec la pierre verte au centre, et les conclusions qu'il en avait tirées.

— L'île des Maléfiques ! s'exclama Bayour, porte-parole de la consternation générale. Tu veux vraiment aller sur l'île des Maléfiques ?

Sentant la détermination de ses hommes faiblir, Blade eut recours à un autre stratagème, qu'il n'employait toujours qu'à contrecœur. Mais, parfois la fin justifie les moyens.

— Très bien, leur dit-il en marquant sa déception d'un sourire compréhensif, je comprends que vous ayez peur, et je ne peux pas vous obliger à me suivre. Ce n'est pas grave, j'irai seul. Finalement, c'est peut-être moins risqué. Ils se méfieront moins.

Un silence gêné avait suivi son mensonge tactique. Puis une voix, celle de Dishna, s'était élevée.

— Moi je te suivrai. Je te dois la liberté et sans doute aussi la vie ! avait-il lancé d'une voix ferme. Sans toi, je ne serais aujourd'hui plus de ce monde, ou encore enfermé dans cette cage où m'avait jeté Antar. Tu peux compter sur moi !

— Il a raison ! avait aussitôt enchaîné un autre. Si nous laissons Blade risquer seul sa vie pour Zovnar et pour notre pays, la honte sera sur notre cause et notre peuple, à jamais ! Mieux vaut mourir libres que vivre en parasites comme des larves de keks !

Un à un, les rebelles s'étaient finalement ralliés à sa cause. Il fallait maintenant espérer que leur détermination résisterait à l'épreuve du danger.

CHAPITRE VIII

Bayour, envoyé en repérage, les avait prévenus que le parc à keks pullulait de soldats maashalis. Il leur faudrait se montrer prudents, d'autant plus que le gardien connaissait Blade, pour l'avoir déjà vu en compagnie de Zovnar, à leur arrivée. Aussi décida-t-il d'un stratagème, simple, qui leur permettrait de se procurer sans trop de difficultés les montures nécessaires à leur expédition.

Une fois de plus, Lerekh et ses hommes allaient se faire passer pour des soldats en récupérant les uniformes de la patrouille. Se déguiser était presque devenu pour eux une habitude, et c'est avec un plaisir d'enfants farceurs que tous se prêtèrent au jeu. Blade, quant à lui, se ferait passer pour leur prisonnier.

— Que Maashal vous garde ! les salua le gardien, la main gauche levée au niveau du visage.

— Nous avons besoin d'une dizaine de keks ! fit Lerekh en forçant son autorité pour l'accorder à son nouvel emploi de chef de patrouille.

— J'ai ce qu'il te faut. Tu n'en trouveras pas de meilleurs, et pour dix keks, je te ferai un bon prix.

Le regard bas, la mine défaite, Blade suivait l'échange encadré par les copains de Lerekh, tous plus ou moins correctement déguisés en soldats maashalis. Ses mains étaient liées dans son dos, par une corde dont Bayour, pas très à l'aise dans un uniforme trop petit, tenait une extrémité. Les nœuds, en apparence très complexes et solides, avaient été faits d'après les instructions données par Blade lui-même. En cas de danger ou de problème imprévu, il suffirait à Bayour de tirer d'un coup sec sur sa laisse pour rendre aussitôt la liberté à son soi-disant prisonnier.

— Peu importe lesquels tu me donneras, grogna Lerekh. Je ne serai pas regardant sur la qualité. Quant au prix, tu devras te contenter de cela !

Joignant le geste à la parole, il jeta une bourse de cuir au gardien, qui la saisit au vol et en examina le contenu avec attention. À mesure

qu'il sortait du sac, pour les observer, les pierres récupérées sur les derniers bijoux de Zovnar, son sourire glissait vers le jaune.

— Je te remercie pour ta générosité, vaillant soldat, et bien qu'il me soit agréable de rendre service à nos amis maashalis, je suis au regret de te dire que ces pierres sont très communes et n'ont que peu de valeur. Je pourrai t'en donner deux keks, trois même, pour me montrer agréable. Mais dix, malgré toute ma bonne volonté, cela m'est malheureusement impossible.

— Écoute-moi bien, gardien, commença Lerekh décontenancé, avant de pointer un index menaçant vers son visage. Ce prisonnier que tu vois là, est un homme dangereux, très recherché. J'aurai une bonne récompense pour sa capture. Alors, ou bien tu me donnes ces keks toi-même, maintenant, et tu n'auras pas à le regretter, foi de Maashali ! Ou je te fais enduire de fiente par mes hommes, je te jette au milieu de ton enclos, et je prends les montures dont j'ai besoin.

Le gardien savait évidemment que ses oiseaux étaient nécrophages, mais qu'il suffisait d'enduire une proie encore vivante de leur fiente pour qu'ils se comportent comme n'importe quel carnivore ordinaire, en bien plus vorace.

Un instant plus tard, le groupe des rebelles et leur faux prisonnier s'envolait vers l'île des Maléfiques.

Le lendemain, en fin d'après-midi, ils arrivaient en vue de la Grande Mer après avoir fait un large détour pour éviter de tenter le diable en survolant Orbane. D'après ce qu'ils savaient, ils pouvaient atteindre l'île avant la tombée de la nuit. Ce point ne manquait pas d'ailleurs d'intriguer Blade.

— Si l'île des Maléfiques se trouve si près du continent, pourquoi personne ne s'en était-il jamais évadé ? avait-il demandé au cours de leur étape, dans ce même désert où il avait rencontré Zovnar.

— Je ne sais pas moi, avait répondu Lerekh. Ils sont peut-être plus heureux là-bas que parmi nous ?

— Et puis, si ça se trouve, il y en a eu des évasions, avait enchaîné Bayour. Mais personne, pas plus du côté des Maashalis que de celui des Maléfiques, n'a intérêt à ce que ça se sache.

— C'est surtout que, si il y a eu des évadés, ils ont dû aller ailleurs, le plus loin possible. Il faudrait être complètement fou pour revenir ici ! intervint un des hommes, faisant preuve de bon sens malgré les

effets cumulés de la fatigue et de l'alcool.

Blade s'était endormi cette nuit-là en pensant à Zovnar, aux épreuves qu'elle devait endurer et qui ne manqueraient pas d'ancrer plus profondément encore ses extravagantes obsessions, la rapprochant plus encore de ce point de non-retour où ses croyances la feraient définitivement basculer hors de la réalité.

*
* *
*

L'île des Maléfiques se trouvait effectivement à moins de dix miles de la côte, mais ils avaient dû effectuer un large détour à l'approche d'Orbane pour éviter le survol de la ville. Les keks étaient épuisés. Ils les avaient poussés à l'extrême limite de leurs forces, sans avoir pu les nourrir faute de cadavres. Quelques oiseaux avaient même montré des signes de nervosité, rendant de plus en plus pénible la deuxième journée de vol.

Au terme du voyage, les hommes, plus fatigués encore que leurs montures, furent récompensés de leurs efforts par la découverte d'un paysage de toute beauté. Reflétées par l'océan, les majestueuses flamboyances du ciel embrasaient l'horizon d'une palette éclatante de couleurs chatoyantes. Et, au milieu de ce feu céleste, se dressait l'île, splendide bijou de verdure bordé de plages dorées. Vu du ciel, ce pénitencier avait des allures de coin de paradis.

Avant de se poser, Blade et ses hommes effectuèrent un survol de reconnaissance. L'île, vaste ellipse s'étendant du nord au sud sur quatre à cinq miles de longueur, avait une configuration très singulière. Une barrière de verdure l'entourait sur toute sa périphérie, exactement comme le mur d'enceinte d'une prison. Mais il ne s'agissait là que d'une forêt, étrangement limitée à cette couronne courant tout autour d'une zone presque entièrement déboisée. De cette clairière centrale, parsemée de gros rochers, émergeaient une douzaine de cabanes de pierres. À l'ouest, au pied d'une colline aride dominant ce paysage, s'étendait une vaste zone sableuse.

Un groupe d'hommes aperçut les keks. Des Maléfiques sans doute, mais de cette hauteur Blade ne pouvait voir leurs étoiles. Le visage levé vers eux, ils se mirent à agiter les bras tandis que certains couraient d'une cabane à l'autre avertir les autres prisonniers.

— On va se poser sur le sable, au pied de la colline, c'est plus

prudent pour les manœuvres d'atterrissage ! cria Blade pour couvrir le bruit des battements d'ailes. Vous croyez que vous y arriverez ?

Pour toute réponse, Lerekh, sans doute piqué au vif par cette crainte qu'il jugeait malvenue, amorça une descente en spirale des plus acrobatiques. Les autres suivirent et bientôt tous parvenaient à atterrir, sans trop de casse.

Tandis qu'ils descendaient de leurs montures affalées sur le sable, un homme d'une cinquantaine d'années arriva en courant. Il traversa le terrain en pente légère, planté çà et là de bouquets de ce qui semblait être de petits roseaux, et s'arrêta en bordure du terrain sablonneux. Les autres habitants de l'île accourus aux nouvelles étaient restés en retrait, au bas de la pente. Tous étaient marqués du sceau de l'Étoile Noire.

Sommairement vêtu d'un patchwork informe de peaux et de grosses feuilles jaunes, l'émissaire avait le crâne rasé et le menton orné d'une courte barbe grise. Au centre de son front une large cicatrice brunâtre témoignait de la présence à demi effacée de son marquage infamant. Il était armé d'un long bâton noueux mais ses intentions ne semblaient pas belliqueuses. À son cou pendait un bout de roseau, accroché à un collier d'origine végétale à en juger par sa couleur verte. Blade avança à sa rencontre, main et sourire tendus.

— Mon nom est Blade, Richard Blade.

— Que viens-tu faire ici ? répondit l'homme, immobile et méfiant.

— C'est une longue histoire, fit Blade en avançant vers lui.

— Reste où tu es ! ordonna l'homme d'une voix ferme, son bâton brandi devant lui.

Quelque chose avait changé dans son attitude. Il semblait soudain plus méfiant, plus agressif. Blade qui ne tenait pas à placer cette rencontre sous de mauvais hospices, s'exécuta docilement et fit signe à Lerekh et aux autres, regroupés sur ses talons, de l'imiter.

— Mes amis et moi sommes fatigués, reprit-il. Nous venons de Vlacha. Peut-être...

— Vous portez des uniformes maashalis, le coupa le barbu. Vous avez vos propres keks, et vous n'amenez pas de vivres...

L'homme marqua une pause, puis reprit en montrant le ciel du bout de son bâton :

— Vous avez tournoyé au-dessus de l'île avant de vous poser. Vous vous méfiez de nous et pourtant vous semblez ne pas craindre le

maléfice de l'Étoile Noire. Qui êtes-vous ?

La question était sèche, menaçante. L'homme semblait sûr de lui. Il était pourtant isolé, les autres Maléfiques se tenaient loin, en retrait. D'où lui venait cette assurance ?

— Nous sommes des rebelles, répondit Blade. Nous avons fui le continent après avoir pris ces uniformes à une patrouille de soldats. Je suis à la recherche d'une femme, Zovnar, la fille de la Grande-Prêtresse, une Maléfique comme vous. Elle a disparu avant-hier et tout me porte à penser qu'elle a été transférée sur l'île.

Blade, qui ne l'avait pas quitté des yeux, ne remarqua aucune réaction particulière à l'annonce du nom de Zovnar. En revanche Lerekh s'approcha dans son dos pour lui murmurer sur un ton contrarié :

— Pourquoi nous avoir caché que Zovnar était la fille de Viala ?

— Je t'expliquerai plus tard, lâcha Blade entre ses dents, le regard toujours fixé sur le Maléfique sans étoile.

— Ici, dès qu'il y a un nouveau, on le sait. Personne n'a été largué depuis plusieurs trentaines, fit le barbu, plus méfiant que jamais. Et l'arrivée de la dernière femme remonte à près d'une lune. Je ne crois pas à ton histoire, tu mens !

Sur ce l'homme prit son pendentif et le porta à sa bouche. Cette initiative ne présageait rien de bon. Blade se contracta et se prépara au pire, c'est-à-dire une charge des autres Maléfiques toujours agglutinés au bas de la pente. La suite des événements montra qu'il s'était en partie trompé. Un son suraigu était sorti du bout de roseau lorsque l'homme avait soufflé dedans. Il s'agissait bien d'un signal d'assaut, mais le danger allait venir de là où on ne l'attendait pas.

Du sable où ils étaient enterrés, des hommes jaillirent tout autour d'eux, chaque tige de roseau grâce à laquelle ils pouvaient respirer, dissimulant une cache. Blade et ses hommes étaient encerclés par une trentaine de ces Maléfiques auxquels le sable collé à leur peau par la sueur donnait des allures de démons.

— À l'attaque ! hurla Blade brusquement, en s'élançant lui-même contre un déterrés.

En une fraction de seconde, il avait deviné leurs intentions, et cette fois il était sûr de ne pas se tromper. Immobiles, les porte-poisse attendaient, toujours coincés entre les lèvres comme autant de minuscules canons. Des sarbacanes !

Lerekh et les autres réagirent dans le plus grand désordre, avec un temps de retard. Blade, quant à lui, avait presque atteint l'homme le plus proche lorsqu'il vit un petit projectile vert jaillir de sa sarbacane. Il réussit à l'éviter, mais une autre fléchette l'atteignit dans le dos, à l'épaule. Sur le moment il ne sentit rien d'autre qu'une légère piqure, qui ne l'empêcha pas de plonger sur son adversaire le plus proche. L'homme était un piètre combattant. Blade écarta sa sarbacane et, d'un direct du plat de la main, le mit hors de combat. Il se retourna aussitôt. Les rebelles s'étaient eux aussi défaits de quelques-uns des prisonniers, mais d'autres pointaient leurs armes sur eux et de nouvelles fléchettes firent mouche. Déjà certains de ses hommes faiblissaient, tombaient sur leurs genoux. À l'écart, le barbu observait la scène avec un sourire de satisfaction. Blade jura intérieurement ; ils s'étaient laissés prendre au piège, bêtement.

Il courait vers un autre Maléfique lorsqu'il fut à nouveau piqué, à la cuisse cette fois. Il retira le trait, un projectile vert, de la taille d'une allumette, fiché dans sa chair. Ses gestes se faisaient plus pesants, plus lents. Il se sentait maintenant aussi fatigué que s'il venait de courir un marathon. La respiration commençait à lui manquer. Plusieurs hommes fondirent sur lui. Dans un suprême sursaut de volonté il réussit à éviter le premier et à se débarrasser, d'un coup de genou, d'un deuxième. Mais ces quelques mouvements semblaient avoir épuisé ses dernières forces. Au travers d'un brouillard opaque et gris il vit Lerekh s'affaler dans le sable. Lui-même ne tenait encore sur ses jambes qu'au prix d'un terrible effort. Autour de lui les Maléfiques sautaient en poussant des cris de victoires qui martelaient douloureusement son cerveau embrumé. Bayour à son tour perdit connaissance. Allait-il mourir bêtement sur cette île perdue quelque part au large d'un monde ignoré ?

Blade eut une pensée pour J, et pour le Professeur Leighton. Il les imaginait dans le laboratoire, devant la coque de plastique désespérément vide. Puis son esprit s'en alla au travers de l'immensité sans nom rejoindre la douce Sally qu'il ne reverrait jamais. Envahi par une tristesse sans bornes, il lutta pour empêcher ses yeux de se fermer. La dernière image qu'il perçut fut celle d'un homme au visage hilare et sale penché sur lui. Un rire gras accompagna sa glissade vers le néant, puis tout sombra dans l'obscurité. Totale et silencieuse.

La première chose qu'il vit fut un ciel étoilé. Comme au sortir d'un cauchemar, Blade retrouva la réalité avec une sensation de délivrance

euphorique proche de l'extase. Il était vivant !

Il était toujours étendu sur le sable, au même endroit, l'esprit encore légèrement vaseux mais libre de ses mouvements. Combien de temps était-il resté inconscient ? La nuit étant tombée, il lui était impossible de le savoir. Il se redressa sur un coude et observa les alentours. Évidemment, leurs montures avaient disparu et il semblait aussi ne plus y avoir un seul Maléfique dans le secteur. Le barbu au sifflet, lui, était toujours là. Assis en tailleur à la limite de l'étendue sableuse, il semblait dormir. Un peu plus loin derrière Blade, Bayour se relevait, péniblement. Deux hommes, déjà debout, assuraient leur équilibre en s'appuyant l'un sur l'autre. Lerekh était toujours allongé, face contre terre. Blade craignit un instant qu'il fût plus sérieusement blessé, ou pire encore, mais il le vit bientôt se retourner en gémissant. Un à un, les autres hommes reprenaient tous pied dans la nuit tiède et silencieuse.

— Ça va, comment te sens-tu ? demanda Blade à Lerekh après l'avoir rejoint.

— J'ai l'impression d'avoir un troupeau de keks dans la tête, c'est pire que ma première nuit d'ivresse. Mais à part ça, tout va bien, j'ai tous mes os et y en a aucun de cassé.

Un homme était toujours allongé, un peu plus haut dans la pente. Il ne bougeait pas. Blade courut jusqu'à lui, le retourna. Sa poitrine était couverte de sang dont le sable s'abreuvait goulûment. Il était bel et bien mort. Blade fut presque soulagé en découvrant l'Étoile Noire sur son front.

— Il y a deux autres cadavres, là-bas, près de l'endroit où on avait laissé nos keks, fit Bayour en arrivant à sa hauteur. Des Maléfiques aussi. Trois des leurs sont morts, et nous sommes tous vivants... Que s'est-il passé ?

— Je n'en sais pas plus que toi, Bayour, lui répondit Blade bien qu'il commençât à s'en faire une idée. Mais l'homme au sifflet pourra nous le dire.

Lorsqu'ils arrivèrent près de lui, le vieux barbu, appuyé contre son bâton planté devant lui, dormait toujours profondément, en ronflant même bruyamment. Bayour se chargea de le réveiller en l'envoyant, d'un coup de talon, rouler dans le sable tandis que Blade s'emparait de son bâton.

L'homme se frotta les yeux en gémissant. Il ne semblait pas le moins du monde belliqueux et l'expression de méfiance qu'il avait eu

lors de leur échange, quelques heures plus tôt, avait même laissé place à un franc sourire.

— Bienvenue chez les Maléfiques ! fit-il en se relevant. Et inutile de vous montrer agressifs, nous sommes maintenant condamnés à vivre ensemble.

— Que veux-tu dire ? rugit Bayour. Où sont nos keks ?

Le changement d'attitude du barbu, l'absence d'autres prisonniers, ceux qui les avaient attaqués notamment, et la disparition des oiseaux... Tout s'expliquait. Ce fut Blade qui se chargea d'éclairer ses amis maintenant regroupés autour de lui.

— Les fléchettes étaient empoisonnées, mais le produit nous a seulement endormis. Pendant notre sommeil, nos agresseurs se sont emparés des keks pour quitter l'île. Quant aux cadavres dans le sable, leur raison d'être tient sans doute à quelques dissensions sur la désignation des heureux élus.

— Tu as tout compris, fit le barbu. Nous avions tout de suite vu, malgré vos uniformes, que vous n'étiez pas des Maashalis. Jamais, ils n'auraient atterri comme vous l'avez fait, et surtout jamais ils n'auraient laissé leurs keks sans protection.

Lerekh et les autres se regardèrent, atterrés. Ils venaient seulement de comprendre qu'ils étaient à leur tour prisonniers sur l'île des Maléfiques. Blade était d'autant plus affecté qu'il doutait à présent que Zovnar ait réellement été amenée là. Le vieux barbu n'avait certainement pas menti lorsqu'il avait affirmé n'avoir vu aucun arrivage de femme depuis belle lurette. On l'avait envoyé sur une fausse piste, et, emporté par ses sentiments comme un adolescent amoureux, il avait foncé tête baissée. Il s'ébroua mentalement, pour chasser de sa tête l'image de la belle Maléfique. Ce n'était pas le moment de s'apitoyer sur lui-même, il fallait trouver le moyen de quitter cet endroit de malheur.

L'homme, après un temps, reprit de la même voix tranquille :

— Il y a eu une sacrée bagarre pendant que vous dormiez, pour savoir qui partirait. Je n'en avais pas vues de semblables depuis bien longtemps. Et comme d'habitude ce sont les plus forts, ceux qui nous étaient le plus utiles, qui nous ont quittés. On n'y peut rien, c'est la loi de l'île... Mais, toi-même tu as l'air bien robuste. Nous n'avons peut-être pas perdu au change.

Sur ce, les laissant à leur perplexité, il leur tourna les talons pour s'en aller vers les cabanes au bas de la pente. Blade, suivi par Lerekh,

Bayour et les autres, lui emboîta le pas.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? s'inquiéta Lerekh.

— On pourrait dormir, il fait nuit, proposa Dishna, qui n'avait pas encore retrouvé toute sa lucidité.

— Mais oui, c'est ça ! s'énerva Bayour. On a déjà dormi depuis le coucher du soleil, on est prisonniers de cette île pourrie, et toi tu veux dormir !

— On n'y voit pas à dix pas, tous les prisonniers sauf le vieux barbu sont occupés à roupiller, se défendit Dishna. Que veux-tu qu'on fasse d'autre ?

— Le continent est par là, on va rejoindre la côte et commencer à abattre quelques arbres pour se construire un radeau, proposa Blade. On trouvera bien un moyen de confectionner une voile. Nos vêtements par exemple...

À quelques pas devant les rebelles, le prisonnier à la barbe grisonnante avait entendu leur conversation. Il se tourna vers lui, toutes dents, ou presque, dehors.

— Tu ne parles pas sérieusement ? Est-ce que le poison de nos fléchettes t'aurait obscurci la mémoire ou fait perdre la raison ?

— Pourquoi dis-tu cela ? Qu'est-ce qui nous empêche de rejoindre le continent ? Il y a des courants, c'est cela ? La traversée est dangereuse ?

— La traversée de la mer, non. Mais celle de la forêt, oui, répondit le vieil homme, cette fois sans se retourner.

Blade sut instantanément à quoi il faisait allusion. En découvrant l'air interdit de ses compagnons, il s'était souvenu de la réflexion du soldat, lorsqu'il avait tenté d'ouvrir sa cage, le jour de son arrivée en ce monde. « Si tu cherches à t'enfuir vers la forêt, c'est la forêt qui te tuera » lui avait-il dit. Il se souvenait aussi de la réponse faite par Lerekh lorsqu'il lui avait demandé des explications. « Je ne sais pas, personne ne le sait. Beaucoup sont entrés dans cette forêt, mais aucun n'en est jamais ressorti ».

— Ce qu'il veut dire, c'est que cette forêt est une forêt qui tue ! confirma Lerekh, abattu, la mine défaite.

C'était donc cela, cette forêt au pouvoir meurtrier, qui faisait de cette île un véritable pénitencier et qui empêchait toute évasion.

— Il n'y a aucun moyen de la traverser et d'atteindre le rivage ? insista Blade.

— Non, aucun ! lâcha presque gaiement le vieux barbu. Si tu veux quitter cette île, il te faudra prier Maashal pour qu'il t'envoie un autre cadeau du ciel, comme celui que toi et tes amis vous nous avez fait.

Le reste du trajet jusqu'au semblant de village, au bas de la pente, se fit dans le plus grand silence.

Lorsqu'ils approchèrent des premières constructions, de singuliers et grossiers enchevêtrements de branches, de terre et de pierres plates, quelques hommes, tous marqués de l'Étoile Noire, vinrent à leur rencontre. Ils semblaient las, éteints et certains ajoutaient à cette apathie manifeste une maigreur extrême. Tous accueillirent les nouveaux arrivés, qu'ils considéraient déjà comme des leurs, avec la plus grande indifférence. Seules les femmes manifestèrent quelque intérêt à l'égard de ces nouveaux venus ; un intérêt non dénué d'arrière-pensées d'ailleurs, car un certain nombre d'entre elles venaient d'être abandonnées par ceux – les plus vigoureux bien sûr – qui avaient réussi à fuir.

Les premières lueurs de l'aube émergeaient au-dessus de la forêt mystérieuse. Blade savait déjà qu'il tenterait, dès que possible, d'en percer le secret.

Morceau de choix de cet arrivage inespéré, il eut toutes les peines du monde à sauvegarder sa tranquillité. Il voulait être seul. Non seulement pour pouvoir se reposer avant son expédition, récupérer des fatigues du voyage et des effets des fléchettes soporifiques, mais son esprit était ailleurs, aux côtés de Zovnar. Il ne pouvait s'empêcher de penser aux dangers qu'elle devait traverser, au mystère qui l'entourait. Car il devenait évident maintenant qu'on avait voulu l'écarter, l'éloigner d'elle. C'est pourquoi il lui fallait quitter l'île le plus rapidement possible. Il avait aussi décidé de participer aux combats et à l'épreuve de la Grande Roue. Prendre le pouvoir, avoir accès aux données qui lui faisaient encore défaut, lui paraissait le meilleur moyen de retrouver Zovnar et régler du même coup les problèmes de ce peuple.

Seul Bayour se porta volontaire pour l'accompagner. Lerekh était bien trop occupé avec une sauvageonne plus grande que lui de deux têtes, aux orgasmes tonitruants. Quant aux autres, épuisés ou terrifiés par les dangers de la forêt, ils risquaient de peser trop lourd pour lui être d'une quelconque utilité.

— Je te remercie Bayour, fit Blade, une main posée sur son épaule.

Mais je préfère y aller seul. Il est inutile que tu risques ta vie. C'est moi qui vous ai mis dans cette situation, c'est à moi de vous en sortir.

Bayour, ce grand gaillard à la solide carcasse avait l'âme étonnamment sensible. Il le regarda longuement, en silence, puis lui donna l'accolade et s'en retourna vers le village.

— À ce soir ! lança Blade avant de s'éloigner à son tour vers la barrière verte.

Les évadés n'avaient pas pris que leurs oiseaux. Ils les avaient aussi délestés de leurs épées. Aussi Blade n'avait-il pour se défendre que deux armes rudimentaires. Un couteau en os glissé dans sa ceinture, que lui avait confié le vieux barbu, et une masse qu'il s'était lui-même confectionnée et que n'aurait pas reniée l'homme de Cro-Magnon.

Plusieurs Maléfiques l'attendaient à l'orée de la forêt. Des femmes surtout, qui tentèrent une ultime fois de le faire changer d'avis, pour des raisons bien plus égoïstes qu'elles ne voulaient le laisser croire. Les hommes, quant à eux, n'étaient pas mécontents de voir partir vers une mort certaine ce rival venu déranger la routine de leur existence de bannis, à laquelle ils s'accrochaient comme un naufragé à sa bouée.

Blade n'écouta ni les uns ni les autres, et s'enfonça d'un pas sûr dans cet enfer vert aussi dense, sombre et vierge qu'une forêt tropicale. D'après ce qu'il avait vu du ciel lors de leur arrivée, elle devait s'étendre sur une bande d'environ un mile de large. Dans moins d'une quinzaine de minutes, si tout se passait bien, il serait fixé.

La première chose qui l'intrigua, ce fut le silence. Après avoir parcouru une centaine de yards, les sens aux aguets et prêt à faire face à un danger inconnu, il s'arrêta, pour écouter. Il n'y avait aucun bruit dans cette forêt, pas le moindre frémissement, comme si toute vie en était absente. Il n'avait rencontré un tel vide sonore, un tel silence, lourd et sauvage, que dans certains lointains déserts, ou lors des traversées du vide interdimensionnel.

Blade se remit en route, redoublant de prudence. Le danger pouvait surgir de n'importe où. Des fourrés, du sol, mais aussi des arbres d'où un animal inconnu pouvait à tout moment fondre sur lui. Quelque chose pourtant, une intuition forgée au fil de ses missions dans les univers les plus bizarres, lui disait que la menace viendrait du sol. Seule cette éventualité était compatible avec cet inexplicable silence. Aucun animal, n'aurait pu effacer à ce point toute trace sonore de sa présence. C'était contraire aux lois de la physique élémentaire. À moins de posséder une extraordinaire vitesse, ce qui était aussi peu

concevable. Blade assura néanmoins sa massue dans sa main et reprit sa marche.

Il arriva bientôt à ce qu'il lui fallut bien admettre être un ancien chemin. En partie réinvesti par la végétation, il indiquait clairement que cette forêt n'avait pas toujours été meurtrière. En d'autre temps, des hommes avaient traversé ce bois. Blade s'accroupit et, ne décelant aucune trace, décida de reprendre sa marche. Un instant tenté de le suivre, il préféra continuer en droite ligne vers la mer.

Il n'avait repris sa marche que depuis quelques secondes, lorsqu'il s'immobilisa, les sens aux aguets. À quelques pas de lui, il y avait un cadavre, ou plutôt un squelette, aux os blanchis. Et toujours le même impossible silence.

Blade approcha lentement, le couteau dans une main, la masse dans l'autre, tous les muscles tendus.

Le squelette, étendu face contre terre, était celui d'un homme de forte stature. Il avait encore une épée à la main gauche, au pommeau de cuir pourri, mais dont la lame ne portait aucune marque. Un détail ne manquait pas d'intriguer Blade. Il n'y avait pas le moindre lambeau de chair sur les os, qui semblaient avoir été nettoyés à l'acide, ni aucune trace de blessure ou de fracture et pas le moindre insecte non plus dans les environs. Cet homme ne pouvait pas être mort de fatigue à quelques centaines de yards seulement de la mer ou de la clairière centrale et du village.

Blade rangea son couteau primitif dans sa ceinture, récupéra l'épée et, redoublant de prudence, reprit son avancée. À peine quelques pas plus loin, il eut droit à une nouvelle surprise de taille, à la fois identique et différente. C'était cette fois quatre squelettes qu'il trouva étendus dans l'herbe, aussi « propres » que le précédent. Ceux-là avaient tenté de traverser la forêt en groupe mais n'avaient pas eu plus de chance. Blade se demandait si l'autre squelette faisait lui aussi partie de la même expédition, lorsqu'il entendit un bruissement entre ses jambes. Un extraordinaire bond réflexe, auquel il dut sans doute de garder la vie, le propulsa à trois yards. Retombant sur ses mains, il enchaîna aussitôt par un saut périlleux vrillé qui lui permit de se retrouver accroupi, face à l'endroit qu'il venait de quitter. Plusieurs serpents verts avaient jailli du sol près des squelettes. C'était ce qui l'avait alerté, un de ces reptiles avait soulevé une branche morte près de son pied. Tous étaient maintenant retournés dans la terre.

Blade, toujours immobile, sut qu'il devait quitter cet endroit, le

plus vite possible. Son instinct lui disait que ces bêtes ne tarderaient pas à lancer une nouvelle attaque. Elles furent plus rapides que lui. Avant qu'il n'ait pu faire le moindre mouvement, il en sortait déjà de partout, tout autour de lui, tous fins, verts et luisants. Plusieurs ondulaient maintenant dans sa direction. Il ne pourrait pas cette fois bondir assez loin pour leur échapper. Mais Blade venait d'entrevoir une autre possibilité de fuite. Il glissa l'épée dans sa ceinture, lâcha sa massue et, d'une magistrale détente, sauta vers une branche juste au-dessus de lui qui se révéla aussi solide qu'elle en avait l'air. Au même moment un des reptiles avait jailli vers sa cheville.

Lorsqu'il fut en sécurité sur son perchoir, Blade reprit son épée, se suspendit par les genoux et se laissa choir. Cinq secondes plus tard, il se retrouvait à nouveau assis sur la branche, avec dans sa main gauche dix centimètres d'un serpent décapité. Le contact était douloureux, brûlant. Mais ce n'était pas ce qui le troubla le plus. Sa surprise, lorsqu'il entreprit de l'observer, fut telle qu'il faillit en perdre l'équilibre. Contrairement à ce qu'il avait cru, il ne s'agissait pas d'un animal, mais d'un végétal, d'une plante rampante, dont la tige sécrétait un liquide visqueux et terriblement urticant.

Au-dessous de lui, l'herbe grouillait maintenant d'une centaine de ces tiges vertes qui se dressaient en ondulant à cinq ou six pouces du sol. Les malheureux dont il avait découvert les squelettes avaient dû avoir une mort atroce, lente. Sans doute avaient-ils longtemps souffert en sentant les tiges rampantes et visqueuses attaquer leurs chairs, leurs organes, pénétrer leur corps par chacun de leurs orifices et les ronger de l'intérieur.

Blade ne risquait rien, apparemment, à cette hauteur. En revanche, il ne pourrait plus redescendre de sa branche. Ce constat avait de quoi l'inquiéter. Au lieu de cela, il se sentit soudain le cœur plus léger.

Il venait de trouver le moyen de traverser cette forêt meurtrière.

CHAPITRE IX

Le plus dur pour Blade avait été de convaincre certains des prisonniers de renoncer à les accompagner. Maintenant qu'il avait découvert le moyen de la traverser – d'arbre en arbre, de branche en branche, sans jamais poser le pied au sol – tous voulaient être du voyage.

— Vous n'êtes pas en état, la plupart d'entre vous sont trop faibles et ne réussiront pas à passer, leur avait-il répété à perdre haleine. Même dans notre groupe, tous ne partiront pas. Seuls Lerekh, Bayour et Dishna m'accompagneront.

En fait, Blade voulaient qu'ils restent sur l'île pour veiller sur Zovnar, dans le cas où elle y serait amenée après leur départ.

— Il ne s'agit pas d'une simple excursion, loin de là, avait-il martelé. Non seulement il vous faudrait faire preuve d'endurance et d'agilité, mais les plantes rampantes seront là, sous vos pieds, attendant la chute fatale. Cette traversée exige un calme et une maîtrise qui risquent de vous faire défaut. Vous êtes là depuis des lustres, l'idée de retrouver la liberté vous a mis dans un état d'excitation qui ne pourra que vous handicaper et donc augmentera le péril.

— Il a raison, était intervenu le vieux barbu, usant de son autorité de plus ancien prisonnier de l'île. Et puis nous sommes tous là depuis si longtemps, nous pouvons bien attendre encore quelques jours, non ?

— Nous reviendrons vous chercher, avait promis Blade, s'engouffrant dans la brèche. Avec tout un troupeau de keks. Vous repartirez comme vous êtes venus, par les airs, et vous n'aurez même pas à risquer votre vie dans la forêt.

Les Maléfiques s'étaient finalement laissés convaincre. Certains avaient même accepté de se séparer de leurs biens les plus précieux, quelques outils, des vêtements pour la voile, ainsi que des haches, grossières mais qui leur avaient permis de pouvoir plus efficacement et plus rapidement tailler les quelques branches nécessaires à la

fabrication du radeau et de rames, pour le cas où le vent ferait défaut.

Le soleil commençait à décliner lorsque Blade et ses trois compagnons achevèrent leurs préparatifs et furent prêts à prendre la mer. Ils étaient dans les temps. Dans le pire des cas, la traversée devait durer une dizaine d'heures. Aussi Blade, préférant ne prendre aucun risque, avait-il décidé de l'effectuer de nuit, afin de pouvoir débarquer le plus discrètement possible, en compensant par l'obscurité la difficulté qu'ils auraient sans doute à parfaitement maîtriser leur embarcation, et donc à choisir leur zone d'accostage.

Par chance, le vent les accompagna pendant une bonne moitié du trajet, avant de tomber, brusquement. Ce calme soudain, en les obligeant à une nouvelle dépense physique, semblait avoir aussi envahi les esprits. Chacun s'était replié sur lui-même, sur ses pensées, ses craintes, ses espoirs.

— J'en ai vécu des choses depuis que ta route a croisé la mienne, avait soupiré Lerekh après qu'ils eurent longtemps ramé dans le plus grand silence. J'étais prisonnier, tu m'as libéré, tu m'as désenvoûté du faux pouvoir de l'Étoile Noire, j'ai tué ce barbare d'Antar...

Lerekh, sans doute troublé en repensant à la mort de son frère, se tut un instant avant de poursuivre sur un ton faussement enjoué :

— Ensuite c'est moi qui t'ai libéré, et puis j'ai envoyé toute une patrouille dans l'embuscade que tu lui avais tendue, je me suis fait passer pour un chef maashali, j'ai été prisonnier sur l'île des Maléfiques, j'ai traversé une forêt qui tue... C'est incroyable. Est-ce que tu vis tout le temps comme ça, dans l'action et le danger ? En plus tu n'as jamais l'air fatigué. Comment est-ce que tu fais ? C'est quoi ton secret ?

— Si tu parlais moins, tu ramerais plus ! grogna Bayour avant que Blade n'ait pu lui répondre.

Sa remarque suffit à détendre l'atmosphère. La suite de la traversée s'effectua dans la plus grande jovialité.

— Mon secret, avait répondu Blade... C'est simple. Regarde les enfants, eux aussi sont toujours en action, en mouvement et dépensent dix fois plus d'énergie que nous. C'est au point que si on les contraint à l'immobilité, ils sont malheureux, deviennent odieux, désagréables. Je suis comme eux, c'est tout. Tout le monde pourrait en faire autant, mais les gens se laissent aller. Je crois même que ce n'est pas parce qu'on vieillit qu'on a de moins en moins d'énergie, mais au contraire, que c'est parce qu'on bouge de moins en moins qu'on vieillit, qu'on

glisse vers la mort, vers l'inertie irréversible.

Blade avait dit cela un peu comme une boutade, mais il n'était pas loin de le penser vraiment. La multiplication de ses missions dans les mondes où l'envoyait le projet DX aurait dû l'user avant l'heure, d'autant plus qu'elles l'avaient certainement fait vivre plus de temps que le nombre réel de ses années. Au lieu de cela, il se sentait toujours aussi jeune et en pleine possession de ses facultés.

Le grand nombre de ses expériences amoureuses jouaient peut-être aussi un rôle dans son extraordinaire condition physique. Certains penseurs de l'ancienne Chine prétendaient même que c'était là le seul moyen d'atteindre à l'immortalité.

*
* *

Les caprices combinés des courants et des vents les firent accoster à plus de quatre heures de marche du but de leur expédition, c'est-à-dire Orbane, la cité où avaient lieu les combats et le tirage au sort au terme desquels serait élu le nouveau gouverneur de Kzohr.

Deux paysans, les voyant débarquer au petit matin de leur radeau, sales, hirsutes et à demi nus, avaient pris leurs jambes à leur cou en criant « aux démons ! ».

— Si on ne veut pas attirer l'attention en arrivant à la ville, avait suggéré Bayour, dont le tempérament réfléchi s'affirmait de jour en jour, on a intérêt à trouver d'autres vêtements !

— Mais arrête donc de t'inquiéter, il y aura tellement de monde, personne ne nous remarquera ! avait protesté Lerekh. Et moi j'en ai marre de me déguiser !

Blade s'était quand même rallié à l'avis de Bayour. Les voyageurs en route vers la grande fête d'Orbane étaient nombreux. Et le couteau sous la gorge, les quatre premiers qu'ils rencontrèrent, des marchands ambulants de parures en cuir, ne se firent pas prier longtemps pour leur offrir leurs tenues.

— Et voilà ! J'ai encore l'air ridicule ! avait grommelé Lerekh.

Il avait hérité des vêtements du plus petit, un pantalon de soie jaune lui arrivant à mi-mollet et un gilet de cuir étriqué qui lui donnaient une allure d'adolescent attardé et boudeur. Finalement, excédé tout autant par les railleries de Bayour et Dishna que par le mutisme boudeur dans lequel s'était enfermé Lerekh, Blade avait

consenti à détrousser un autre malheureux voyageur, choisi par Lerekh lui-même après bien des atermoiements. Cette fois, il avait eu la main heureuse : dans ses bagages, l'homme trimballait des tonnes de nourriture. Et ni Blade ni les rebelles n'avaient avalé quoique ce soit depuis près de vingt-quatre heures...

La foule des visiteurs se faisait plus dense à mesure qu'ils approchaient de la ville, au-dessus de laquelle un incessant ballet de keks obscurcissait le ciel. L'événement était de taille. Les gens venaient par milliers, de toutes les régions, assister aux combats et à l'élection. Plutôt pour le spectacle et ses à-côtés aux allures de foire que par réel intérêt politique, car tout le monde ici savait que rien ne changerait tant que les Maashalis occuperaient le pays. Le nombre imposant de soldats chargés de canaliser cette foule était là pour le rappeler.

Dans cette cohue, il était difficile de progresser de front, les quatre compagnons avançaient donc en file indienne et Blade, en tête, se retournait fréquemment pour s'assurer de la présence des rebelles derrière lui. Il venait de remarquer la disparition de Dishna qui fermait la marche, lorsque deux hommes aux mines patibulaires le bousculèrent. Au même moment, Blade sentit, devina plutôt, une main qui lui frôlait la hanche. Abusés sans doute par la qualité des vêtements « empruntés » aux marchands dévalisés en cours de route, les deux pickpockets en furent pourtant pour leur frais et bredouilles, disparurent aussitôt, comme absorbés par la foule.

« Décidément, songea Blade plutôt enclin à l'indulgence devant tant de maladresse, la nature humaine est bien partout la même... », puis, revenant à ses préoccupations, il s'arrêta un instant.

— Où est passé Dishna ? s'inquiéta-t-il. Il vous a dit où il allait ?

Ni Lerekh, ni Bayour n'en avaient la moindre idée. Blade commençait à craindre le pire, lorsqu'ils le virent arriver, la mine réjouie, jouant des coudes pour se frayer un chemin à travers la masse des badauds.

— Où t'étais passé ? le semonça Bayour, on doit rester ensemble, sinon on va se perdre ! Y a trop de monde !

Pour toute réponse, Dishna, hilare, brandit une bourse bien garnie, levant du même coup les dernières illusions que Blade, si tant est qu'il en eût encore, pouvait nourrir sur le genre humain quels que soient les univers où il s'était transporté.

C'est par le port, lui aussi encombré de milliers d'embarcations, qu'ils pénétrèrent dans Orbane, toute entière consacrée à l'événement. Chaque coin de rue, chaque espace libre, était occupé par des marchands, bateleurs et autres saltimbanques, tous plus bruyants les uns que les autres. Les habitants eux-mêmes s'étaient pour l'occasion transformés en commerçants et vendaient, par leurs fenêtres, toutes sortes de marchandises, y compris leurs corps, aux passants.

Il y avait du monde partout, mais le flot principal des visiteurs semblait s'éloigner du rivage et se diriger vers l'intérieur, vers le fort au cœur de la ville, où avaient lieu les combats et le tirage au sort.

De taille plus imposante encore que celle de Vlacha, la citadelle d'Orbane avait la même forme étoilée. Le centre, entre les différents bâtiments officiels et militaires, était occupé par un espace de plus d'une centaine de yards de côté, libre en temps ordinaire, mais aujourd'hui aussi grouillant que le stade de Wembley un soir de concert rock. Cette foule bruyante était agglutinée autour de dix estrades surélevées, où avaient lieu les combats. Dans un coin de chacun de ces rings sans cordes était planté un mât, au sommet duquel flottait un drapeau de couleur. En tout dix drapeaux de dix couleurs différentes. Noir, vert, bleu, rouge, violet, jaune, orange, violet, brun et blanc.

Une onzième estrade, plus haute, se dressait au centre de ce vaste terrain. Celle-là supportait la Roue. Moins grande que ne l'avait imaginée Blade, elle dominait néanmoins la foule de dix bons yards et se voyait de partout, d'autant mieux qu'elle était divisée en dix secteurs aux teintes éclatantes, les mêmes que celles des drapeaux.

Tout cela avait un indéniable air de foire, qui relativisait considérablement l'importance des enjeux de cette pseudo élection. L'homme qui serait ainsi choisi, au terme de cette semaine de festivités, ne pouvait être d'une réelle utilité pour son peuple et son pays. Aussi l'ampleur donnée à l'événement n'avait-elle pour but que de le faire oublier.

— Et maintenant, on fait quoi ? demanda Bayour.

— On pourrait parier sur les combattants, proposa Lerekh. Il y a assez d'argent dans la bourse qu'a volée Dishna. Ben quoi, je plaisante, ajouta-t-il aussitôt en voyant le regard courroucé de Bayour.

— Essayez de glaner un maximum de renseignements, intervint Blade. Il doit y avoir pas mal de grabuge et d'arrestations pendant cette semaine. Je veux savoir où sont gardés les prisonniers. Zovnar a

dû être amenée ici en attendant d'être transférée sur l'île. Et retrouvez-moi ici, je vais m'inscrire aux épreuves.

Dès qu'ils furent partis, Blade arrêta un homme pour lui demander où avait lieu l'enregistrement des participants aux combats.

L'homme le regarda, les yeux écarquillés, impressionné par sa puissante stature, avant de lancer à la cantonade :

— Hé les gars ! Par ici ! Il y a un nouveau candidat !

Blade se retrouva aussitôt encerclé par une meute joyeuse qui le porta littéralement, et enflait à mesure qu'ils approchaient du stand des inscriptions.

Isolé par une symbolique barrière de corde attachée à quelques lances plantées dans le sol, un Maashali à pectoral de cuir, cape violette et casque à cornes, somnolait assis à une table. Blade se demanda comment il pouvait dormir avec un tel vacarme. Un sablier était posé devant lui, ainsi que des tablettes d'argile, un stylet et quelques triangles de tissus, noir et jaune. Une dizaine de soldats, tous de solides gaillards, se tenaient derrière lui, en rang d'oignons, les bras croisés sur la poitrine.

Blade sourit en découvrant que bon nombre de spectateurs autour de lui pariaient déjà sur ses chances.

Lorsqu'il sauta par-dessus la barrière de corde, son aisance, sa souplesse et la force qui se dégageait de lui achevèrent de conquérir la foule.

— Ho, l'ami ! fit-il en remuant le soldat endormi qui le regarda les yeux encore mi-clos. Il paraît que c'est toi qui prends les inscriptions... Que dois-je faire ?

— Tu n'es pas au courant ?

— Non, répondit Blade, c'est la première fois que je me présente.

L'homme le toisa plus sérieusement, puis se tourna sur sa droite.

— Malik ! rugit-il à l'adresse du plus puissant des soldats. Il y a un nouveau pour toi.

Puis il retourna le sablier posé devant lui.

— Tu dois mettre cet homme à terre avant que tout ce sable ne se soit écoulé. Reviens me voir si tu y arrives, ajouta-t-il avec un sourire ironique.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout. Et dépêche-toi, si tu veux avoir une chance de réussir.

Sur ce l'homme se cala dans son siège, pour retrouver sa position de somnolence, tandis que la foule se mettait à encourager le nouveau venu. Il venait tout juste de fermer les yeux, lorsque Blade lui tapa à nouveau sur l'épaule.

— Quoi encore ? râla le soldat. Je t'ai dit que ton temps était compté ! Faudra pas venir réclamer après, je te préviens.

— J'ai terminé, lui dit Blade. C'est quoi la suite ?

C'est alors seulement que l'homme prit conscience du silence qui planait maintenant autour de lui. Personne ne parlait, personne ne bougeait, tout le monde semblait pétrifié. Il observa Blade, sceptique, se tourna vers sa droite et faillit tomber à la renverse en découvrant son petit protégé, Malik, allongé face contre terre, inconscient.

— Co... comment as-tu... fait ? bredouilla-t-il, les yeux exorbités tandis que la foule, sortant de stupéfaction, faisait une véritable ovation à Blade.

— Tu n'as qu'à le leur demander, dit-il en désignant d'un mouvement du menton le rang de soldats. Ils ont tout vu. Et ils pourront te dire que je n'ai pas triché, ni usé d'aucun sortilège...

Reprenant ses esprits, le soldat saisit les deux triangles de tissu.

— Il ne reste que ces deux couleurs, lui dit-il. Choisis en une, ce sera celle de ton groupe. Si tu sors vainqueur de toutes les épreuves et que tu bats tous tes adversaires, demain, tu pourras participer au tirage au sort. Mais ne te fais pas trop d'illusions, ajouta-t-il narquois, comme pour se venger de l'affront qu'il venait de subir. Il y a de sacrés phénomènes cette année. Et ça m'étonnerait que t'aïlles jusqu'au bout.

— Quelles sont les règles ?

— Il n'y a pas de règles !

Blade prit en souriant le triangle de tissu jaune que lui tendait le soldat, et apposa sa marque sur la tablette d'argile. Une croix à l'extrémité inférieure pointue, dont la forme rappelait celle d'une épée. Une manière comme une autre de signer de son nom^[4].

— Blade ! Zovnar est ici ! Elle est à Orbane ! hurla Lerekh du bas de l'estrade pour couvrir les cris de la foule en délire.

Blade ne put s'empêcher de se laisser distraire par son intervention intempestive. Une fraction de seconde seulement, qui suffit à son adversaire, un colosse à l'épaisse tignasse rousse, pour s'engouffrer dans la brèche et lui assener une terrible manchette à la gorge. Le coup, porté avec une force inouïe, avait de quoi assommer un kek. Mais Blade l'avait vu venir et, s'il n'avait pu l'éviter, réussit néanmoins, par un réflexe d'esquive, à en amoindrir l'effet.

— Pa-a-shir ! Pa-a-shir ! scandait la foule, dont le colosse semblait avoir les faveurs même si Blade s'était défait de ses deux premiers adversaires avec la plus grande facilité.

Bien ébranlé par le choc, Blade avait reculé d'un pas et reprenait ses esprits. Le rouquin en profita pour se jeter sur lui et lui enserrer le cou dans un étranglement meurtrier. Blade sentit son sang lui gonfler le visage. Sa vue commençait à se troubler.

— Abandonne ! hurla Lerekh à ses pieds. Abandonne ! Il va te tuer !

La foule aussi semblait n'avoir plus aucun doute sur l'issue du combat. C'est ce qui perdit le colosse, la certitude de sa victoire. Se contentant d'assurer sa prise, il pivota lentement sur lui-même, comme pour exhiber sa victime et sa puissance au public, allant même jusqu'à lever triomphalement son bras libre. C'est le moment que choisit Blade pour réagir. D'un violent coup de coude d'abord, dans la panse de son adversaire, qui sembla n'être suivi d'aucun résultat. Mais Blade savait qu'il l'avait surpris. Il en profita aussitôt, prenant appui sur le bras qui l'étranglait, pour effectuer un saut périlleux arrière qui, lui, eut un triple effet. Le libérer d'abord de cette terrible étreinte, inverser l'avantage en l'amenant dans le dos de son adversaire, et provoquer le silence admiratif de la foule.

Blade aurait pu immédiatement tirer profiter de sa position. Au lieu de cela, il tapota légèrement sur l'épaule du colosse, comme si lui était venue l'envie subite de lui proposer un brin de causerie. L'homme se retourna, les yeux exorbités, hésitant entre la rage et la stupeur. Blade mit fin à son embarras d'un puissant coup de tête, sec et précis, enchaîné par une série d'attaques à la face, au plexus, et suivis d'une remarquable pirouette envolée ponctuée d'un crochet du pied qui l'envoya hors de l'estrade, sur les premières grappes de spectateurs.

Il descendit ensuite, sous les acclamations de la foule versatile, rejoindre Lerekh.

— Alors comme ça, non content d'avoir failli me faire perdre mon combat, tu voulais que j'abandonne ? Je suis sûr que tu as parié contre moi !

— Mais pas du tout ! protesta Lerekh, embarrassé. Au contraire ! Quand je t'ai crié d'abandonner, c'était pour te motiver, je savais que ça te vexerait et que ça te ferait réagir. Et tu vois, ça a marché...

— Oui, bon. Parle-moi plutôt de Zovnar. Comment as-tu appris qu'elle était ici, et où se trouve-t-elle exactement ?

— Tu sais que je n'ai pas mon pareil pour faire parler les gens... Je me suis d'abord renseigné pour savoir où on mettait les prisonniers, c'est le bâtiment là-bas, dans le fond, avec la tour carrée au coin. On les entasse dans les sous-sols en attendant de savoir quoi en faire. Cette semaine, tout s'arrête à Orbane, enfin tout ce qui ne concerne pas l'élection.

C'était donc pour cela que Zovnar n'avait pas été directement emmenée sur l'île. S'il l'avait su plus tôt, Blade aurait pu gagner un temps précieux, surtout pour elle. Car les conditions de détention, en cette période particulière où il devait y avoir foule dans les cellules, risquaient d'être plutôt pénibles, pour ne pas dire insupportables. Blade en vint presque à espérer qu'un régime spécial fût réservé aux Maléfiques.

— Ensuite, continua Lerekh, je suis allé bavarder avec les gardes, à l'entrée. Je leur ai parlé de toi...

— De moi ?

— Oui, je leur ai raconté comment tu t'étais débarrassé de tes deux premiers adversaires. Ils étaient contents, personne ne vient leur parler et ils ne peuvent rien voir du spectacle.

— C'est eux qui t'ont dit que Zovnar était là ? Ils ne se sont pas douté de quelque chose, j'espère...

— C'est mal me connaître. J'en ai moi aussi là-dedans, fit Lerekh en se tapant le front. J'ai fait comme si j'étais au courant. « C'est qui cette Maléfique qu'on vous a amenée il y a deux jours, que je leur ai dit. Une fille superbe, brune, un peu frappée de la cervelle, mais avec un corps à lâcher de l'or ». Manque de chance c'était pas eux qui étaient de garde, mais juste à ce moment-là, y en a un autre qui sort...

— Bon, les détails, on verra ça plus tard, le coupa Blade. Où sont

Bayour et Dishna ?

— Eux, je ne sais pas, fit Lerekh, vexé d'être ainsi coupé dans son élan. Mais si tu veux, je peux me renseigner...

Depuis leur arrivée à Orbane, Lerekh semblait avoir changé d'attitude, de personnalité même, et son regard était plus brillant. Cette transformation était sans doute à mettre sur le compte de l'ambiance de fête régnant sur la ville. À moins qu'il n'ait profité de sa mission pour aller rendre visite à quelques marchands d'alcools frelatés. Blade ne s'en soucia pas outre mesure, d'autant que Bayour et Dishna étaient de retour.

— On a croisé des gens qui emmenaient un grand bien amoché, c'est toi qui l'a mis dans cet état ?

— Oui, répondit Lerekh à sa place, vous avez vraiment raté quelque chose ! Cet imbécile était en train de l'étrangler, j'ai cru qu'il allait le tuer ! Mais notre Blade, il a plus d'un tour dans son sac. Tu l'aurais vu sauter par-dessus l'autre enflure pour se retrouver derrière lui, et vas-y que je te le massacre ! Coup de tête, coups de poings, coup de pieds, tout y est passé. Je vous le dis moi, notre Blade, il ira jusqu'au bout, c'est sûr ! Et s'il a autant de chance que de force, ce sera lui notre gouverneur. Vous n'êtes pas d'accord ? conclut-il en s'adressant aux curieux attroupés autour d'eux.

Blade entraîna les trois hommes à l'écart pour se soustraire à l'intérêt grandissant de la foule et aux questions qui commençaient à fuser.

— Voilà ce que je vous propose, fit-il, lorsqu'ils eurent atteint, en bordure du terrain, un endroit plus tranquille entre deux arbres. On va refaire le coup de la patrouille et du prisonnier, celui qui nous avait permis de réquisitionner les keks, à Vlacha.

— Mais on n'a pas besoin de keks, objecta Dishna. Où est-ce que tu veux aller encore ?

— Et tes combats ? Tu ne vas quand même pas renoncer après trois victoires ? s'étonna à son tour Bayour.

Quant à Lerekh, il leur tournait presque le dos. Les bras croisés, il semblait faire la tête à nouveau.

— Ce n'est pas pour des oiseaux cette fois, rectifia Blade, après avoir vérifié d'un rapide regard circulaire qu'aucune oreille indiscreète ne traînait dans les environs. Nous allons entrer dans la prison ! Nous avons assez de temps devant nous avant mon prochain tour. Si tout

marche bien, nous serons revenus dans les délais. Dans le cas contraire, nous aurons d'autres raisons de nous faire du souci.

— Je ne comprends pas ce que tu lui trouves à cette Zovnar, protesta Lerekh, de retour dans l'échange. Il y a des centaines de femmes ici, qui ne demandent qu'à prendre sa place. J'ai vu comment elles te regardaient. Et en plus on aurait moins de problèmes ! On pourrait tranquillement profiter de la fête. Au lieu de ça, on va aller se jeter dans la gueule du loup !

Un groupe de gardes approchait. Blade, lorsqu'ils les eurent dépassés, fit discrètement signe à ses hommes de les suivre.

— Je commence à te connaître, Lerekh, fit-il en le retenant un instant. Ce n'est pas Zovnar qui est réellement en cause. Je le sais. Alors, dis-moi, qu'est-ce qui te tracasse vraiment ?

— J'en ai marre de me déguiser, surtout en Maashalis ! avoua-t-il en se dégageant.

— Mais ils sont cinq, fit Blade avec le sourire en lui indiquant les gardes qui marchaient devant eux. Cette fois, tu pourras choisir ta taille.

CHAPITRE X

L'entrée dans la prison n'avait posé aucun problème particulier, hormis que Lerekh s'était entêté à refuser de porter un uniforme maashali. C'est donc lui qui avait cette fois hérité du rôle de faux prisonnier.

C'est à l'intérieur que les choses s'étaient compliquées. Une patrouille, emmenée par un gradé à cape violette, traversait la cour en sens inverse.

— Maintenez le pas, regardez droit devant vous ! fit Blade, dents serrées, la main sur le pommeau de son épée, et aussi martial que possible.

Bayour et Dishna, un pas derrière lui, encadraient Lerekh dont l'air abattu était plus vrai que nature.

— Tu dois le saluer, la tête vers lui et la main droite sur le cœur, murmura Bayour dans son dos.

« La main sur le cœur, mais comment ? se demanda Blade. À plat, ou sur le tranchant, comme dans le salut militaire classique à la tempe ? » Il était trop tard pour le demander à Bayour. La patrouille arrivait à sa hauteur. Il opta pour la première solution, main posée à plat.

En voyant l'autre gradé répondre à son geste, il sut aussitôt qu'il s'était trompé. L'autre choix n'aurait d'ailleurs pas été plus juste, car Bayour avait murmuré « la main sur le cœur », et non « le poing sur le cœur » comme il aurait dû.

— Halte ! cria le gradé.

Blade s'exécuta, il n'avait pas le choix. Visiblement pas des plus accommodants, l'homme poursuivit sur le même ton peu civil :

— C'est quoi cette plaisanterie ? Tu n'es pas foutu de saluer correctement ! Comment t'appelles-tu ? Qui est ton trentenaire ?

La première question n'appelait pas de réponse. À la deuxième Blade pouvait répondre n'importe quoi, puisque ce gradé pointilleux ne le connaissait visiblement pas. Seule la troisième posait problème.

Il s'apprêtait noyer le poisson en bredouillant des excuses, lorsqu'un des soldats pointa le doigt vers Lerekh en s'écriant :

— C'est l'homme qui a tué Antar ! J'étais là ! je l'ai...

La suite alla très vite. Lerekh, paniqué, s'empara de la pique de Dishna et coupa définitivement la parole à son accusateur. Blade n'avait pas le choix. Tous les soldats avaient déjà la main sur leurs épées. Il se débarrassa du gradé d'un coup de poing et pivota pour envoyer son pied à la figure de son voisin. Bayour, lui s'était chargé du soldat le plus proche. Mais il en restait un, en retrait. Celui-là eut le temps d'empoigner une corne, qu'il portait en pendentif autour du cou, et réussit à donner l'alarme avant d'avoir le souffle coupé.

Ils étaient venus se jeter dans la gueule du loup et elle s'était refermée sur eux. D'autres soldats arrivaient déjà. Une galerie en arcades courait tout autour de la cour. Il fallait faire vite.

— Retournez-les face contre terre ! Vite ! lança Blade en s'emparant de la corne pour émettre une nouvelle et puissante sonnerie, avant de se la passer autour du cou.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'inquiéta Dishna. Tu as perdu la raison ?!

— Par là ! fit Blade en indiquant le coin, le plus proche, celui de la tour carrée.

— Mais la sortie est de l'autre côté ! protesta Lerekh.

Blade et Bayour étaient déjà partis. Dishna les suivit avec un temps de retard. Lerekh hésita un instant et leur emboîta le pas.

Deux gradés à cape violette débouchèrent de la galerie au moment où ils y arrivaient. Bayour avait déjà levé sa pique. Blade arrêta son bras.

— Que se passe-t-il ? demanda un des deux hommes. On a entendu la corne d'alarme.

— C'est moi ! dit Blade. Des rebelles se sont infiltrés dans la prison.

— C'est qui ? fit l'autre en montrant Lerekh.

— Il est avec nous, c'est lui qui nous a prévenu. Continuez de sonner ! leur ordonna Blade avec une imparable autorité en leur tendant la corne.

Puis il fit signe à ses trois amis atterrés de le suivre et partit en courant dans la galerie tandis que la corne d'alarme résonnait derrière eux, annonçant la pagaille à venir.

Un escalier de pierre s'enfonçait vers les sous-sols où, en principe, devaient se trouver les prisonniers, donc peut-être Zovnar. Blade s'y engouffra, arriva dans une étroite galerie voûtée, sans portes, éclairée par des torches accrochées aux murs. Au sortir du premier coude, ils tombèrent nez à nez avec un garde. Lerekh hérita de son uniforme.

— Attendez-moi là, fit Blade. Je vais voir où mène cette galerie.

— Si tu ne reviens pas ? s'inquiéta Bayour.

Blade lui tendit son triangle de tissu jaune.

— Et bien vous vous débrouillerez tout seuls pour sortir de là, et aller annoncer mon forfait pour les derniers combats.

Puis il tourna les talons et s'engouffra dans la pénombre de la galerie. Un nouveau coude se présenta bientôt à lui. Au-delà, l'obscurité était totale. Il n'y avait plus de torches sur les murs. Blade revint en arrière, retira la dernière de son support et continua son avancée au pas de gymnastique.

La galerie, parfaitement rectiligne, semblait interminable. « Ce n'est pas possible, se dit Blade, quelle que soit la direction je dois être hors des limites du bâtiment ». Il s'apprêtait à rebrousser chemin, malgré la curiosité qui le poussait à aller de l'avant, lorsqu'il distingua une lointaine lueur. Il força un instant l'allure, puis s'arrêta, pour écouter. Le silence n'était troublé que par le souffle de sa propre respiration. Il repartit, sans faire de bruit, la torche dans une main, son épée dans l'autre. À mesure qu'il approchait la lueur devenait plus vive. Une trentaine de pas plus loin la galerie finissait en cul-de-sac, dans une salle circulaire éclairée par trois torches. Il n'y avait toujours aucune porte.

Au centre, une courroie de cuir descendait du plafond, jusqu'à une roue verticale, dont le moyeu reposait sur deux pieds fixés au sol. Elle était divisée en dix quartiers de couleurs. C'était en fait la reproduction exacte, à une plus petite échelle, de celle qui trônait au centre de la citadelle !

Il ne fallait pas être diplômé d'Eton pour comprendre à quoi pouvait servir cette roue. Elle permettait de choisir, d'ici, une couleur sur l'autre roue, à l'extérieur. Non seulement l'élection du gouverneur de Kzohr n'était pas qu'une grosse carotte démagogique, c'était aussi une totale escroquerie. Le tirage au sort était truqué !

Si Blade venait de lever un sacré lièvre, il n'en avait pas pour autant retrouvé Zovnar. Il lui fallait donc rebrousser chemin. Il s'apprêtait à quitter cette salle, lorsqu'un sourd grondement

métallique déchira le silence.

Une lourde grille, tombée du plafond, lui barrait l'accès à la galerie.

Il était prisonnier.

*
* *

Blade avait finalement trouvé les cellules. À ses dépens hélas et pas de son plein gré.

Un détachement entier de soldats lui était littéralement tombé dessus par une trappe du plafond juste au moment où il s'était demandé à quoi elle pouvait servir et se disait qu'il pourrait peut-être sortir par-là s'il trouvait un moyen de l'atteindre. Après s'être défendu comme un diable, et mis hors de combat une bonne partie de ses assaillants, il avait fini par succomber sous le nombre.

Pour l'heure, la cellule qu'il occupait était plutôt grande, au sol de terre battue comme la partie des sous-sols qu'il avait déjà visitée, et entièrement vide de tout meuble. Pas de lit ou de pailleasse, pas même de tinette. Rien. Un simple tabouret sur lequel il était assis, mains liées dans le dos.

La serrure claqua, à deux reprises. Blade se raidit. Quatre soldats firent irruption dans la pièce. Les deux premiers, porteurs de torches se postèrent de chaque côté de la porte, restée ouverte, et les deux autres se placèrent derrière lui, tandis qu'un homme entra à son tour. Un civil d'une cinquantaine d'années environ, important sans doute à en juger par la richesse de ses vêtements, déformés par la haine, ses traits reflétaient une brutalité sauvage de chacal enragé. Il avança lentement jusqu'à lui, le toisa un instant, passa derrière lui, et lui assena une violente taloche à l'arrière du crâne qui l'éjecta de son tabouret. Les deux soldats près de la porte n'avaient pas bronché. Les deux autres vinrent le relever et le reposèrent sans ménagement sur son tabouret.

— Qui es-tu ? demanda-t-il, la voix chargée d'une tonne de menaces non voilées.

Décidément tout le monde voulait connaître son nom. Cette fois, au point où il en était, il n'avait plus aucune raison de mentir.

— Blade. Richard Blade, fit-il calmement. Et toi ?

— Je le savais ! J'en étais sûr ! éructa l'homme, soudain plus agité. Je savais que c'était toi quand les soldats m'ont dit à quoi ressemblait l'homme qui avait pénétré dans la salle de la roue.

Comment cet inconnu pouvait-il être si sûr de lui ? Peu de gens de ce monde connaissaient son nom, surtout parmi les autorités locales. Aussi Blade en vint-il à se dire que seule Zovnar, en espérant que ce ne fût pas sous la torture, pouvait avoir parlé de lui et dit son nom.

Il en eut la confirmation lorsque, après s'être calmé, son visiteur se tourna pour lui déclarer, débordant de suffisance dédaigneuse :

— Je suis Martik, le Bras de Viala, Grande-Prêtresse de Kzohr !

Blade ne s'était pas trompé. Cet homme, Martik, était le beau-père de Zovnar. En une fraction de seconde tout devint clair, toutes les questions restées sans réponses, tous les mystères rencontrés au cours de son aventure, se trouvèrent soudain écrasés d'une vive lumière qui ne laissait place à aucun doute, ni à aucune ombre. C'était lui, Martik, qui avait dû faire enlever Zovnar à Vlacha, ce qui expliquait pourquoi les kidnappeurs n'étaient pas venus en aide aux soldats pris au piège dans la cour de la maison. Parce que Martik agissait pour son propre compte, parce que depuis des années il avait œuvré dans l'ombre pour écarter de son chemin la fille de la Grande-Prêtresse. C'était sans doute lui aussi qui avait fait assassiner Ousmane, la vieille servante. Peut-être même avait-il aussi provoqué la mort de Tarkos, le père de Zovnar.

— Pourquoi tous ces meurtres ? Toute cette violence ? lui demanda Blade. Tu étais le Bras de la Grande-Prêtresse, tu avais déjà tout ce que tu pouvais désirer.

L'homme, Martik, le dévisagea avec un sourire dans lequel s'était glissé une pointe d'admiration.

— Tu es fort. On m'a fait part de tes exploits, à Vlacha, comme ici, contre tes adversaires, aux combats. J'aime la couleur que tu as choisie, le jaune. Dommage que tu ne puisses pas aller jusqu'au bout des épreuves. Je suis sûr que tu aurais fait un très bon gouverneur. Mais tu ne te serais sans doute pas laissé acheter...

Martik se mit à arpenter la pièce devant lui, l'esprit songeur.

Blade essaya de tirer sur ses liens, mais il avait déjà essayé. Ils étaient trop solides et le nœud particulièrement bien fait. Il s'abîmait les poignets en pure perte.

— Tu as l'esprit vif, reprit Martik. Tu as l'air de savoir beaucoup de

choses, et d'avoir deviné le reste. Aussi je suis étonné que tu me poses cette question. J'ai fait tout cela pour le pouvoir bien sûr. Le pouvoir absolu ! Quand le moment sera venu, quand je serai assez puissant grâce à mes amis maashalis, je libérerai Kzohr et je partirai à la conquête de leur pays !

Un programme somme toute légitime, mais mis sous la direction de ce futur dictateur, le remède serait certainement pire que le mal. Blade ne pouvait, à cause de la pénombre, clairement distinguer son visage, mais il aurait parié que Martik avait les yeux injectés de sang.

— Où est Zovnar ? Qu'as-tu fait d'elle ? demanda Blade.

— Elle est en sécurité, ricana-t-il. Pas très loin d'ici. Mais ne t'inquiète pas, dès que la fête sera finie, tu iras la rejoindre, dans la tombe.

Blade était effectivement inquiet. Mais pour des raisons que ce fou sanguinaire ne pourraient jamais concevoir, ni même imaginer dans ses délires les plus fous...

Blade venait de sentir une vague de vibrations éclore à l'intérieur de son corps. Le premier signe d'un rappel dans sa dimension. Le Professeur Leighton avait programmé son retour. D'un moment à l'autre, dans quelques secondes ou quelques heures, il quitterait ce monde, définitivement. Et il ne pouvait pas partir, pas avant d'avoir accompli ce pour quoi il était en quelque sorte programmé, rendre à ce peuple rencontré par hasard la paix et la justice qui lui étaient depuis si longtemps refusées. Une mission qui, dans son esprit, était indissociable d'une tâche dont il devait s'acquitter au préalable : libérer Zovnar. De l'emprise de ce fou sanguinaire et de ses propres croyances.

Il devait faire vite. Car, bouffi de suffisance après avoir fait étalage de sa puissance devant son prisonnier, sûr de son triomphe, Martik tournait les talons et allait quitter la cellule. Il fallait agir, avant que la porte ne soit refermée. Les deux gardes restés derrière Blade contournèrent son tabouret, de chaque côté. C'était sa dernière chance. Les mains liées dans le dos, il bondit de son siège et, dans la même seconde, envoya les deux hommes au sol. Celui de droite d'un coup de pied glissé, celui de gauche d'un coup de tête dans la hanche. La seconde suivante, avant que les deux autres soldats, à la porte, n'aient eu le temps de réagir, il termina sa besogne, toujours à l'aide de ses pieds, la seule arme dont il disposait encore. Puis, il effectua une roulade entre les deux sentinelles au moment où ils se ruaient sur

lui, et se releva derrière eux.

— À nous, fit-il tranquillement, après avoir refermé la porte du talon.

Comme il l'avait prévu, un des deux soldats, celui armé d'une pique, chargea le premier. L'autre n'ayant qu'une épée, et la torche, avait préféré rester légèrement en retrait. Blade évita la pique en pivotant, d'un demi-tour seulement, ce qui lui permit de saisir le manche de l'arme de ses mains liées dans son dos. Terminant alors son tour, il attira son adversaire éberlué jusqu'à lui pour le cueillir d'un coup de genou au bas-ventre. Puis il fit tourner la pique pour la pointer vers le dernier garde valide.

L'homme avait reculé jusqu'au fond de la cellule, les yeux exorbités et tremblant comme s'il venait de voir Blade se transformer en vampire.

— Lâche la torche ! ordonna-t-il menaçant, en glissant vers lui d'une démarche de crabe et lance pointée.

Il s'exécuta aussitôt et, tandis que Blade avançait sur lui, lâcha aussi son épée.

— J'ai dit la torche, seulement la torche ! Reprends ton épée et tranche mes liens !

L'homme crut un instant qu'il pourrait tirer parti de la situation, mais lorsqu'il se redressa avec son épée à la main, Blade était sur lui et lui appliquait la pointe de sa pique sur la gorge.

— Vas-y ! Et prends garde : à la moindre égratignure, je t'embroche, c'est compris ?

Blade craignait un geste désespéré du garde, inspiré par la peur. Mais subjugué, l'homme se contenta d'obtempérer. Dès qu'il eut les mains libres, Blade le remercia d'une manchette qui envoya sa tête cogner contre le mur. Le plus gros était fait.

La lutte n'avait pas duré bien longtemps, mais Martik pouvait s'être inquiété du retard de ses gardes. Blade s'empara du trousseau de clés accroché à la ceinture de l'un d'eux, ramassa la torche et troqua la pique contre l'épée, plus maniable. Arrivé à la porte, il l'entrouvrit prudemment et écouta. Des pas résonnaient dans la galerie. Plusieurs hommes, trois ou quatre arrivaient vers sa cellule. Blade préférait les affronter à l'extérieur, plutôt que dedans, ou risquer de se retrouver à nouveau prisonnier.

Il attendit quelques longues secondes, l'oreille aux aguets, puis

bondit dans le couloir, torche et épée brandie... et se retrouva nez à nez avec Lerekh, Bayour et Dishna.

— Qu'est-ce que vous faites-là ? s'étonna-t-il. Je vous croyais dehors...

— Il y a des galeries partout, on s'est perdus, fit Lerekh, le regard bas.

— Vous avez dû rencontrer un homme aux cheveux gris, avec une culotte bouffante noire et une chemise jaune ?

— Oui, fit Bayour. C'est par lui qu'on a su que tu étais là.

— Et alors ?

— Et alors quoi ? s'étonna Lerekh. On l'a tué et on est venus.

*
* *

Tandis que Lerekh, Bayour et Dishna s'étaient mis en devoir de libérer les prisonniers, Blade avait tout expliqué à Zovnar, avant même de la sortir de sa cellule. Presque tout. Trop de révélations, aussi importantes, après toutes les épreuves qu'elle avait endurées, risquaient de la perturber plus encore. Aussi se contenta-t-il de lui apprendre seulement ce qui lui permettrait de se libérer de l'emprise de l'Étoile Noire. Il serait bien temps pour elle d'apprendre plus tard tous les détails et le fin mot de l'histoire.

Elle l'avait écouté, avec au fond de ses yeux embués une lueur nouvelle.

— Je t'aime, lui avait alors dit Zovnar. Tu pourrais être mon Bras.

Blade ressentit un frisson courir le long de ses membres. À nouveau les symptômes de l'imminence de son retour, amplifiés cette fois par le désir qu'il sentait monter en lui, se manifestaient.

— J'aimerais bien, lui dit-il en lui prenant les deux mains. Mais je ne peux pas. Je dois retourner dans mon pays.

Les vibrations se faisaient plus précises. C'était maintenant l'affaire de quelques minutes. Et il avait encore d'autres révélations à lui faire, une mission à lui confier, terminer la sienne, révéler la vérité sur la Grande Roue.

— Ton autorité n'en sera que plus grande, et tu succéderas à ta mère, lui dit-il. Tu seras la nouvelle Grande-Prêtresse de Kzohr, la première au front marqué de l'Étoile Noire.

— Mais pourquoi me dis-tu tout cela ici, maintenant, s'étonna-t-elle, comme si tu allais disparaître tout à coup...

Blade sourit. Peut-être était-ce cela l'intuition féminine.

— C'est exactement ce qui va se passer, lui confia-t-il, en se retenant pour ne rien laisser paraître des douleurs qui s'annonçaient. Mais je reviendrai peut-être, un jour. Si tu as besoin de quoi que ce soit, adresse-toi à Bayour et Lerekh. Ils sont au courant de tout. Ce sont des hommes fidèles, et loyaux. Tu pourras t'appuyer sur eux.

Puis il se pencha vers elle, pour déposer un baiser sur ses lèvres offertes. Et se dématérialisa.

CHAPITRE XI

Il était vingt-deux heures trente lorsque Blade arriva devant le pavillon de Sally Rainfield. Il était resté moins d'une semaine sur le monde de Zovnar, mais son absence du laboratoire avait été plus importante qu'à l'accoutumée. Plus de quatre heures, auxquelles étaient venues s'ajouter un retard dû à un accident sur l'autoroute.

Lord Leighton, évidemment, avait refusé d'admettre que l'échec de sa tentative de « pilotage » pût en être la cause. En revanche, il avait habilement su rendre cet échec responsable de son agressivité, pour cacher que son inquiétude en était la vraie raison.

La clé était bien sous le troisième pot de fleurs, des jacinthes jaunes, symboles de la joie du cœur.

L'intérieur était silencieux, et sombre. Aussi sombre que la cellule où il avait laissé Zovnar moins d'une heure plus tôt. Le rez-de-chaussée était désert.

Sally n'était pas non plus dans sa chambre, à l'étage. Elle avait laissé un mot, sur sa table de nuit. *« Faites comme chez vous, j'espère pouvoir être là vers onze heures, je vous expliquerai ».*

Blade, d'une certaine façon, n'était pas mécontent. Aux trois combats en tant que postulant au titre de Gouverneur de Kzohr, étaient venus s'ajouter ceux à l'intérieur de la prison... Un peu de repos, avant d'autres assauts, même moins guerriers, lui ferait le plus grand bien.

Il ne sut qu'il s'était endormi, qu'en sentant le corps de Sally venir délicatement se poser sur le sien.

*Achevé d'imprimer en avril 1998
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

Vauvenargues – 14, rue Léonce Reynaud – 75116 Paris
Tél. : 01-40-70-95-57

N° d'imp. 964.
Dépôt légal : avril 1998.

Imprimé en France

- [1] Cf. n° 116, *Les Répliquants du monde 1138*.
- [2] Cf. n° 114, *Le Monstre de Juvénia*.
- [3] Cf. n° 112, *Les dragons de Lham* et n° 105, *La cité des Yeux-Noirs*.
- [4] En anglais, Blade signifie « lame de couteau ou d'épée »